This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

L Soc 451.1.2

Harvard College Library

FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT

Class of 1828

MÉMOIRES

DE L'ACADÉMIE ROYALE

DES

SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS

DE BELGIQUE

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE ROYALE

DES

SCIENCES DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS

DE BELGIQUE

TOME L

BRUXELLES,
HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES
ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE,
rue de Louvain, 112

1891–1893

LSoc 451.1.2

HARVARD COLLEGE
AUG 12 1912
LIBRARY
Minot fund
(50)

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

TOME L

CLASSE DES LETTRES ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Homère. Choix de rapsodies, illustrées d'après l'art antique et l'archéologie moderne, et mises en vers [1er et 2e fascicules (fin)] (220 pages, 45 figures et 11 planches); par Charles Potvin.

Voir à ce sujet, dans le tome XLVII, 1889, *Un peu de poésie homérique. Comment il faudrait la traduire et l'illustrer* (42 pages, 22 figures et 3 planches); par Charles Potvin.

HOMÈRE

ZEUS OLYMPIEN

... Le décret de Zeus s'exécutait.

(*Les Cypriaques,* fragment, p. 42. Voir le préambule de l'*Iliade,* vers 5, page 51.)

Zeus domine tout le cycle épique. La première place appartient donc au chef-d'œuvre qu'il a inspiré à Phidias. Pausanias a décrit cette statue colossale, faite de métaux précieux, pour le temple d'Olympie. Le dieu avait les chairs nues en ivoire, les cheveux et la draperie en or, le sceptre et le trône en or, ivoire, ébène, etc. Il était assis, tenant d'une main le sceptre et dans l'autre une victoire or et argent. Son trône était d'une grande richesse d'ornements; chacun des deux montants du dossier surmonté d'un groupe : les Grâces et les Heures; les bras et les pieds, le marchepied et les traverses, soutenus par des victoires, des sphinx, des lions, et ornés de bas-reliefs et de peintures représentant des scènes de dieux et de héros d'après le cycle épique, etc.

D'après ces détails et à l'aide d'anciennes médailles faites quand le monument existait encore, Quatremère de Quincy a essayé de dessiner la statue et de la colorier. Ce genre de sculpture était peu connu alors; pour lui rendre sa place dans l'histoire, il fit de même pour d'autres monuments pareils : la Minerve du Parthénon, de Phidias, la Héra d'Argos, de Polyclète, l'Esculape de Trasymène, et autres. La cause de la statuaire chryséléphantine était gagnée. Mais l'art veut autre chose. On était alors trop perdu dans un classicisme de convention pour que l'œuvre ne fût pas à refaire. C'était peut-être une pâle idée de l'imitation théâtrale faite par Hadrien; ce n'était pas Phidias.

M. Jos. Stallaert a essayé de reprendre, dans un sentiment plus moderne, cette esquisse d'un chef-d'œuvre. Nous le remercions de son précieux concours.

HOMÈRE

CHOIX DE RHAPSODIES

ILLUSTRÉES

D'APRÈS L'ART ANTIQUE ET L'ARCHÉOLOGIE MODERNE

ET MISES EN VERS

PAR

CH. POTVIN

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

BRUXELLES,
F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE
RUE DE LOUVAIN, 112

1891

Mémoires de l'Académie royale de Belgique, t. L.

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE

I

Le type d'Homère semble réunir les divers caractères de l'épopée primitive, œuvre d'une race, qui va des premiers chants populaires, sans cesse augmentés, transformés d'après l'esprit de chaque génération, jusqu'à des essais d'ensemble qu'un pareil travail d'élaboration, un travail nouveau d'agrégation fixent en des monuments nationaux : bibles ou poèmes.

On le dit aveugle [1], comme l'*Iliade* le dit de Thamyris, l'*Odyssée* de Démodocus. C'est qu'aux premiers temps, l'écriture n'existant pas, la transmission se fait sans le secours des yeux, par la seule mémoire, plus aiguë quand la vue manque. Platon fait dire par le roi d'Égypte à l'inventeur des lettres que l'écriture fera négliger la mémoire. « Si l'*Iliade* avait été écrite, elle eût été moins chantée », dit J.-J. Rousseau, et Vico observe à ce propos que les aveugles ont une mémoire étonnante.

On dit Homère issu du peuple, de mère pauvre, de père inconnu; donc fils de ses œuvres, comme cette poésie. Le lieu de sa naissance varie entre plus de sept villes, l'année de plus de deux siècles, et les légendes sur sa mort sont tout aussi contradictoires. C'est que cette éclosion du génie d'une race sort du peuple, se produit par tout le pays, à diverses époques, refleurit sans cesse, ne meurt point, remplit toute son antéhistoire.

On suppose que l'*Iliade* fut écrite dans sa jeunesse, l'*Odyssée* dans l'âge avancé. L'époque héroïque, en effet, se plaît d'abord aux combats qui assurent à un groupe d'hommes, avec la satisfaction de leurs passions juvéniles, la vie en commun, une patrie, l'indépendance; elle préfère ensuite la stabilité des États, les récits de voyages, les contes du foyer, la gloire des souvenirs.

Le nom qu'on lui donne, de même que celui de l'Homère indien, rappelle, croit-on, l'idée de recueillir, mettre ensemble. Hésiode emploie un verbe dans ce sens. Ce que rassemblent les Vyâsa et les Homère, ce sont les faits dignes de mémoire et les chants

[1] Dans l'hymne à Apollon Délien, attribué à Homère, et qu'on croit de Cynéthus, l'auteur se fait appeler lui-même « l'Homme aveugle ». (Vers 172.)

qui les glorifient. En dehors de ce titre de compilateur par excellence, le nom de l'Homère indien est connu; celui du Vyâsa hellénique ne l'est pas, et le pseudonyme laisse au symbole toute sa force. Quand le pluriel s'y ajoute, loin de l'affaiblir, il confirme le mythe : les Homérides perpétuent « l'être idéal de la Grèce », comme Vico l'appelle.

Dès lors, on peut contester que les deux poèmes puissent être du même auteur et du même temps, y relever la rudesse des mœurs, la barbarie prêtée aux dieux, l'inachevé de la langue, les aises que prend le rythme, le manque d'ordre dans certains épisodes, l'état rudimentaire de l'Olympe, où les dieux peuvent être blessés par l'homme, où leurs noms gardent des vestiges de fétichisme, où manque l'Amour; enfin, des notions de science, de morale et d'art peu avancées. Pour un poète d'une époque lettrée, qui aurait tenu la plume après avoir eu « un professeur d'éloquence », comme la *Vie d'Homère,* attribuée à Hérodote, lui en donne un dans le mari de sa mère, cela constituerait un ensemble de défauts, paraîtrait impossible, n'aurait pu tenir. Remis où il convient, compris à son sens vrai, cela atteste, au contraire, la peinture du temps prise sur le vif, révèle le caractère même des épopées primitives, fait admirer la franche allure des choses non écrites et l'instinct harmonique des choses chantées. On n'a pas en main l'œuvre d'un Virgile, d'un Dante, d'un Tasse ou du Gœthe d'*Hermann et Dorothée;* on est au milieu de l'antique Hellade des guerriers encore pirates. « C'est le génie de cet âge qui fit d'Homère le poète incomparable », dit Vico.

Ce cycle de poésie a une expansion qui s'épanouit de dialecte en dialecte, éparpille à tous les vents ses fleurs détachées ou les réunit au gré des circonstances. Il faudra faire venir des chanteurs populaires de Samos à Sparte, d'Asie-Mineure à Athènes pour en obtenir les fragments. Quand on pensa à les conserver, à une époque que la tradition — Egger dit la fiction — fait remonter à Lycurgue, l'écriture existait à peine. N'étaient-ce encore que des chants détachés? Étaient-ce déjà de premiers essais épiques? On l'ignore. Il n'est pas à croire que le cycle en fût borné seulement aux rhapsodies dont on fera l'*Iliade* et l'*Odyssée;* tout porte à penser qu'il ne contenait pas tous ces sujets et en embrassait d'autres. Sa fécondité n'était pas prête à s'arrêter, non plus que ses transformations nouvelles. Mais sa renommée avait commencé, allait se répandre, et, avec elle, successivement, le besoin d'en classer l'un ou l'autre ensemble, de régler des prodigalités sans mesure, d'arriver à une perfection ordonnée, durable, glorieuse, immortelle. Il était temps que l'écriture vînt de Phénicie et le papyrus d'Égypte. Alors, recueillir ces morceaux épars, en reconstituer le texte, leur donner un enchaînement des matières, l'imposer aux chanteurs publics, en confier la lecture exacte aux solennités nationales [1], des copies revisées aux trésors des grandes villes, est réputé œuvre de loi sage et de bon gouvernement. Aussi, les noms que la légende prononce sont ceux de Solon ou de Lycurgue, de Pisistrate et d'Hipparque.

[1] On en arriva, à une époque qu'il est prudent de ne pas spécifier, à exiger que les deux poèmes fussent récités, dans les Panathénées, en leur entier, d'un bout à l'autre. Dans les autres fêtes seulement, le choix des fragments restait libre.

Enfin, la race y voit sa civilisation primitive, grosse de tout son avenir. Hérodote appelle Homère le père des dieux. Pline le nommera le père des sciences. Strabon lui emprunte la géographie ancienne. Toute l'épopée prend son nom, et si quelques branches se rattachaient à un autre auteur, un conte était là pour les restituer au Père. L'une lui avait servi à payer l'hospitalité de Créophyle; d'autres à la dot de sa fille, épouse de Stasinus; d'autres, récitées en son nom par un de ses hôtes, avaient été usurpées par leur interprète. A peine voulait-on qu'il eût existé avant lui un poète; s'il mettait Phémius en scène, c'était par reconnaissance pour un habitant de Smyrne qui avait épousé sa mère. Même dans le cycle étranger à Troie, on lui attribue des poèmes comme les *Amazones*, la *Thébaïde*, les *Épigones*, l'*Hérakléide*. C'est ainsi que le nom d'Orphée résume la primitive encyclopédie religieuse et cosmogonique.

Bientôt les lettres et les arts naissent de l'épopée, remplissant les fêtes religieuses, les théâtres et les bibliothèques, de chefs-d'œuvre; les temples, les places publiques, les riches habitations, de statues. Eschyle dira que ses drames procèdent d'Homère, comme Phidias qu'il doit son Zeus Olympien à trois vers de l'*Iliade*. Pindare et Zeuxis s'en inspirent. La *Petite Iliade* seule fournit à Sophocle dix-huit tragédies, et l'on a fait de nos jours des ouvrages volumineux pour indiquer les œuvres que la sculpture, la peinture, les bas-reliefs, les vases peints lui ont empruntées[1]. Le genre comique remonte de même à ce haut atavisme. On lui en attribue plusieurs poèmes, dont il nous reste le *Combat des rats et des grenouilles* et les fabliaux, si bien nommés, de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, de Thersite, d'Irus, de Mars et Vulcain. Le *Margitès*, d'où sortit, dit-on, la comédie, ne pouvait être de Pigrès; il devait venir aussi du poète souverain. D'un autre côté, les discours de ses personnages sont de premiers essais d'éloquence, et il donne aussi des modèles à Périclès et à Démosthène, en même temps que des sujets à Euripide et à Praxitèle, tandis que Platon « se mesure à lui[2] », mais le cite souvent et s'en inspire. C'est ainsi qu'une race naissante, n'ayant pas plus d'histoire exacte que de loi écrite, confie le souvenir de ses premières grandeurs à sa poésie nationale.

Quand les deux groupes qui gardent le nom d'*Iliade* et d'*Odyssée* l'emportent dans la faveur générale, la fécondité ne s'arrête point. L'épopée, comme une forêt émondée, repousse en pleine sève et le cycle s'ouvre à toutes sortes d'inspirations secondaires. Comme Asius, après Hésiode, reprend la *Théogonie;* Onomacrite, puis Apollonius, les *Argonautes*, après Orphée; Pisandre l'*Hérakléide* après Créophyle, et vingt autres; ainsi le cycle troyen développe ses parties, remplit les lacunes, ajoute des épisodes, se refait, se complète sans cesse, avec Arctinus : l'*Éthiopide* et la *Destruction de Troie;* avec Cinéthon, Créophyle, Eumelus, Leschès, etc. : la *Petite Iliade*, les *Retours*, la *Télégonie*, — vaste ensemble où s'enchâssent sans interruption l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et que reprendront et varieront de nouveaux poètes.

Quand la Grèce cède devant Rome, l'épopée du vaincu subjugue le vainqueur. Après Nævius imitant l'*Iliade de Chypre*, dont il reste quatre vers, Andronicus l'*Odyssée*

[1] Inghirami, Overbeck, Helbig, etc.

[2] Mot de Longin.

et Varron les *Argonautes*, le siècle de Virgile et d'Ovide rend à cette poésie un âge classique, et la décadence latine en restera tributaire. Des romans en prose feront pour elle ce que notre bibliothèque bleue a fait pour les Roland et les Amadis, et, au IVe et au Ve siècle de notre ère, il se trouvera encore des poètes grecs pour célébrer la *Chute de Troie* (Tryphiodore), les *Posthomerica* (Quintus de Smyrne), l'*Enlèvement d'Hélène* (Coluthus). Enfin, pour qu'il n'y ait pas d'interrègne entre l'Antiquité et la Renaissance, au XIIe siècle il se produira un nouveau poème grec, embrassant tout le cycle dans un abrégé trilogique : *Avant, pendant et après Homère,* par Tzetzès. La Renaissance sera un nouveau triomphe de l'Antiquité.

Ainsi, aucun caractère des grandes évolutions ne manque à Homère, ni la prodigalité des premiers berceaux mystérieux, ni la poésie créant le culte, apaisant les mœurs, ni le choix et la perfection fixant la maturité de la gloire, ni la productivité continue à travers les genres nouveaux et malgré les décadences, ni le vaste rayonnement sur l'esprit humain qui semble longtemps ne pouvoir atteindre au beau que sous cet astre d'une fécondité merveilleuse.

Pour en savoir davantage, il faut remonter de l'olympe homérique aux origines des cultes, jusqu'aux plus grossières idoles. On l'a fait. La filiation du cycle céleste procède de l'Orient, de ses mythes naturalistes, de ses embryons religieux, de ses poèmes sacrés ou héroïques. La légende n'a pas négligé ce point : on fait naître Homère en Égypte et on lui donne pour nourrice une prêtresse d'Isis.

Ma patrie est le monde entier et l'on m'appelle Homère,
Les Muses, et non pas moi, ont fait mon poème,

disent deux des quatorze vers grecs gravés sur le socle d'un buste du poète [1].

En dehors de ces traits généraux, d'un symbolisme si complet, d'un si vaste champ d'étude, on ne trouve, quant aux faits et aux dates, que légendes, confusions de noms et d'époques, contradictions d'écoles. Il serait assez oiseux, à propos d'œuvres dont l'ensemble appartient à une race, de contester la part des efforts individuels. Chaque inspiration, remaniement, essai d'ensemble dut venir d'un homme ou d'un groupe, et comme l'imagination d'un peuple a besoin de simplifier les choses et qu'il lui faut des poètes, comme des héros, d'une pièce, on doit supposer qu'à force d'admirer celui des aèdes qui en rassembla les plus belles parties, y mit le plus de talent et les marqua d'une griffe puissante, on donna son nom à une de ces œuvres, puis à l'œuvre entière. Qu'il s'appelât Homère ou qu'on ait ajouté cette qualification de rassembleur par excellence à son nom, bientôt oublié pour ce titre d'honneur, il faudrait des découvertes fort inattendues pour que cette question pût se trancher. Ce qu'on sait, c'est que les deux poèmes gardent ce nom consacré. La réalité, la glorieuse réalité est la conservation de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Bien exigent qui ne s'en contenterait.

[1] *Marmora taurinensia,* p. 180.

II

Encore faut-il s'en faire une idée juste, savoir à quel texte se fier, et ces questions, qui occupèrent les écoles de la Grèce, n'ont rien perdu de leur utilité. On n'a jamais été aussi en mesure de les aborder qu'aujourd'hui.

D'abord, on sait que les rhapsodies faisaient partie d'un ensemble de sujets, qu'on les rechercha au plus tôt du temps de Lycurgue et qu'on les conservait encore du temps de Proclus, dont nous avons l'analyse. Le cadre existe, il faut y placer les deux poèmes. C'est un premier point. Je commencerai par traduire le résumé de Proclus.

La fixation d'un bon texte a donné lieu à des études séculaires, réclame des soins toujours nouveaux. Cela importe : on n'apprécie pas un tableau d'après une copie maculée de retouches ou sur le vu d'une mauvaise gravure, et photographiez donc les chefs-d'œuvre de la statuaire d'après des dupliques de décadence! C'est à l'original qu'il faut viser, c'est de lui qu'il faut se rapprocher en se reportant à l'époque. La Grèce y travailla sans cesse et parfois à rebours, et l'œuvre est reprise par la science moderne avec un sentiment littéraire plus large et des informations archéologiques plus sûres.

Le choix de l'édition ne me semble pas douteux, mais il ne sera pas inutile de le justifier. Les manuscrits d'Homère dont la découverte enthousiasma la Renaissance étaient loin de la perfection, et les savants ne manquèrent pas de chercher à rendre meilleure cette vulgate homérique qui n'avait pas, à leur grand regret, ses massorètes. On pouvait utiliser quelques commentaires et l'on se mit à recueillir les citations du poète dans les auteurs grecs et latins. A la fin du XVIIIe siècle, on se plaignait : « Il semble qu'il ne nous soit parvenu que les pires copies d'Homère », disait Wolf. Déjà, cependant, une découverte avait élargi l'horizon, centuplé les documents critiques. Villoison avait trouvé à Venise deux manuscrits, un surtout qui nous rend presque toute l'école d'Alexandrie. Quel cri de joie ce fut, on le pense bien! « Nous aussi nous avons notre Massore », s'écriait Wolf. Aristarque n'était guère connu que de nom; on retrouvait son édition de l'*Iliade* avec des milliers de remarques, de lui et de son école. Ces scholies prennent, dans l'édition de 1788, 532 pages d'un in-folio à deux colonnes, et toute l'école y entoure le maître. On en a déjà extrait un Aristonicus, un Didyme, un Hérodien. Les écoles rivales sont là aussi avec leurs récensions différentes ou leurs interprétations nouvelles. On les discute et elles renaissent sous nos yeux. Zénodote d'Éphèse y tient une grande place et l'on a pu reconstituer le texte de ce « premier éditeur d'Homère » que Wolf se plaît à réhabiliter. En tout, ils sont plus de cinquante. Le manuscrit du grammairien du IVe siècle qui avait compilé ces commentaires, avait une lacune de 935 vers lorsqu'on en fit la copie découverte à Venise; il fallut les y ajouter sans notes. Sauf cela, les scholies nous donnent une *Iliade* discutée par les meilleurs critiques de la Grèce. « On peut dire qu'elles dispensent presque de toutes les autres », dit M. Croiset. « Admirable encyclopédie homérique »! dit M. Pierron.

Il fallut du temps néanmoins pour qu'on en fît une édition d'après Villoison.

Wolf lui rendit justice, mais il poursuivait une autre idée. En 1833, Lehrs publiait un petit livre « pour préparer, disait-il dans son titre, un texte d'Homère d'après Aristarque ». Devant l'indifférence des savants, il renonça à éditer ce qu'il avait appelé avec joie l'*Aristarchomerum*. Trente-deux ans après, il supprimait du titre de sa seconde édition la promesse de la première. En France, sa patrie, Villoison resta presque ignoré jusqu'en 1840, où Guigniaut rendit justice à Lehrs. En 1843, Bareste publie une traduction illustrée d'Homère; il suit l'édition Didot, texte de Wolf, traduction latine de Dubner. Il lui arrive de mentionner Villoison, citer Aristarque et d'autres; mais il ne connaît que sur des « on dit » ce qu'il appelle « la scolie de l'édition de Venise ». Sainte-Beuve, à propos de cette traduction, consulte le court article de Guigniaut dans l'*Encyclopédie des gens du monde;* il parle de Villoison, mais il n'a pas l'idée de sa trouvaille ni de son livre. Il se figure que Bareste a suivi son texte et ne semble voir dans le nom d'Aristarque qu'une occasion de parler pour sa chapelle : « Homère n'est aujourd'hui tout Homère que parce qu'il n'a pas manqué de son Aristarque ». Homère était loin alors d'être tout l'Homère de son célèbre critique. En 1855, Dindorf tient compte de ces commentaires; mais, longtemps encore, on ne les mettra à contribution que sous l'anonyme. Il arrive qu'on les réfute haut la main, sans savoir que c'est au maître qu'on donne sur les doigts. En France, l'édition Didot en publie de rares fragments, d'après Villoison; ils n'y sont mentionnés que comme des remarques d'auteur inconnu et sans nom d'éditeur. En Angleterre, Paley ose contredire Lord Derby en s'autorisant de ces textes; il ne sait pas quels grands noms il a dans sa manche. En Allemagne, Heyne a chargé de bonne heure son collaborateur de dépouiller Villoison; il en reçoit un travail excellent, mais il s'imagine que tout y est anonyme et, grâce à son autorité, l'erreur dure. En 1825, Bekker avait tout mis au compte des scholies A, B, etc.; treize ans après, il s'avise de l'erreur et cite ses autorités. Là on peut juger de la richesse. A chacune des pages de son catalogue de variantes, qui en contient des milliers, on voit revenir coup sur coup Ammonius, Apollonius de Rhodes, Denys de Thrace, Didyme, Hérodien, Nicanor, Aristophane de Byzance, et cent et cent fois Zénodote, et Aristarque, toujours Aristarque. Cette édition ne devait pas empêcher M. Leconte de Lisle de traduire Homère d'après un vieux texte.

Bekker, cependant, n'avait pas publié l'*Aristarchomerum*. On eût pu, Dindorf, par exemple, refaire l'*Iliade* de Zénodote; mais l'un, comme Wolf, se targuait plutôt de restaurer Longin; l'autre, comme Heyne, préférait l'ancienne vulgate, remaniée à sa guise, et la promesse de Lehrs restait sans effet. C'est M. Pierron qui coupa court : « Nous reconnaissons que l'Homère authentique, c'est l'Homère d'Aristarque; aussi demandons-nous l'Homère d'Aristarque », disait-il, et sa réponse était prête. En 1869, il donnait, dans la collection d'éditions savantes de la maison Hachette, le texte de l'*Iliade* « d'après la récension d'Aristarque ». Il n'y avait guère moins d'un siècle que Villoison avait publié le manuscrit de Venise.

Ce livre, qui tient grand compte de l'immense travail accompli en Allemagne sur Homère, est une excellente édition critique.

III

Si l'édition aristarchienne se fit attendre, c'est que l'intérêt s'était porté ailleurs. Wolf reconnut l'excellence du manuscrit de Venise, mais il suivait une autre piste, celle indiquée par le penseur italien et qui répondait si bien à la philosophie de l'histoire de Herder, complétant Vico. Que comptaient les meilleures récensions, les plus célèbres commentaires auprès de l'idée de créer la science des origines de l'épopée? Devant la vaste carrière que fécondait la critique de Wolf, l'*Aristarchomerus* ne pouvait avoir qu'une importance secondaire.

« Ce serait folie d'espérer retrouver le texte primitif », avait dit Wolf. Mais, après tant de découvertes, de l'*Edda* pour les origines de l'épopée germanique, des poèmes bardiques qui ont détrôné Ossian, ou des textes cunéiformes contenant un récit du déluge antérieur à la Bible, il serait imprudent de jurer de rien. En attendant, toute l'étude du savant allemand faisait désirer de remonter plus haut et on l'essaya. « Au VIe siècle avant notre ère, dit Egger, on n'avait de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* que des copies grossières et partielles. » — « Ce titre vague (l'*Iliade*), dit M. Pierron, dut être porté par plusieurs épopées. » — « L'*Iliade*, à sa naissance, dit M. Croiset, ne fut autre chose qu'un groupe d'épisodes. » Cela nous reporte bien avant le temps où chacun des deux poèmes fut divisé en 24 livres, d'après les lettres de l'alphabet qui venaient d'être portées à ce nombre; avant même la réunion d'un premier ensemble de rhapsodies en deux essais d'épopées. On sait qu'une fois rassemblées, elles se copièrent sans autre interruption qu'un signe marginal. Bekker fait de même en remplaçant la *coronis* antique par un numéro d'ordre en chiffres arabes, préférés, je ne sais pourquoi, aux lettres grecques. L'intention se comprend : on voulait imposer l'unité aux deux poèmes et, dès lors, c'en serait fait de la rhapsodie. Aussi Bekker se garde-t-il de donner ce nom aux chants d'Homère, et M. Pierron, qui en marque nettement les vingt-quatre divisions par une entrée en page avec titre et sommaire, évite de leur en donner un pour ne pas faire d'anachronisme. *Ilias A*, *Ilias B*, est plus exact et suffit bien.

Mais, dès lors aussi, rien n'empêchait l'esprit critique de passer outre pour remonter à des temps où les rhapsodies, encore séparées, conservaient plus ou moins d'indépendance. Les points de repère ne manquent pas. « Quelques chants contiennent deux ou trois rhapsodies [1]. » J'aurais pu dire cela sans invoquer personne, tant c'est connu. Les titres des vingt-quatre livres en mentionnent trente et une ou trente-deux, et, si l'on étend la division à tous, le nombre des rhapsodies en doublera. Au deuxième, les manuscrits et de nombreuses éditions séparent même les deux parties, tantôt par un blanc ou un titre, tantôt en recommençant à part le compte des vers. Je vois que l'incunable de Florence de 1488 est déjà de ceux-là, et je trouve encore, en 1788, Villoison calculant à part les vers de *la Béotie*. L'unité de chaque poème n'est pas telle, d'ailleurs, qu'il en résulte l'absolue nécessité de n'en

[1] M. Pierron.

reprendre jamais rien à part. Si cela était défendu dans les grands jours, en Grèce, on en conservait cependant le droit dans les réunions moins solennelles. Que de raccords, aussi, n'y sent-on pas, attestant l'ancienne division! Il en eût fallu tant qu'on en négligea; alors, le manque de soudure marque mieux encore la séparation, où l'on dut s'arrêter tant de fois dans les villes de second ordre ou en des festivités intimes. La concordance, de même, fait parfois défaut; il faut entendre Wolf, quand il voit le roi Pylémène, mort au livre V, suivre, au XIIIe, le cadavre de son fils. Pourquoi y changerait-on rien? Bekker n'aurait eu garde de rejeter ces vers en note et M. Pierron ne les marque même pas d'un signe de doute. Évidemment, l'honneur de l'épopée ne tient pas à cela. D'autres fois, les traducteurs interviennent. Qu'importait au rhapsode et à son public de faire concorder la *Patroclide* (ch. XVI) avec la fin du XIe livre, où Achille a envoyé son ami savoir ce qui se passe au camp, sans qu'on ait vu Patrocle revenir? Dire qu'il est revenu, le beau détail poétique et qui ne puisse se sous-entendre! Un traducteur lucide veille à cela quand sommeille le bonhomme Homère. On fait donc revenir Patrocle, et le texte, à son tour, rappelle que l'on se battait. Le chanteur n'y allait pas de tant de cérémonie. Du premier vers, il devait mettre en scène les deux amis, ouvrir le drame : « Patrocle était auprès d'Achille, chef d'hommes, versant des pleurs comme une fontaine. » Qu'était-il besoin, avant cela, d'un vers faible ou d'un raccord puéril? Les vieux traducteurs, qui avaient ce qu'Egger appelle « une vertu d'innocence », ne s'y prenaient pas par tous ces chemins :

Patrocle cependant estoit auprès d'Achille,

dit Amadis Jamyn, en 1555. Egger voit ici un des signes les plus clairs de l'interpolation. C'est aussi un témoignage de la liberté des rhapsodies, allant au sujet sans ambages de rhéteur. Préambule et correction sont évidemment à supprimer.

Le prologue de l'*Iliade* a prêté à des critiques pareilles. Dans le premier vers de l'édition classique, M. Pierron dénonce sur cinq mots cinq incorrections. Il en est une collection d'autres, et cela s'explique : chaque rhapsode pouvait y mettre du sien. Pour le premier chant, on l'a réduit à trois vers : « Il n'y a rien d'aussi plat », dit M. Pierron. A quoi bon cependant? La branche antérieure, les *Cypriaques*, avait raconté les excursions des Achéens dans la Troade, le sac des villes, le partage du butin, la part d'Agamemnon qui s'adjuge Chryséis, fille du prêtre d'Apollon, etc. Le chanteur savait cela, et ses auditeurs comme lui; il pouvait entrer d'emblée en matière : Chrysès vient offrir au vainqueur la rançon de sa fille. Ces suppressions sont si naturelles que, dans tous les manuscrits du *Perceval le Gallois*, sauf un, l'introduction (*Élucidation*) et le premier chapitre manquent, non pas 12 vers, mais 1282, indispensables au sujet, inutiles à l'auditoire. Les manuscrits comme les chanteurs se placent *in medias res :* Perceval va à la chasse, où il rencontrera des chevaliers.

On possède aussi, pour le dernier vers de l'*Iliade*, une variante qui reliait sa dernière rhapsodie à celle qui ouvrait la branche suivante. Avec un rythme aussi prompt à l'enjambement, quoi de plus facile que de rattacher ou détacher les épisodes? Le

remplissage est parfois heureux. Il ne l'est guère à la fin du poème. D'après la variante, il se reliait à l'*Éthiopide* par ces deux vers :

> Ainsi ils célébraient les funérailles d'Hector. Alors arrive l'Amazone,
> Fille du magnanime Arès, tueuse d'hommes.

On a supprimé le dernier vers, et l'entrée de l'Amazone a été remplacée par une épithète réservée jusque-là à d'autres héros, et qui n'est guère en situation :

> Ainsi ils célébraient les funérailles d'Hector, dompteur de chevaux.

En présence de tous ces détails, qu'on pourrait multiplier, quelle difficulté y aurait-il à se représenter ce qu'étaient les rhapsodies avant ce travail d'ordonnance qui en forma deux poèmes, et serait-ce donc un sacrilège de s'affranchir d'une division aussi arbitraire que celle qui n'eut d'autre raison d'être que le nombre de lettres d'un alphabet, n'ayant pas même le mérite des choses de vieille date? Il faudrait des motifs plus graves pour nous empêcher de dégager les grandes scènes poétiques d'interpolations récentes ou de transitions *plates*. Ce qui s'est fait depuis toujours pour le second chant et pour bon nombre d'anciens titres, ne peut être défendu aussi strictement.

Les suppressions seraient une grosse affaire, moins grosse cependant depuis que l'imprimerie garantit la conservation des vieux textes, mille fois publiés. Avant cela, on ne reculait pas devant le problème. Zénodote ne conservait au chant XVIII que cinq vers relatifs au bouclier d'Achille, et il en supprimait la longue description : plus de cent vingt vers, vrai hors-d'œuvre et flagrant anachronisme. Eustathe déclare que le chant X, la *Dolonie,* qu'Aristonicus appelait : le *Combat de nuit,* ne fait pas partie de l'*Iliade,* y a été ajouté après coup, et il invoque les anciens critiques, les Alexandrins sans doute. Les modernes coupent aussi dans le vif. « C'est par un pur sophisme qu'on déclare *le Catalogue* (ou *la Béotie,* ch. II) partie intégrante de l'*Iliade* », disait Wolf, et il allait jusqu'à mettre en doute le dernier chant qui couronne si noblement l'œuvre.

Sainte-Beuve s'attarde à la personnalité d'Homère et à l'unité de chacun des deux poèmes; mais, parmi les épisodes intercalés, il en désigne une catégorie qui parcourt tout le cycle et qu'il qualifie de « scènes d'Olympe à tiroir, ménagées pour faire transition ». Réclamer leur suppression, il n'en est point là, dans une courte notice. Mais voit-on l'épopée sans les dieux? Rien que juger cette coexistence des dieux avec les hommes, un lieu commun de transition, c'est changer en je ne sais quelle mythologie de dixième main une des conditions générales de la poésie primitive et en ôter la sève même, qui est autant religieuse qu'héroïque.

Mais voici un savant. Une fois maître du grec primitif et de ses dialectes, Payne Knight crut pouvoir appliquer sa science à la poésie homérique. Rétablir les deux poèmes dans leur premier état, par la simplicité de composition et la pureté de dialecte, telle fut son idée. Je verrai s'il y aura lieu d'indiquer en notes ce qu'il retrancha, et je parlerai bientôt de son orthographe. Malheureusement, Knight par-

tait d'une erreur de fait. Il croyait à une première version, unitaire, parfaite, sortie, nouvelle Minerve, du cerveau d'Homère, coupée en morceaux après coup, et qu'il voulait retrouver sous les manipulations impies des rhapsodes. Aussi, loin de remonter aux anciennes rhapsodies, il n'emploie même ni la coronis des grecs, ni la lettre de l'alphabet ou le chiffre marginal de Bekker. D'une traite, il imprime ce qu'il conserve de ces rhapsodies qu'aimaient à détacher les chanteurs. « C'est prêter la perfection des poètes de cabinet à un aède improvisateur », dit M. Pierron.

On voit combien on risque de s'égarer en demandant des qualités de collège, un idéal des temps classiques, à des inspirations primitives. « Il faut entendre comme j'embellis Homère », fait dire Platon à son rhapsode Ion. C'était bien la peine de faire la genèse de l'épopée, si ce n'était pour la comprendre mieux dans ses franches allures. Mais c'est surtout quand la liberté du génie et l'éternelle beauté de la poésie sont en cause que la rhétorique perd ses droits. Une Bible sans Jahvé, un *Ramayana* ou une *Iliade* laïques, une colère de héros se terminant sur un sacrifice humain au lieu de rentrer dans l'apaisement de l'humanité, ce serait tout un. Heureusement aucun critique n'était à l'horizon alors pour diriger une expansion qui se plaît à la vérité naturelle des choses comme aux redites qu'Aristarque appelle aussi naturelles. Tout ce qui y reste de rudesse de mœurs, de simplicité de paroles, de vigueur de sentiments, en est l'essence. Plus on mettra de hardiesse à en écarter les végétations parasites, les fleurs artificielles, les rajeunissements faux, plus il faudra de respect pour conserver les traits de l'antique poésie.

IV

Ici se présente un événement nouveau. L'esprit de découverte souffle où il peut. Dans une époque où la pioche a remué des mondes de fossiles et de monuments, après la science de Villoison et de Wolf, c'est aux fouilles d'archéologie qu'il appartenait d'agrandir le domaine homérique. On retrouvait l'Inde, l'Égypte, la Chaldée; pourquoi pas aussi Troie? On en était à nier son existence, lorsque, concurremment avec tant d'autres exhumations de peuples et de villes, on vit surgir au jour Ilios, Mycènes, Tirynthe, Orchomène, et ce qu'on osa appeler le *Trésor de Priam,* et les richesses en or et les sépultures royales des Atrides. Parmi les débris de plusieurs colonies superposées, à la place où César éleva l'*Ilium novum,* en l'honneur de son aïeul Enée, et pensa à en faire la capitale du monde, où Constantin voulait d'abord placer le siège de l'Empire d'Orient, le docteur Schliemann a retrouvé les témoignages d'une époque antérieure aux homérides, contemporaine au moins de la guerre de Troie. Comme, dans l'*Iliade,* Zeus, du haut de l'Ida, « riche en sources », embrassait la plaine qui servait de champ de bataille aux deux peuples, ainsi l'archéologue moderne peut voir, du haut des tranchées d'Hissarlik, reparaître des villes superposées, avec des murs dont l'argile est vitrifiée et des cendres de blé et de légumes, comme pour rappeler l'incendie chanté par Arctinus de Milet. Puis, voici des poteries: jarres, vases, boules à moudre le grain, rondelles de fuseau; des armes en pierre ou en

bronze, des trésors d'or et d'argent, et des autels de sacrifice, et des *tumuli* de rois, et des crânes d'hommes, et des embryons de dieux. L'hypothèse risquée cinquante ans auparavant par un Anglais, Maclaren, s'est vérifiée par un travail de douze années de fouilles, et le passé s'éclaire, on touche des yeux et du doigt l'époque des héros d'Homère. Il avait fallu une profonde étude des textes et une philosophie de l'histoire inconnue des anciens pour remonter aux caractères du temps : l'état grossier de vie, les murs et les planchers de terre, les entassements de pierres sans ciment, les maisons sans voûte, les chambres sans cheminées, le culte sans temples, le fer inconnu, le cheval attelé seulement au char de guerre; l'enfance des idées, les notions vagues sur les couleurs, sur les arts, sur les sciences; la demi-barbarie des mœurs : le règne de la force et de la ruse, du massacre et du pillage; l'esclavage droit du vainqueur; la femme un butin, esclave aussitôt que vaincue, concubine aussitôt qu'enlevée; l'amour qui n'est pas un dieu; les richesses et les armes, grande préoccupation de tous; le roi, chef de clan ou d'armée, devant s'attacher les siens par un mélange de protection patriarchale et de répression parfois féroce; les reines elles-mêmes, plus servantes qu'épouses, durement traitées, sur l'exemple du roi des dieux, par l'époux ou le fils; prises et reprises comme Hélène après deux mariages chez ses ravisseurs, ne pouvant rester sans un maître : son père, son époux ou son fils; et pendant que les chefs d'hommes vont à la guerre pour punir un rapt, leur maison livrée à l'adultère, au pillage, au meurtre, qui attendent au retour ces vengeurs du lit conjugal; enfin, au-dessus de cette société dont la résignation au Destin est la plus haute philosophie, des dieux qui s'injurient, se trahissent, sont adultères, se battent avec les hommes, séduisent leurs femmes, partagent leurs combats, leurs ignorances, leurs passions; dieux venus de l'Égypte et de l'Asie, qui gardent, dans une langue harmonieuse, des traces du fétichisme. Voilà les meilleurs commentaires d'Homère et les moins attendus. En mettant au jour le matériel, si l'on peut dire, de ces temps lointains, les fouilles ont fait mieux comprendre un état social où les mythes comme les poteries, les moyens de notation et d'échange comme les parures, les légendes comme les autels, les épithètes antiques comme les vases à attributs de femme ou à tête d'animaux, les sacrifices sanglants comme les idoles animales ou sexuelles, tout garde l'empreinte d'un passé lointain.

L'ensemble de ces découvertes des fouilleurs du sol, en Grèce, en Asie-Mineure, en Crimée, par toute la carte du monde antique, en enrichissant nos musées, a mis au service des études une nouvelle encyclopédie archéologique, dont Helbig fait remonter les documents au XIVe et Dumont au XVIe siècle avant notre ère [1], et l'on peut dire du docteur Schliemann ce que Sainte-Beuve disait d'Aristarque : « Homère n'est aujourd'hui tout Homère que parce qu'il n'a pas manqué de son scholiaste remueur de tombes. »

[1] SCHLIEMANN, *Tirynthe*, p. 105.

V

Il ne faudrait pas se hâter de conclure cependant. C'est dans cet horizon que la Grèce, malgré les transformations du texte, a laissé l'épopée où éclate son génie; nul ne peut savoir ce qu'étaient les versions antérieures dont Guigniaut a dit : « Les chants populaires de la Grèce antique, les *épéa*..., s'étaient succédé durant bien des générations, avaient subi déjà bien des élaborations diverses avant que l'*épopée* fût possible. Ils la rendirent nécessaire, ils s'y transfigurèrent en s'y organisant, lorsque après une longue suite d'aèdes ou de simples chanteurs parut un poète !... » Mais ne faisons pas de confusion : si grossier qu'en fût d'abord le ton et le fond si barbare, le tableau était humain. Cette civilisation n'a pas été créée d'un coup de génie; son évolution a duré des siècles: mais elle était née, elle devait briller déjà dans les rhapsodies. Chacune y a apporté une lueur ou un éclair. Ce qu'on y garda de l'instantanéité de rendu des primitifs annonce un respect religieux du passé et aussi peut-être un sentiment du beau viril qu'on ne farde point. Mais la grande place appartient à ce qu'il y a de noble dans la poésie, et l'archaïsme sert de cadre à un chef-d'œuvre de vérité humaine.

C'est que la poésie est une sortie de barbarie, je l'ai déjà dit [1]. Ici, comme ailleurs, elle embrasse le ciel et la terre, porte dans une société au berceau, dans un culte embryonnaire, cette transfiguration lente qui est la civilisation, crée à la fois un peuple et son idéal, des hommes et des dieux. Pour le peu qu'on puisse réduire un ensemble pareil à des généralités de classement, deux grandes choses y président : la vérité de la vie et le sentiment du beau. Les vieux usages, violents, parfois cruels, servent encore à la passion, mais sont plus d'une fois traités d'œuvres mauvaises; ils sont de l'époque. Le reste est de tous les temps; c'est la diversité des caractères, ce sont les cris de l'âme, les traits de générosité, de sentiment, de grâce, de mélancolie, rares partout, partout émouvants et applaudis. Le même Agamemnon, qui parle si brutalement à un prêtre d'Apollon de sa fille et qui enlève à Achille une autre fille de prêtre, garde Briséis en sa possession, mais il la respecte. L'épisode du chant XIX, où il la rend à Achille en jurant qu'il n'a pas usé sur elle du droit du vainqueur, est une grande scène religieuse. Puis, la jeune fille va pleurer sur le corps de Patrocle, et, quand Achille a rendu le cadavre d'Hector à Priam, ce devoir rempli, il va se coucher à l'endroit le plus secret de sa tente :

Près de lui, Briséis, au teint charmant, repose,

dit le poète, et l'on ne pense plus aux abus de la victoire, on voit une femme qui aime.

Achille aussi, cet Achille dont la colère est le sujet du poème, que fait-il? Contre

[1] *Un peu de poésie homérique*. Séance publique de la Classe des lettres de l'Académie du 11 mai 1887; in-4° illustré.

les Grecs, il la contient, la bornant à une inertie boudeuse, farouche, qui suffit à montrer en même temps sa puissance, car, dès qu'il cesse de combattre, l'armée s'épuise en luttes vaines. Contre les Troyens, au contraire, lorsque Patrocle devient une des victimes de ce relâchement de la victoire, il la déchaîne avec une formidable violence. Ses menaces sont d'un sauvage et ses actions d'un barbare. Patrocle a failli rester sans sépulture, c'est son meurtrier dont le cadavre sera livré aux chiens; il le dit et le redit avec rage, et il immole douze prisonniers de choix sur le bûcher de son ami. Mais, quand le vieux Priam est à ses genoux, lui rappelle son père, toute cette férocité de vengeance tombe, et la colère d'Achille, comme l'épopée qui lui est consacrée, finit, sous le coup du résultat cruel de la mort de son ami, par une rentrée en humanité. Est-ce que sans cela la bouderie d'un héros eût été digne d'être célébrée dans tous les siècles? Ceux qui trouvent ce dernier chant inutile veulent un drame sans dénoûment et ne comprennent rien à la poésie épique, à aucune poésie.

Le sens du beau opère une autre transformation, plus profonde. On n'avait que des idoles, et voilà que s'esquissent les dieux. Ce qui fera dire qu'Homère est le père de l'Olympe. Disons que la poésie naissante civilise les premiers fétichismes. Ces dieux ont de l'homme, avec toutes les puissances passionnelles, toutes les perfections physiques dans la variété des types humains. Leur incessante intervention élève les faits particuliers à la sphère générale, place des événements qui passent dans le milieu des choses éternelles. Les sommets de l'Olympe sont l'idéal du temps planant sur la guerre. Ainsi l'homme, en s'initiant à la vie religieuse et artistique, donne à ses dieux la beauté et consacre du coup la forme humaine à mesure qu'elle arrive au beau. Pâris manque de courage, il n'en est pas moins toujours appelé beau comme un dieu. Hélène en a cru un séducteur, elle ne cesse pas d'être la plus divine des femmes, comme Aphrodite est la plus belle, j'allais dire la plus femme des déesses. « N'accuse pas les dons d'Aphrodite », dit Pâris à Hector.

Cette supériorité qui fait donner par Guigniaut une si haute portée d'enthousiasme au nom de poète, éclate avec une verve qui exigerait l'analyse suivie de chacun des deux poèmes. J'en ai donné ailleurs [1] quelques exemples. Rappelons le mot sublime qui annonce si bien l'apaisement d'Achille en faveur de Priam : « Tous deux se souvenaient! » On en trouvera, à la sixième rhapsodie, un autre d'une mélancolie profonde. Quand Hélène, du haut des remparts, regarde les chefs de l'armée grecque, se rappelle son pays, sa famille, et nomme à Priam Agamemnon, elle se souvient du lien de parenté qui l'unissait au roi et elle ajoute :

Mon frère aux jours heureux, si ce n'est pas un rêve !

Que ces grandeurs et ces grâces s'harmonisent avec les rudesses d'une époque si différente de nos mœurs, cela tient au fond même de la vérité humaine qui, en tout temps, mêle les émotions aux violences, l'ange et la bête, comme parle Pascal; cela est dû, quant à la forme, à ce génie aux libres allures qui se joue des difficultés et répugne à enjoliver ce qu'on voit vivre.

[1] *Un peu de poésie homérique*, etc.

Les fouilles préhistoriques confirment ce sentiment. Ces peuples, au moins dans l'époque homérique, s'entouraient de toute la richesse possible, ornaient de lions les portes des forteresses, comme à Mycènes, gravaient les pierres, peignaient les vases, couvraient les cadavres royaux de riches masques d'or, achetaient des Phéniciens de belles appliques en bronze, en ivoire, en pierres gravées, en argent, en or, dont ils couvraient les blocs sans ciment de leurs murailles; des vases et des ustensiles, de cristal de roche, de cuivre, d'argent, d'or; des ornements d'épée et de casque, des bijoux de toute sorte et d'une grande beauté. Cette richesse dont Mycènes a fourni, en or seulement, un poids de plus de cent livres, est telle que l'heureux archéologue, à la voir sans cesse sortir des tombes, en vient à s'écrier : « Un poète qui avait continuellement sous les yeux des objets d'art semblables à ceux-ci a seul pu composer des poèmes divins [1]. »

A ce double caractère, de fond antique et de burin puissant, de mœurs encore grossières et de sentiments éternels, correspondent deux catégories d'illustrations : les objets trouvés dans les fouilles et les chefs-d'œuvre de diverses époques qui firent passer dans les arts plastiques le même génie.

[1] *Mycènes*, édition française, p. 307.

SECONDE PARTIE

I

Cela dit, on peut aborder Homère avec le respect dû à un chef-d'œuvre et la liberté nécessaire à comprendre une œuvre humaine.

D'abord, la version d'Aristarque doit être contrôlée. M. Pierron ne s'en fait pas faute. Il expose avec simplicité « la modestie de son rôle ». Quand Homère se suffit à lui-même, par une confrontation de textes ou autrement, le poète suffit à tout. Si un doute se présente, on consulte Aristarque, car la meilleure édition porte son nom. Peut-on admettre ses raisons, la cause est entendue. De même pour les autres grammairiens, dès qu'ils prennent la parole. Mais les écoles critiques n'ont pas de maître absolu, ni de sentence sans appel; fussent-elles toutes d'accord, si une raison supérieure peut leur être opposée, le jugement doit être réformé.

Aristarque a supprimé des vers, à peine cinquante connus. Ceux-ci sont étudiés de près, quelquefois rétablis avec les honneurs de la guerre, le plus souvent conservés par pur respect du vieux texte. Bekker alors les relègue en note, ce que je préfère.

Un de ces passages, longtemps perdu, a une certaine célébrité. Zénodote étant d'accord avec Aristarque, on supprima quatre vers du chant IX, et l'école put croire l'exécution définitive. C'était dans un petit drame où le précepteur d'Achille lui raconte que, pour venger sa mère maltraitée par son père, il séduisit la jeune esclave à laquelle il la sacrifiait; ces quatre vers ajoutent que, devant les violences de son père, il faillit devenir parricide. Ils ont une raison d'être, car Phémius veut montrer à son fougueux élève où peut mener une colère sans frein; mais leur suppression nous dénonce un des procédés de correction des éditeurs. Sans Plutarque, ils seraient perdus, et l'on serait malvenu de remarquer que le récit reste incomplet. C'est en 1572 que Giphanius les trouva dans Plutarque, qui proteste contre leur proscription. Depuis, ils font partie de l'*Iliade*, quoi qu'en dise Aristarque et sa docte cabale. Que de fragments peut-être ont été sacrifiés de même et restent perdus [1]!

[1] Quatre autres vers, moins importants (VIII, 548-551), ont été retrouvés en 1711.

En général, fidèle au principe du libre examen de ne pas se croire infaillible, l'école se contente de marquer les vers suspects d'un signe réprobateur, jadis l'*obèle* : —, aujourd'hui des parenthèses. C'est laisser la cause au goût du public et au tribunal de l'avenir. Ceux-là, plus nombreux, environ quatre cent cinquante, sont discutés, et maintes fois la critique moderne a l'occasion de casser la sentence antique. Plus d'un de ces passages véreux tient aujourd'hui place parmi les plus beaux, témoin celui que Lessing admirait tant et où l'on entend, sur le dos d'Apollon courant à la vengeance, les flèches claquer, ou le cri d'Agamemnon lorsqu'il refuse de rendre Chryséis, ne la nomme même pas et menace son père de s'en faire une concubine.

Une des plus graves erreurs des écoles grecques a donc été de méconnaître, dans l'époque homérique, ce qui n'entrait pas dans les bienséances de la leur. Platon avait donné le ton en reprochant à Homère d'avoir fait des dieux tels que les imaginait son temps, et non comme on les rêvait dans les jardins d'Académus. Le sens artistique moderne a en cela une supériorité dont il n'use pas toujours. Les plaintes d'Andromaque sur le sort de son fils, quand Hector vient de mourir, sont d'une vérité de tous les temps, qu'on s'étonne de voir suspecter par Aristarque pour quelques détails qui n'étaient plus du sien. Rien aussi de plus naturel que de voir Hélène se débattre sous les obsessions de Vénus, quand Pâris a fui et que la déesse veut que l'épouse rejoigne le lâche dans sa chambre nuptiale. Tous nos éditeurs maintiennent ces épisodes, où M. Pierron trouve au plus haut degré la couleur homérique. Chaque fois que Zeus et Héra se querellent, Wolf et Bekker, d'accord avec Zénodote, crient à l'interpolation; M. Pierron résiste, mais il se range à leur avis pour admettre l'obèle d'Aristarque contre l'énumération que Zeus, séduit par son épouse, lui fait de ses anciennes amours, auxquelles, dans sa passion, il la trouve préférable (ch. XIV). Bothe croit excuser Homère en rappelant que les épouses d'autrefois se résignaient au partage; il aurait pu dire que la polygamie était dans les mœurs. Mais le poète n'a pas à être justifié. Cette sensation au moment où l'on se passionne pour une femme et cette manière de la flatter en rabaissant ses rivales sont un trait bien humain.

La fausse idée des convenances, qui résista au nu artistique de Praxitèle et fait tache à l'exégèse d'Homère, nous a laissé de ces scrupules dont le sens du vrai doit nous affranchir. Encore un point que j'estime résolu.

Un autre genre d'inconvenances n'égare pas moins les critiques modernes. M. Croiset [1] reproche à M. Pierron une sorte de passion systématique en faveur d'Aristarque, mais il a aussi ses préférences. C'est pour un écrivain allemand. Selon lui W. Christ fournit les derniers résultats de la critique [2]. En effet, on ne pourrait mettre plus en pièces les deux poèmes. Je me défie de ces vivisections d'une poésie qui n'en est pas à l'état de cadavre, Dieu merci ! Il est rare que ces sortes de méthodes résistent au sens du beau. L'auteur français va nous donner un riche éloge de l'œuvre homérique, où l'homme prend la prédominance sur les événements, où l'épopée devient œuvre dramatique en faisant entendre de vraies passions, œuvre

[1] A. et M. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. I. Paris, 1889-1890.

[2] *Homeri Iliadis carmina sejuncta*, etc. Leipzig, 1884.

morale en célébrant l'excellence du cœur humain, œuvre littéraire par la profondeur des sentiments, la concision des récits, l'éclat des traits et une poésie sans arrière-plan, sans parti pris, mais qui arrive à ce ton homérique que deux mots résument : la grandeur de l'effet associée à la simplicité des moyens [1]. On ne pouvait dire mieux. Mais là-dessus, comme s'il n'y avait pas dans toute œuvre, dans tout cycle, des parties nécessaires quoique moins brillantes, qui laissent respirer l'esprit des grandes émotions en en préparant d'autres, tout ce qui ne rentre pas dans cette rigidité du beau ne vient pas du grand poète primitif qui a donné son nom, avec son sang, aux homérides. Ce patron systématique s'applique à tout, va tout trancher; à peine l'*Iliade* en gardera-t-elle quelques chants, et le dernier que Platon citait parmi les plus beaux ne trouvera pas même grâce. On pourrait penser aussi que ces morceaux de choix, d'invention plus brillante, d'impression plus vive, ont été l'objet de soins plus grands pendant des siècles, et il serait aisé d'y montrer des traces de perfectionnements qui ne sentent guère les rédactions primitives. Cette critique n'entend rien : au moindre laisser-aller, à la plus légère apparence de contradiction, un peu de repos pour le génie ou pour l'auditoire, ce n'est plus Homère! C'est ainsi qu'à vouloir se créer sous ce nom le maître infaillible des temps anciens, un poète idéal de tous les temps, on n'en conserve rien que des membres dispersés.

Encore si cette critique participait à l'infaillibilité de son être fictif. En réalité, elle est à consulter souvent, car elle dégage avec soin le ton des diverses époques, les morceaux de goût différent, et l'on s'y confirme, à chaque page, dans l'idée que l'œuvre s'est faite par des développements successifs plutôt que par une rédaction générale. Mais, dès que le scalpel va plus loin, cette prétendue science devient dangereuse et bien des fois d'un tranchant injuste. Les froides subtilités de raisonnement, les dédains du bon sens pour le sens poétique, les erreurs d'une dialectique poussée à l'absolu, donc à l'absurde, les contresens dans l'esprit et même dans la traduction du poète [2] ne peuvent manquer : la critique n'a réussi qu'à déchiqueter un chef-d'œuvre.

Qu'on en juge par quelques exemples. Parce qu'un songe lui a promis le succès, on s'étonne qu'Agamemnon éprouve encore son armée. Rien n'est plus vrai, au contraire, dans cette situation où, le chef de la victoire s'étant retiré du combat, la confiance des soldats qui l'aiment peut avoir été ébranlée et une partie de l'armée être en secret de l'avis de Thersite contre les insulteurs du héros. — Achille aussi ne peut échapper à la sellette. Pourquoi n'accepte-t-il pas, au livre IX, quand on le lui offre, ce qu'il recommandera, au XVIe, à Patrocle de lui ménager? Mais précisément parce qu'on n'en est qu'au IXe livre, c'est-à-dire lorsque sa colère est dans toute sa

[1] Il faut mentionner aussi une forte étude sur la langue et la versification homériques.

[2] Un seul exemple. Le célèbre passage dont voici le mot-à-mot :

> Claquaient alors les flèches sur le dos du dieu irrité,
> quand il s'avançait,

est traduit ainsi : « Et, *dans les mouvements de sa colère,* ses flèches s'agitaient bruyamment, *au rythme bondissant de son pas* ».

force et qu'il n'a pas souffert encore assez longtemps de son inaction dans les batailles, ni de la privation de sa captive aimée. Loin de l'entendre ainsi, les deux critiques ne veulent même pas admettre qu'il y ait là une interpolation, c'est une contradiction qu'ils y voient, et l'ostracisme ne se fait pas attendre. — Nouveau reproche : De la fin du livre Ier au XIe, les choses restent dans le même état; donc il faut couper encore dans le vif. Mais c'est précisément là le sujet, de montrer les vains efforts des Hellènes à vaincre sans Achille ou à le ramener à leur tête. — Le caractère du héros lui-même est méconnu. Cette fougue généreuse, dont un accès de ressentiment fut jugé digne en Grèce de servir de sujet à un poème, est l'objet, en France comme en Allemagne, de je ne sais quel mépris pour ses plus nobles combats de sentiments, pour ses émotions les plus sublimes, devant la mort d'un ami ou la douleur d'un père. « Les affaires (des Grecs) vont de mal en pis jusqu'à ce *qu'il plaise* à Achille d'*envoyer* [1] Patrocle au combat et ensuite de renoncer à sa colère pour le venger. » On ne parlerait pas autrement d'un caprice d'enfant ou d'une coquetterie de courtisane.

Et ce n'est pas tout. Le combat singulier de Pâris et de Ménélas, nous dit-on, « se comprendrait mieux la première année que la dixième, cela est vrai. » — Vraiment! La vérité, c'est qu'au début d'une expédition, après qu'on a vu repousser les premières demandes de réparation, on est tout de feu, les cœurs se révoltent, l'ardeur supprime la réflexion, on veut se rendre justice, reprendre l'épouse enlevée, punir le coupable, brûler la ville. Après dix années de souffrances, au contraire, on commence à se prêter aux conseils de la sagesse, à la modestie des solutions. Ménélas, Priam, Hector, Pâris, Hélène le font assez entendre. Mais les grands critiques n'écoutent que leur bon sens : « Cela est vrai, mais les invraisemblances de ce genre sont de celles que tous les poètes se permettent. » Avec quelle irrévérence cet admirateur d'un Homère idéal parle des poètes ! C'est pour moins que Zoïle s'est fait un si triste renom. Faut-il dire qu'on n'est poète qu'à la condition de mieux comprendre le cœur des hommes ?

II

Les hiatus d'Homère ont agacé les grammairiens autant que ses inconvenances et invraisemblances. Payne Knight, en voulant rétablir le pur éolien, les remit en question. Déjà, en Grèce, on s'était pris d'un beau zèle à farcir le texte de particules euphoniques. Agacé à son tour, Aristarque les supprima. Heyne, après Bentley, proposa de reprendre une lettre abandonnée qu'on retrouvait dans les vieilles inscriptions, le Vau ou Digamma, et de l'employer comme notre *l'* dont Littré se gausse en citant La Fontaine : « L'on lui fait trop d'honneur... L'on l'appelle... » Knight en mit partout. Les hiatus sont nombreux dans les mots, en grec comme en français; il en fallut là aussi. Le latin appelle les fils d'Atrée, Atrides; le grec disait Atréides; Knight n'est pas satisfait, il lui faut Atréfides. A ce compte, nous n'aurions

[1] C'est : *de permettre à Patrocle d'aller combattre,* qu'il faudrait dire.

plus l'*Iliade,* et c'est bien ainsi qu'il l'entend. En tête de son texte, il met des digamma, et c'est la *Filjiade* ou la *Wilviade* qu'il nous donne. Bekker y apporta plus de modération, et l'idée n'est pas rejetée : M. Pierron n'a pu s'abstenir de donner une « liste des principaux mots qui, chez Homère, avaient le digamma ».

Pour un traducteur, les hiatus restent seuls en cause. Littré, dans une autre tentative de remonter au ton primitif, en fait à chaque vers qu'il traduit. Il y en a partout dans la poésie française jusqu'au XVIe siècle, où Régnier raille encore ce soin nouveau de

Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue.

Malherbe avait commencé la réforme, mais il avait lui-même son hiatus auquel Régnier fait allusion : « L'âme *qui* est née ». La Fontaine ne s'en fit pas trop scrupule et Molière en a un aussi : « Le cerf donné aux chiens » (*Les Fâcheux*). Génin en cite d'autres qui sont contestables et omet celui-là qui ne l'est pas. Quant aux hiatus dans le corps des mots, il serait impossible d'écrire deux pages de suite en les évitant, et on n'en est pas là en France, au contraire. La loi répond, certe, à un sentiment musical, mais elle ne peut être absolue, et l'on se met volontiers à l'aise avec elle aujourd'hui. Voltaire plaidait déjà contre et Littré soutient que, pour rendre les deux hémistiches de La Fontaine à l'euphonie, il suffit d'y supprimer la lettre euphonique. Que d'hiatus même servent à l'harmonie ! Après *va,* on a le choix entre deux lettres de raccord : « va-t'en, va-z-y » ; on n'en veut aucune dans « va et vient, il va à Paris », etc. Même quand la lettre y est, on ne la prononce pas ; on a beau être habitué à dire : « petit'ami, grand'ami, on est'ami, cet'ami », on n'en dira pas moins : « Monsieur et - ami », et l'hiatus l'emporte.

Dans Homère, comme dans toute la poésie primitive, cette « licence » concordait avec la libre allure du rythme, répondait à la naïveté épique qu'elle ne dépare pas, était sauvée, comme dans nos patois, par divers procédés de prononciation ou d'élision. Athénée a très bien justifié cette désinvolture quand il parle du « goût musical instinctif » qui se remarque dans « cette poésie faite pour le chant », et qui même nous présente fréquemment, sans que cela fasse la moindre difficulté, des vers où il manque quelque temps, soit au commencement, soit au milieu, soit à la fin. Le succès modeste du digamma ne s'impose donc pas à tout prix à une traduction qui ne croit devoir négliger aucune des facilités de ton de l'original, ni l'enjambement libre, ni la césure changeante, ni la cadence aisée, ni la construction familière. On n'ira pas jusqu'au vers sans tête ou sans queue, mais pourquoi craindrait-on une rime faible ou « une voyelle à courir trop hâtée » ? Je n'en ferai pas ostentation, mais j'ai trouvé utile de ne pas m'en abstenir, quand la vivacité du ton pouvait y gagner.

Pour vieillir Homère, Knight le perfectionnait. Littré fait le contraire et se trompe aussi. Il part du point de comparaison des chansons de gestes, pour traduire le premier chant de l'*Iliade* en langue d'oïl. Son erreur est de confondre le génie homérique avec la manière des trouvères, qui en diffère comme la prodigalité du choix, la profusion de l'ordonnance, la concision de la prolixité, le style de son embryon. Voyez seulement la belle scène où Hélène nomme à Priam les chefs de

tait d'une erreur de fait. Il croyait à une première version, unitaire, parfaite, sortie, nouvelle Minerve, du cerveau d'Homère, coupée en morceaux après coup, et qu'il voulait retrouver sous les manipulations impies des rhapsodes. Aussi, loin de remonter aux anciennes rhapsodies, il n'emploie même ni la coronis des grecs, ni la lettre de l'alphabet ou le chiffre marginal de Bekker. D'une traite, il imprime ce qu'il conserve de ces rhapsodies qu'aimaient à détacher les chanteurs. « C'est prêter la perfection des poètes de cabinet à un aède improvisateur », dit M. Pierron.

On voit combien on risque de s'égarer en demandant des qualités de collège, un idéal des temps classiques, à des inspirations primitives. « Il faut entendre comme j'embellis Homère », fait dire Platon à son rhapsode Ion. C'était bien la peine de faire la genèse de l'épopée, si ce n'était pour la comprendre mieux dans ses franches allures. Mais c'est surtout quand la liberté du génie et l'éternelle beauté de la poésie sont en cause que la rhétorique perd ses droits. Une Bible sans Jahvé, un *Ramayana* ou une *Iliade* laïques, une colère de héros se terminant sur un sacrifice humain au lieu de rentrer dans l'apaisement de l'humanité, ce serait tout un. Heureusement aucun critique n'était à l'horizon alors pour diriger une expansion qui se plaît à la vérité naturelle des choses comme aux redites qu'Aristarque appelle aussi naturelles. Tout ce qui y reste de rudesse de mœurs, de simplicité de paroles, de vigueur de sentiments, en est l'essence. Plus on mettra de hardiesse à en écarter les végétations parasites, les fleurs artificielles, les rajeunissements faux, plus il faudra de respect pour conserver les traits de l'antique poésie.

IV

Ici se présente un événement nouveau. L'esprit de découverte souffle où il peut. Dans une époque où la pioche a remué des mondes de fossiles et de monuments, après la science de Villoison et de Wolf, c'est aux fouilles d'archéologie qu'il appartenait d'agrandir le domaine homérique. On retrouvait l'Inde, l'Égypte, la Chaldée; pourquoi pas aussi Troie ? On en était à nier son existence, lorsque, concurremment avec tant d'autres exhumations de peuples et de villes, on vit surgir au jour Ilios, Mycènes, Tirynthe, Orchomène, et ce qu'on osa appeler le *Trésor de Priam,* et les richesses en or et les sépultures royales des Atrides. Parmi les débris de plusieurs colonies superposées, à la place où César éleva l'*Ilium novum,* en l'honneur de son aïeul Enée, et pensa à en faire la capitale du monde, où Constantin voulait d'abord placer le siège de l'Empire d'Orient, le docteur Schliemann a retrouvé les témoignages d'une époque antérieure aux homérides, contemporaine au moins de la guerre de Troie. Comme, dans l'*Iliade,* Zeus, du haut de l'Ida, « riche en sources », embrassait la plaine qui servait de champ de bataille aux deux peuples, ainsi l'archéologue moderne peut voir, du haut des tranchées d'Hissarlik, reparaître des villes superposées, avec des murs dont l'argile est vitrifiée et des cendres de blé et de légumes, comme pour rappeler l'incendie chanté par Arctinus de Milet. Puis, voici des poteries: jarres, vases, boules à moudre le grain, rondelles de fuseau; des armes en pierre ou en

bronze, des trésors d'or et d'argent, et des autels de sacrifice, et des *tumuli* de rois, et des crânes d'hommes, et des embryons de dieux. L'hypothèse risquée cinquante ans auparavant par un Anglais, Maclaren, s'est vérifiée par un travail de douze années de fouilles, et le passé s'éclaire, on touche des yeux et du doigt l'époque des héros d'Homère. Il avait fallu une profonde étude des textes et une philosophie de l'histoire inconnue des anciens pour remonter aux caractères du temps : l'état grossier de vie, les murs et les planchers de terre, les entassements de pierres sans ciment, les maisons sans voûte, les chambres sans cheminées, le culte sans temples, le fer inconnu, le cheval attelé seulement au char de guerre; l'enfance des idées, les notions vagues sur les couleurs, sur les arts, sur les sciences; la demi-barbarie des mœurs : le règne de la force et de la ruse, du massacre et du pillage; l'esclavage droit du vainqueur; la femme un butin, esclave aussitôt que vaincue, concubine aussitôt qu'enlevée; l'amour qui n'est pas un dieu; les richesses et les armes, grande préoccupation de tous; le roi, chef de clan ou d'armée, devant s'attacher les siens par un mélange de protection patriarchale et de répression parfois féroce; les reines elles-mêmes, plus servantes qu'épouses, durement traitées, sur l'exemple du roi des dieux, par l'époux ou le fils; prises et reprises comme Hélène après deux mariages chez ses ravisseurs, ne pouvant rester sans un maître : son père, son époux ou son fils; et pendant que les chefs d'hommes vont à la guerre pour punir un rapt, leur maison livrée à l'adultère, au pillage, au meurtre, qui attendent au retour ces vengeurs du lit conjugal; enfin, au-dessus de cette société dont la résignation au Destin est la plus haute philosophie, des dieux qui s'injurient, se trahissent, sont adultères, se battent avec les hommes, séduisent leurs femmes, partagent leurs combats, leurs ignorances, leurs passions; dieux venus de l'Égypte et de l'Asie, qui gardent, dans une langue harmonieuse, des traces du fétichisme. Voilà les meilleurs commentaires d'Homère et les moins attendus. En mettant au jour le matériel, si l'on peut dire, de ces temps lointains, les fouilles ont fait mieux comprendre un état social où les mythes comme les poteries, les moyens de notation et d'échange comme les parures, les légendes comme les autels, les épithètes antiques comme les vases à attributs de femme ou à tête d'animaux, les sacrifices sanglants comme les idoles animales ou sexuelles, tout garde l'empreinte d'un passé lointain.

L'ensemble de ces découvertes des fouilleurs du sol, en Grèce, en Asie-Mineure, en Crimée, par toute la carte du monde antique, en enrichissant nos musées, a mis au service des études une nouvelle encyclopédie archéologique, dont Helbig fait remonter les documents au XIVe et Dumont au XVIe siècle avant notre ère [1], et l'on peut dire du docteur Schliemann ce que Sainte-Beuve disait d'Aristarque : « Homère n'est aujourd'hui tout Homère que parce qu'il n'a pas manqué de son scholiaste remueur de tombes. »

[1] SCHLIEMANN, *Tirynthe*, p. 105.

V

Il ne faudrait pas se hâter de conclure cependant. C'est dans cet horizon que la Grèce, malgré les transformations du texte, a laissé l'épopée où éclate son génie; nul ne peut savoir ce qu'étaient les versions antérieures dont Guigniaut a dit : « Les chants populaires de la Grèce antique, les *épéa...*, s'étaient succédé durant bien des générations, avaient subi déjà bien des élaborations diverses avant que l'*épopée* fût possible. Ils la rendirent nécessaire, ils s'y transfigurèrent en s'y organisant, lorsque après une longue suite d'aèdes ou de simples chanteurs parut un poète !... » Mais ne faisons pas de confusion : si grossier qu'en fût d'abord le ton et le fond si barbare, le tableau était humain. Cette civilisation n'a pas été créée d'un coup de génie; son évolution a duré des siècles: mais elle était née, elle devait briller déjà dans les rhapsodies. Chacune y a apporté une lueur ou un éclair. Ce qu'on y garda de l'instantanéité de rendu des primitifs annonce un respect religieux du passé et aussi peut-être un sentiment du beau viril qu'on ne farde point. Mais la grande place appartient à ce qu'il y a de noble dans la poésie, et l'archaïsme sert de cadre à un chef-d'œuvre de vérité humaine.

C'est que la poésie est une sortie de barbarie, je l'ai déjà dit [1]. Ici, comme ailleurs, elle embrasse le ciel et la terre, porte dans une société au berceau, dans un culte embryonnaire, cette transfiguration lente qui est la civilisation, crée à la fois un peuple et son idéal, des hommes et des dieux. Pour le peu qu'on puisse réduire un ensemble pareil à des généralités de classement, deux grandes choses y président : la vérité de la vie et le sentiment du beau. Les vieux usages, violents, parfois cruels, servent encore à la passion, mais sont plus d'une fois traités d'œuvres mauvaises; ils sont de l'époque. Le reste est de tous les temps; c'est la diversité des caractères, ce sont les cris de l'âme, les traits de générosité, de sentiment, de grâce, de mélancolie, rares partout, partout émouvants et applaudis. Le même Agamemnon, qui parle si brutalement à un prêtre d'Apollon de sa fille et qui enlève à Achille une autre fille de prêtre, garde Briséis en sa possession, mais il la respecte. L'épisode du chant XIX, où il la rend à Achille en jurant qu'il n'a pas usé sur elle du droit du vainqueur, est une grande scène religieuse. Puis, la jeune fille va pleurer sur le corps de Patrocle, et, quand Achille a rendu le cadavre d'Hector à Priam, ce devoir rempli, il va se coucher à l'endroit le plus secret de sa tente :

> Près de lui, Briséis, au teint charmant, repose,

dit le poète, et l'on ne pense plus aux abus de la victoire, on voit une femme qui aime.

Achille aussi, cet Achille dont la colère est le sujet du poème, que fait-il? Contre

[1] *Un peu de poésie homérique.* Séance publique de la Classe des lettres de l'Académie du 11 mai 1887; in-4° illustré.

les Grecs, il la contient, la bornant à une inertie boudeuse, farouche, qui suffit à montrer en même temps sa puissance, car, dès qu'il cesse de combattre, l'armée s'épuise en luttes vaines. Contre les Troyens, au contraire, lorsque Patrocle devient une des victimes de ce relâchement de la victoire, il la déchaîne avec une formidable violence. Ses menaces sont d'un sauvage et ses actions d'un barbare. Patrocle a failli rester sans sépulture, c'est son meurtrier dont le cadavre sera livré aux chiens; il le dit et le redit avec rage, et il immole douze prisonniers de choix sur le bûcher de son ami. Mais, quand le vieux Priam est à ses genoux, lui rappelle son père, toute cette férocité de vengeance tombe, et la colère d'Achille, comme l'épopée qui lui est consacrée, finit, sous le coup du résultat cruel de la mort de son ami, par une rentrée en humanité. Est-ce que sans cela la bouderie d'un héros eût été digne d'être célébrée dans tous les siècles? Ceux qui trouvent ce dernier chant inutile veulent un drame sans dénoûment et ne comprennent rien à la poésie épique, à aucune poésie.

Le sens du beau opère une autre transformation, plus profonde. On n'avait que des idoles, et voilà que s'esquissent les dieux. Ce qui fera dire qu'Homère est le père de l'Olympe. Disons que la poésie naissante civilise les premiers fétichismes. Ces dieux ont de l'homme, avec toutes les puissances passionnelles, toutes les perfections physiques dans la variété des types humains. Leur incessante intervention élève les faits particuliers à la sphère générale, place des événements qui passent dans le milieu des choses éternelles. Les sommets de l'Olympe sont l'idéal du temps planant sur la guerre. Ainsi l'homme, en s'initiant à la vie religieuse et artistique, donne à ses dieux la beauté et consacre du coup la forme humaine à mesure qu'elle arrive au beau. Pâris manque de courage, il n'en est pas moins toujours appelé beau comme un dieu. Hélène en a cru un séducteur, elle ne cesse pas d'être la plus divine des femmes, comme Aphrodite est la plus belle, j'allais dire la plus femme des déesses. « N'accuse pas les dons d'Aphrodite », dit Pâris à Hector.

Cette supériorité qui fait donner par Guigniaut une si haute portée d'enthousiasme au nom de poète, éclate avec une verve qui exigerait l'analyse suivie de chacun des deux poèmes. J'en ai donné ailleurs [1] quelques exemples. Rappelons le mot sublime qui annonce si bien l'apaisement d'Achille en faveur de Priam : « Tous deux se souvenaient! » On en trouvera, à la sixième rhapsodie, un autre d'une mélancolie profonde. Quand Hélène, du haut des remparts, regarde les chefs de l'armée grecque, se rappelle son pays, sa famille, et nomme à Priam Agamemnon, elle se souvient du lien de parenté qui l'unissait au roi et elle ajoute :

Mon frère aux jours heureux, si ce n'est pas un rêve !

Que ces grandeurs et ces grâces s'harmonisent avec les rudesses d'une époque si différente de nos mœurs, cela tient au fond même de la vérité humaine qui, en tout temps, mêle les émotions aux violences, l'ange et la bête, comme parle Pascal; cela est dû, quant à la forme, à ce génie aux libres allures qui se joue des difficultés et répugne à enjoliver ce qu'on voit vivre.

[1] *Un peu de poésie homérique*, etc.

V

Il ne faudrait pas se hâter de conclure cependant. C'est dans cet horizon que la Grèce, malgré les transformations du texte, a laissé l'épopée où éclate son génie; nul ne peut savoir ce qu'étaient les versions antérieures dont Guigniaut a dit : « Les chants populaires de la Grèce antique, les *épéa*..., s'étaient succédé durant bien des générations, avaient subi déjà bien des élaborations diverses avant que l'*épopée* fût possible. Ils la rendirent nécessaire, ils s'y transfigurèrent en s'y organisant, lorsque après une longue suite d'aèdes ou de simples chanteurs parut un poète !... » Mais ne faisons pas de confusion : si grossier qu'en fût d'abord le ton et le fond si barbare, le tableau était humain. Cette civilisation n'a pas été créée d'un coup de génie; son évolution a duré des siècles; mais elle était née, elle devait briller déjà dans les rhapsodies. Chacune y a apporté une lueur ou un éclair. Ce qu'on y garda de l'instantanéité de rendu des primitifs annonce un respect religieux du passé et aussi peut-être un sentiment du beau viril qu'on ne farde point. Mais la grande place appartient à ce qu'il y a de noble dans la poésie, et l'archaïsme sert de cadre à un chef-d'œuvre de vérité humaine.

C'est que la poésie est une sortie de barbarie, je l'ai déjà dit [1]. Ici, comme ailleurs, elle embrasse le ciel et la terre, porte dans une société au berceau, dans un culte embryonnaire, cette transfiguration lente qui est la civilisation, crée à la fois un peuple et son idéal, des hommes et des dieux. Pour le peu qu'on puisse réduire un ensemble pareil à des généralités de classement, deux grandes choses y président : la vérité de la vie et le sentiment du beau. Les vieux usages, violents, parfois cruels, servent encore à la passion, mais sont plus d'une fois traités d'œuvres mauvaises; ils sont de l'époque. Le reste est de tous les temps; c'est la diversité des caractères, ce sont les cris de l'âme, les traits de générosité, de sentiment, de grâce, de mélancolie, rares partout, partout émouvants et applaudis. Le même Agamemnon, qui parle si brutalement à un prêtre d'Apollon de sa fille et qui enlève à Achille une autre fille de prêtre, garde Briséis en sa possession, mais il la respecte. L'épisode du chant XIX, où il la rend à Achille en jurant qu'il n'a pas usé sur elle du droit du vainqueur, est une grande scène religieuse. Puis, la jeune fille va pleurer sur le corps de Patrocle, et, quand Achille a rendu le cadavre d'Hector à Priam, ce devoir rempli, il va se coucher à l'endroit le plus secret de sa tente :

Près de lui, Briséis, au teint charmant, repose,

dit le poète, et l'on ne pense plus aux abus de la victoire, on voit une femme qui aime.

Achille aussi, cet Achille dont la colère est le sujet du poème, que fait-il? Contre

[1] *Un peu de poésie homérique*. Séance publique de la Classe des lettres de l'Académie du 11 mai 1887; in-4° illustré.

les Grecs, il la contient, la bornant à une inertie boudeuse, farouche, qui suffit à montrer en même temps sa puissance, car, dès qu'il cesse de combattre, l'armée s'épuise en luttes vaines. Contre les Troyens, au contraire, lorsque Patrocle devient une des victimes de ce relâchement de la victoire, il la déchaîne avec une formidable violence. Ses menaces sont d'un sauvage et ses actions d'un barbare. Patrocle a failli rester sans sépulture, c'est son meurtrier dont le cadavre sera livré aux chiens; il le dit et le redit avec rage, et il immole douze prisonniers de choix sur le bûcher de son ami. Mais, quand le vieux Priam est à ses genoux, lui rappelle son père, toute cette férocité de vengeance tombe, et la colère d'Achille, comme l'épopée qui lui est consacrée, finit, sous le coup du résultat cruel de la mort de son ami, par une rentrée en humanité. Est-ce que sans cela la bouderie d'un héros eût été digne d'être célébrée dans tous les siècles? Ceux qui trouvent ce dernier chant inutile veulent un drame sans dénoûment et ne comprennent rien à la poésie épique, à aucune poésie.

Le sens du beau opère une autre transformation, plus profonde. On n'avait que des idoles, et voilà que s'esquissent les dieux. Ce qui fera dire qu'Homère est le père de l'Olympe. Disons que la poésie naissante civilise les premiers fétichismes. Ces dieux ont de l'homme, avec toutes les puissances passionnelles, toutes les perfections physiques dans la variété des types humains. Leur incessante intervention élève les faits particuliers à la sphère générale, place des événements qui passent dans le milieu des choses éternelles. Les sommets de l'Olympe sont l'idéal du temps planant sur la guerre. Ainsi l'homme, en s'initiant à la vie religieuse et artistique, donne à ses dieux la beauté et consacre du coup la forme humaine à mesure qu'elle arrive au beau. Pâris manque de courage, il n'en est pas moins toujours appelé beau comme un dieu. Hélène en a cru un séducteur, elle ne cesse pas d'être la plus divine des femmes, comme Aphrodite est la plus belle, j'allais dire la plus femme des déesses. « N'accuse pas les dons d'Aphrodite », dit Pâris à Hector.

Cette supériorité qui fait donner par Guigniaut une si haute portée d'enthousiasme au nom de poète, éclate avec une verve qui exigerait l'analyse suivie de chacun des deux poèmes. J'en ai donné ailleurs [1] quelques exemples. Rappelons le mot sublime qui annonce si bien l'apaisement d'Achille en faveur de Priam : « Tous deux se souvenaient! » On en trouvera, à la sixième rhapsodie, un autre d'une mélancolie profonde. Quand Hélène, du haut des remparts, regarde les chefs de l'armée grecque, se rappelle son pays, sa famille, et nomme à Priam Agamemnon, elle se souvient du lien de parenté qui l'unissait au roi et elle ajoute :

Mon frère aux jours heureux, si ce n'est pas un rêve !

Que ces grandeurs et ces grâces s'harmonisent avec les rudesses d'une époque si différente de nos mœurs, cela tient au fond même de la vérité humaine qui, en tout temps, mêle les émotions aux violences, l'ange et la bête, comme parle Pascal; cela est dû, quant à la forme, à ce génie aux libres allures qui se joue des difficultés et répugne à enjoliver ce qu'on voit vivre.

[1] *Un peu de poésie homérique*, etc.

Ce ne peut être que l'expédition elle-même : le départ du vaisseau, la restitution de la fille à son père, etc. Si l'on y passe, toute transition est inutile et l'histoire suit son cours ininterrompu. Mais que viennent faire là plusieurs scènes qui suspendent l'entreprise et coupent le récit : celle où Agamemnon envoie deux hérauts enlever sa captive à Achille, qui la rend sans résistance; celle où Achille, en larmes, se plaint à sa mère; le résumé qu'il fait à Thétis de ce qui vient d'être raconté tout au long — résumé qu'Aristarque approuve Zénodote de retrancher et qui, en effet, à cette place, à quelques vers seulement d'intervalle du récit, ne peut être qu'une superfétation ; — enfin, la vieille légende de Briarée et la promesse de Thétis de gagner Zeus : cent soixante-quatorze vers interrompant le sujet, risquant de compromettre le succès de l'expédition, détournant l'attention de l'intérêt principal, brisant l'ordre de la rhapsodie, lorsqu'Agamemnon lui-même vient de dire qu'il reviendra sur cela plus tard? Puis, comme la digression a dû faire perdre le fil de l'histoire, il faut quatre vers de raccord pour le renouer. Là même, Zénodote les considérait comme une redondance. « Ils forment transition », dit M. Pierron, qui ne voit pas d'inconvénient bien grave à les supprimer. Ils révèlent surtout le besoin de donner une forte soudure à deux fragments qui ne tiennent pas ensemble. Qu'on passe, au contraire, à l'expédition d'Ulysse, ces cent soixante-quatorze vers écartés, tout coule de source : l'arrivée à Chryse, la jeune fille rendue à son père, l'holocauste offert au dieu, la prière du prêtre en faveur des Hellènes, l'apaisement d'Apollon, le festin qui célèbre la réconciliation. La peste étant conjurée, que manquerait-il à la rhapsodie? Elle se termine sur le retour de l'expédition au camp des Hellènes, sauvés du fléau.

Mais ce long fragment, fourvoyé là, on a déjà compris que c'est le début indispensable, la tête même de la seconde rhapsodie. Cette fois, le sujet est le ressentiment d'Achille. Si Agamemnon en croyait Nestor, n'exécutait pas sa menace, cette rancune n'aurait plus de raison d'être. Sa seule cause sera l'enlèvement de Briséis. Il ouvre d'emblée la rhapsodie, et la série régulière des scènes ne s'arrête plus. Les quatre vers de soudure sont parfaitement inutiles, tout rentre en son lieu et place. Achille cède, mais il pleure, en appelle à sa mère, lui raconte l'affront qui lui a été fait, — ici le résumé redevient naturel, — Thétis lui promet de fléchir Zeus quand il reviendra, dans douze jours. Ainsi finit le fragment publié trop tôt. Replacez-le ici, le récit s'enchaîne : au douzième jour, Thétis monte à l'Olympe et la rhapsodie va de l'avant jusqu'à la fin. Je demande qu'on lise, sans préméditation aucune, la suite des épisodes telle que je l'établis, et qu'on juge s'il est rien, le moindre indice, qui puisse y faire soupçonner un déplacement. J'ose espérer qu'on ne s'en apercevra même pas. Si les épisodes avaient été trouvés dans l'ordre que je leur donne, qui donc eût jamais conçu l'idée de s'arroger, pour les classer mieux, la liberté que je me crois en droit de prendre?

VI

Si hardies ou si minimes qu'elles soient, ces résolutions ne peuvent former, dans leur ensemble, qu'une sorte de préparation des valeurs d'un tableau, ou comme le fond coloriste d'un portrait. L'exécution préparée ainsi, il faut que l'œuvre s'anime.

Un des caractères de la poésie homérique exige la traduction en vers. Car comment rendre autrement la physionomie du rythme? J'ai déjà traité ce point. Il faut y prendre garde cependant : cette incessante variété du cadre poétique n'a rien de préconçu, d'appris, de combiné; elle est inhérente au vers grec, comme née avec lui, issue de l'instinct musical de la langue, on pourrait dire autochtone. Le « faire difficilement des vers faciles » ne serait guère en situation, car c'est le faire surtout qui est naturel ici et franc. Je n'ai plus à insister.

Il en est de même de la langue. Quelque revision qu'elle ait subie à travers les siècles, elle reste sans parti pris. Force ou grâce, élévation ou violence, naïveté ou crudité, rien n'y est factice. Zénodote et Aristarque ont eu beau trouver inconvenante la menace d'Agamemnon à Chrysès de faire de sa fille captive sa concubine, on n'a pas eu l'idée de mettre une sourdine à ses paroles, comme font nos plus hardis traducteurs; leur « *partager mon lit* » est cherché; *coucher* serait dur; le texte conserve, sans intention, le mot simple : *venir* dans mon lit. Ainsi, dans la statuaire, entre l'archaïsme des bas-reliefs de Déméter et Coré , par exemple, et les Cérès gracieuses ou graciles des écoles en décadence, on a les simples déesses aux larges flancs du Parthénon ou de Cnide. C'est en ces points que peut être précieuse la vertu d'innocence dont parle Egger, et bien des fois la vieille langue française y servirait à souhait. L'ampleur, parfois emphatique, du latin ne serait pas de mise; l'harmonie même de Virgile ressemblerait ici à ces « chefs-d'œuvre » de la statuaire romaine, qu'on croit de l'art grec tant qu'on n'a pas vu autre chose. Mais qu'on retrouve la Victoire de Pæonios, l'Hermès de Praxitèle, le Criophore de Polyclète, l'Athlète tireur d'épine de la bonne époque, tout s'oublie devant la simplicité

Et le naïf de l'ancïenneté,

comme dit encore Pelletier du Mans. Ceux qui ont cru faire l'éloge d'une traduction en parlant de *fac-simile* oubliaient la première condition d'une œuvre : le style. C'est une transfusion de sang qu'il y faudrait. Entre un mot à mot, sorte d'écorché littéraire, et la vivante résurrection du beau, il y a un abîme. Qui sait de quoi cela dépend? Du choix des expressions, de l'accent qu'elles prennent, de la place où elles semblent éclore dans le vers, du souffle de vie qui plane sur le tout? Qui dira jamais de quoi se compose le travail de l'artiste mettant de verve la dernière main à sa statue? Alors, apparaîtrait Homère. J'y rêve chaque fois que je relis un de nos écrivains de bonne roche, « pleins de ces vocables françois naturels, qui sentent le vieux et le libre françois », comme disait Ronsard à Daubigné. Mais penser à Régnier, à Molière, à La Fontaine, à Rabelais, à Montaigne, c'est pour désespérer.

Se rapprocher un peu de la vérité de cette poésie, ce serait déjà quelque chose. Ce serait surtout chose utile, car les études vont à la modernité aujourd'hui, et ce qu'on sait de grec ne servira bientôt à rien. C'est à des traductions qu'il faudra désormais demander l'enseignement du goût qui sort des chefs-d'œuvre.

Des traductions et des illustrations, je l'ai déjà dit, et ce n'est pas trop pour initier l'esprit moderne au sentiment du beau antique. Un archéologue français a essayé d'analyser l'utilité de la vue des œuvres d'art pour faire comprendre les œuvres littéraires, « qu'on a trop de penchant à moderniser » :

« La traduction d'une page empruntée à un auteur ancien, dit M. Collignon, nous fait sentir presque à chaque mot ce genre de difficulté. Dans cette lutte avec la pensée antique, parfois le meilleur nous échappe : à savoir l'intonation juste qui donne aux mots toute leur portée. En présence d'un monument figuré, il en va tout autrement. Aucun effort de critique ne remplace la communication vive et rapide qui s'établit entre nous et des idées à tous égards bien différentes des nôtres... Les voyageurs savent à quel point l'aspect d'un pays nouveau, les manifestations extérieures de la vie populaire, les faits les plus simples de la vie matérielle facilitent l'intelligence de mœurs nouvelles. Les monuments figurés ne nous donnent-ils pas une éducation analogue en nous montrant les formes mêmes dont s'entourait l'antiquité? Au premier coup d'œil, ils invitent l'esprit à sortir de lui-même ; l'émotion que produit la vue du réel le conduit, mieux que le raisonnement, à renoncer aux jugements tout faits... [1].

J'ai éprouvé une impression pareille à Rome, il y a bien des années, et chaque nouvelle révélation de l'art grec, depuis la découverte de chefs-d'œuvre plus simples jusqu'à cet ensemble de petites merveilles de la terre cuite que pénètre si intimement le charme de la femme, a réveillé en moi ce sentiment qu'exprime si bien un mot de Virgile : *Amant alterna Camœnæ.* Chaque fois, je me suis affermi dans l'idée de l'utilité d'une double interprétation de l'antique par la libre versification moderne et par l'art plastique de la Grèce.

Je dois revenir à l'illustration, car j'y rencontre aussi ce penchant à moderniser qui, de siècle en siècle, a défiguré Homère pour l'embellir. Concurremment avec les traductions plates ou pédantes, des gravures non moins mauvaises trahissaient l'art grec. Même dans les plus riches éditions, pour le faire admirer mieux, on lui prêtait de fausses grâces, une solennité froide, un dessin raide et conventionnel, tout un travestissement tel qu'il n'y a pas à s'étonner qu'on ne le comprenne plus, ne veuille plus l'enseigner et s'en ennuie comme de thèmes de collège. S'il en faut un exemple, le bas-relief de la *Persuasion d'Hélène,* qu'on trouvera plus loin, aurait pu se voir vingt fois reproduit sans être apprécié. Je ne parle pas seulement d'Inghirami ; on peut ouvrir une des belles publications modernes, celle où Lenormant a mis sa science et dont les gravures ont pris beaucoup de soin : qui y reconnaîtrait ce chef-d'œuvre que révèle au premier coup d'œil la moindre photographie ? Si l'antique n'a pas été tué sous cette émasculation, c'est que les maîtres connaissaient les originaux et que l'école jurait sur la parole du maître. Aujourd'hui qu'on ne jure plus sur rien, qu'on entend juger et sentir par soi-même, il était temps qu'un procédé plus sûr nous en rendît le naturel dans la force ou la délicatesse, l'émotion vraie, la

[1] Maxime Collignon, *Essai sur le mythe de Psyché.*

simplicité vibrante. Aussi, tous les anciens recueils ne comptent plus que pour indication depuis que tant de découvertes de chefs-d'œuvre ont transformé l'archéologie et que la photographie commence à sauver le goût. C'est toute une éducation à refaire, grâce à laquelle on peut illustrer Homère sans dénaturer l'art qu'il a inspiré.

Une autre erreur s'est propagée avec la complicité des savants. Cette fois, c'est une habitude de l'œil et comme un préjugé physique dont l'archéologie nous affranchit. L'art grec fut surtout polychrome, cela ne fait plus doute. Sous ce ciel ardent, le Paros même avait besoin d'être peint. Ce qui, dans nos climats, pourrait sembler du bariolage à des yeux habitués à n'admirer que dans la peinture les harmonies du prisme, était là comme une floraison naturelle. Il n'y avait pas encore de temples, il y avait déjà des idoles, des murailles, des plafonds, des armes, des ustensiles, ornés de deux manières : par la peinture ou par des appliques de divers matériaux : carreaux peints, clous d'or, dessins de cuivre, d'ivoire, d'argent, pierres précieuses. L'architecture des temples et des palais fit de même [1], et la sculpture y employa d'abord largement, avec Phidias [2], aidé sans doute du peintre son frère, les deux manières : la chryséléphantine, comme on dit, en de grandioses monuments, comme le Jupiter et la Minerve ; la polychromie, dans les frontons, les métopes, les frises, comme au Parthénon, à Égine, etc. Même quand les statues furent tout en marbre, on peignit encore le marbre. Au dire de Pline, Praxitèle préférait parmi ses œuvres celles où Nicias — un peintre — avait mis la dernière main. Il nous reste quelques morceaux pareils, et récemment on a découvert, en Grèce, une tête de statue d'Aphrodite, de l'époque d'Alexandre, « chef-d'œuvre de beauté, de finesse et de grâce », dit Fröhner. La couleur des cheveux y est « parfaitement conservée, de même que l'enduit de cire qui servait de base à la coloration des chairs [3] ».

L'unité du bronze ou du marbre a prévalu, et comme il se fait que ces œuvres sont les plus nombreuses, presque les uniques, qui nous soient d'abord parvenues, on s'est habitué à prendre ce genre pour le plus grand de tous et le seul grec. Certes, il atteint à la beauté par la simplicité des moyens, auxquels s'ajoute la plasticité supérieure du nu ; par là il se rapproche de ce qu'il y a de plus « homérique » dans la dernière rédaction des deux poèmes, les seuls aussi qui nous restent. Mais, après la sculpture archaïque, qui s'était rattachée davantage aux hymnes et aux poèmes cosmogoniques, si Phidias semble s'inspirer, dans ses monuments chargés d'épisodes, de l'abondance conteuse des rhapsodies épiques, ce qui nous intéresse, — on ne peut oublier qu'Homère y domine, comme dans tout le cycle, et que l'auteur du Jupiter Olympien parut à son époque, resta pour toute l'antiquité son interprète par excellence et presque l'égal du divin poète. Enfin, la polychromie ne devait pas abdiquer en Grèce. Après les grands édifices, elle se perpétue dans les fresques architecturales, comme à Pompéi, sur les vases et surtout dans la riche collection des figurines en terre cuite, où souvent Homère préside encore, comme dans un rajeunissement

[1] Les dernières fouilles faites à l'acropole d'Athènes ont fait découvrir des restes du temple de Pisistrate, antérieur au Parthénon, dont sept statues peintes et des bas-reliefs en couleur, aux tons « violents et heurtés » (*Revue des Deux-Mondes*, art. de Max Collignon, 15 février 1890).

[2] Et Polyclète dont la Junon de l'Hérésion de Samos est décrite aussi par Pausanias, etc.

[3] Collection Hoffmann, seconde partie, page 355, avec la phototypie. Paris, 1888 ; in-4°.

familier de son génie. Ce serait donc pactiser avec un préjugé condamné que de ne pas faire une place dans l'illustration des rhapsodies à cette nombreuse catégorie d'œuvres qu'on ne connaît qu'à demi par des reproductions où toute coloration manque. Je croirai, au contraire, essentiellement utile de ne jamais, autant de possible, laisser perdre de vue cette fête des couleurs qui semblent éclore naturellement dans l'art de la Grèce, comme chez ses poètes, la rose, le narcisse et l'hyacinthe sous les pieds d'Aphrodite.

Voilà pourquoi, au déclin de la vie, je continue ces études.

— Je dois remercier mon bien-aimé confrère M. A. Wagener. Nos relations remontent à mes premiers essais de *Marbres antiques,* et que de fois, aujourd'hui, sa science exacte et son goût sûr m'ont rappelé le mot d'Horace sur le véritable ami des poètes : *Fiet Aristarchus.*

La peinture des monuments [1].

[1] D'après un vase étrusque du Musée du Vatican. Tombeau grec dont un homme jeune peint la corniche. Il a été publié par Gerhard (*Fest... von Winckelmann,* Berlin, 1813); et Hittorf (*Restit. du temple de Sélinonte;* Paris, 1851) a utilisé ce dessin pour son frontispice, en y ajoutant aux deux tons usités des vases peints que nous reproduisons, le rosé de la chair, l'ombre portée du corps, la coloration « probable » du toit et des moulures. Cela ne pouvait être de mise ici.

LE CADRE

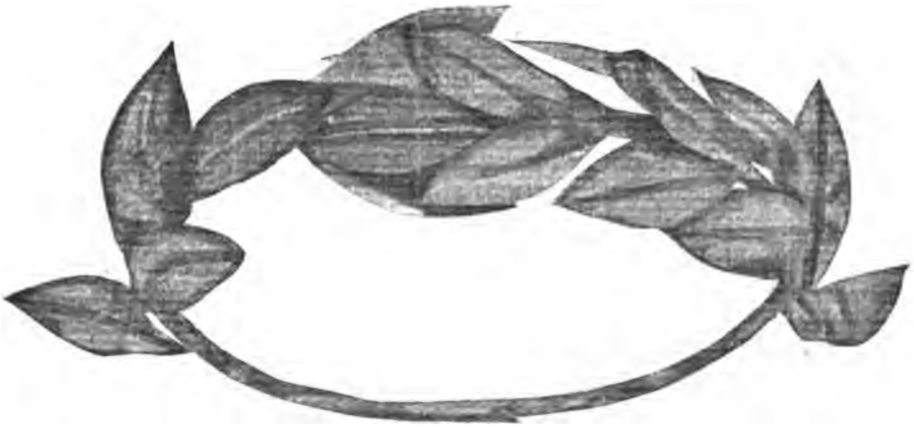
DE

L'ILIADE ET DE L'ODYSSÉE

LA PERSUASION D'HÉLÈNE

Aphrodite persuade à Hélène d'aimer Pâris.

La cause de l'*Iliade* est l'enlèvement d'Hélène. Aussi les scènes où Pâris lui offre des bijoux, où Aphrodite le présente à elle, la persuade de l'aimer, où il l'enlève sur son char, ont été représentées autant que le jugement où Pâris donne à Vénus la palme de la beauté. Le bas-relief en marbre du Musée de Naples que nous reproduisons ici, est une des plus belles œuvres dues à ce sujet. Aphrodite y est conservée dans toute sa beauté. Malheureusement la figure d'Hélène est mutilée. Au-dessus du groupe des deux femmes, on voit sur un socle élevé la statue de la déesse de la Persuasion : Pytho. Devant elles, Éros — un dieu aux larges ailes — attire Pâris vers Hélène, comme pour le lui offrir et indique le sujet de l'entretien. Cette scène se trouvait dans le poème *les Cypriaques,* comme Proclus l'indique (voir p. 43).



Couronne en or (*a*).

LE CYCLE ÉPIQUE

PHOTIUS : « Proclus parle aussi de ce qu'on a nommé le *Cycle épique,* qui commence à l'union du Ciel et de la Terre, racontée d'après les fables, et dont naquirent trois fils aux cent bras et trois Cyclopes, et il expose ce qui a été raconté de fables aux Hellènes sur les dieux, et ce qu'on y trouve qui se rapproche de la vérité historique. Le cycle épique, complété par différents poètes, se termine au retour d'Ulysse à Ithaque, où il est tué par son fils Télégone [1], qui ne le connaît pas. Il dit aussi que les poèmes du cycle sont conservés et lus avidement par beaucoup de monde, non pas tant pour leur mérite que pour la série complète des sujets qui y sont traités. Il rappelle aussi le nom et la patrie de ceux qui ont travaillé au cycle épique. Il parle aussi des *Poëmes Cypriaques* et dit que les uns les attribuent à Stasinus de Cypre, que d'autres désignent Hégésinus de Salamine, d'autres encore Homère, qui les aurait donnés, avec sa fille, à Stasinus, dont la ville natale aurait servi à nommer l'œuvre. Mais l'écrivain n'accepte pas cette explication, etc., etc. [2]. »

(*a*) Trouvée dans l'île de Taman, dans une tombe du Xe siècle avant notre ère. (Commission archéologique de Pétersbourg.)

[1] Fils d'Ulysse et de Calypso.

[2] PHOTIUS, *Bibliotheca,* édition Bekker, 1825, n° 239. Voir l'Introduction, p. 11.

PROCLUS : « A ces poèmes s'ajoutent les chants nommés cypriaques, qui comprennent onze livres, dont nous discuterons plus tard le titre pour ne pas interrompre l'ordre de cette étude.

» Voici ce que ces livres contiennent :

LES CYPRIAQUES.

» Jupiter délibère avec Thémis sur la guerre de Troie [1]... »

SCHOLIE : « On raconte que la Terre, oppressée par une trop grande multitude d'hommes en qui il n'y avait aucune piété, adressa à Zeus des prières pour être débarrassée de ce fardeau; que, d'abord, le dieu suscita la guerre de Thèbes qui en fit périr beaucoup, et qu'ensuite, sur l'avis de Momus, il entreprit ce qu'Homère, au début de l'*Iliade,* appelle « le décret de Zeus », [c'est-à-dire que] pouvant les détruire tous par la foudre ou par les eaux, ce que Momus lui déconseilla, il résolut, d'après son avis, de marier Thétis avec un homme mortel et d'engendrer une fille merveilleusement belle, Hélène [2], double cause qui fit naître la guerre entre les Hellènes et les Barbares; d'où il résulta que la Terre fut allégée par des morts sans nombre. L'histoire est racontée dans Stasinus, auteur des *Poëmes Cypriaques,* qui parle ainsi :

« Des milliers de tribus d'hommes, errant naguère,
Recouvraient la largeur immense de la Terre;
Zeus, le voyant, s'émut et voulut prudemment
De la Terre nourrice apaiser le tourment;
Il souffla les combats dont Ilios fut la proie,
Pour alléger la charge; et les morts, devant Troie,
S'entassaient; le décret de Zeus s'exécutait [3]. »

---

[1] On croit que Proclus vivait sous Antonin. J'interromps un instant son texte pour donner une scholie qui s'y rapporte.

[2] Un vers des *Cypriaques,* cité par Athénée, fait d'Hélène la troisième fille de Léda :

Alors parut Hélène, enchantement des hommes.

[3] VILLOISON, *Ilias,* ms. de Venise, scholie au chant Ier, vers 5, de l'*Iliade.*

PROCLUS : « Alors la Discorde (*Eris*) survient parmi les dieux qui festoyaient aux noces de Pélée, et elle suscite une dispute sur la beauté entre Athéna, Héra et Aphrodite, qui, par ordre de Zeus, sont conduites auprès de Pâris (Alexandre), sur l'Ida, pour qu'il en juge. Pâris, séduit par la promesse d'épouser Hélène, donne la préférence à Aphrodite. Ensuite, sur le conseil d'Aphrodite, il fait construire des navires. Hélénus lui prédit les événements futurs, et Aphrodite ordonne à Énée de prendre mer avec lui. Cassandre, à son tour, lui annonce l'avenir. Arrivé en Laconie, Pâris reçoit l'hospitalité chez les fils de Tyndare, puis, à Sparte, chez Ménélas. Pendant un festin, il fait des présents à Hélène. Ensuite, Ménélas se rend en Crète, après avoir recommandé à Hélène de traiter convenablement ses hôtes jusqu'à leur départ.

» Pendant ce temps, Aphrodite introduit Hélène chez Pâris [1] et, après leur union, emportant de grands trésors, ils mettent, de nuit, à la voile. Héra les poursuit d'une tempête. Rejeté sur Sidon, Pâris détruit la ville et de là retourne à Troie, où il célèbre son mariage avec Hélène.

» En ce temps-là, Castor et Pollux sont surpris à dérober les bœufs d'Idas et de Lyncée; Castor est tué par Idas, Lyncée et Idas sont tués par Pollux. Zeus leur accorde l'immortalité de jour à autre.

» Cependant, Iris apprend ce qui s'est passé, à Ménélas, qui, dès son retour, délibère avec son frère (Agamemnon) sur une expédition à organiser contre Ilios. Ménélas se rend chez Nestor. Nestor lui raconte, en digression, comment Épopée, ayant séduit la fille de Lycus, fut [tué et sa ville] [2] détruite; puis l'histoire d'Œdipe, et la fureur d'Hercule, et les aventures de Thésée et d'Ariane. Ils (les deux Atrides) parcourent ensuite l'Hellade pour rassembler les chefs de peuples. Ulysse, simulant la folie pour ne pas prendre les armes, ils déjouent sa ruse, d'après le conseil de Palamède, en lui enlevant, pour le torturer, son fils Télémaque.

» Arrivés en Aulide, ils font un sacrifice. L'histoire du dragon et des passereaux leur est racontée, et Calchas leur prédit l'issue de l'entreprise. Reprenant la mer, ils abordent en Teuthranie et, la prenant pour Troie, la dévastent. Mais Télèphe, accouru à l'aide, tue Thersandre, fils de Polynice, et est lui-même blessé par Achille. Ils quittent la Mysie. Une tempête survient et les disperse. Achille, ayant abordé à Scyros, épouse la fille de Lycomède, Déidamie, et Téléphus, qui, d'après l'oracle, doit entrer

[1] C'est à cette phrase que se rapporte le bas-relief reproduit en tête de ce chapitre.
[2] Ces mots mis entre crochets sont une lacune du texte remplie par les éditeurs.

dans Argos, est guéri par Achille pour servir de guide à la navigation vers Ilios.

» La flotte étant une seconde fois réunie en Aulide, Agamemnon tue un cerf et se prétend plus habile chasseur qu'Artémis. Irritée, la déesse leur envoie des tempêtes qui empêchent la navigation. Mais Calchas leur révèle la colère de la déesse et conseille de sacrifier à Artémis Iphigénie, qui, amenée sous prétexte d'épouser Achille, va être immolée, lorsque Artémis l'enlève, la transporte en Tauride et la rend immortelle; elle a mis une biche à la place de la vierge, sur l'autel.

» De là ils arrivent à Ténédos. Philoctète, blessé par une hydre dans un festin, vu la terrible odeur de sa plaie, est abandonné à Lemnos. Achille, appelé en dernier lieu, s'emporte contre Agamemnon. Alors ils abordent au rivage de Troie. Les Troyens les repoussent et Protésilas est tué par Hector. Achille les met en fuite, après avoir tué Cycnus, fils de Poseidon. Ils ensevelissent les morts et envoient des ambassadeurs aux Troyens, pour qu'ils rendent Hélène et ses trésors. Comme ils n'y consentent pas, les Grecs aussitôt battent leurs murailles, puis ravagent la contrée et les villes voisines. Cependant Achille désire voir Hélène; ils sont amenés en un même lieu par Aphrodite et par Thétis. Alors les Achéens veulent s'en retourner, Achille les retient. Puis il enlève les bœufs d'Énée, ravage Lyrnesse, Pédase et nombre de villes des environs, et tue Troïlus. Patrocle conduit Lycaon à Lemnos et le vend.

» Parmi le butin, Achille prend pour sa part Briséis, et Agamemnon Chryséis [1].

» Vient ensuite la mort de Palamède, le projet de Zeus de secourir les Troyens, en détachant Achille de la fédération des Hellènes, et l'énumération des alliés des Troyens.

» L'œuvre qui continue la suite des événements précédemment racontés, est l'*Iliade* d'Homère.

---

[1] Chryséis est fille de Chrysès, prêtre d'Apollon à Chryse. Briséis, fille de Brisès, prêtre d'Apollon à... Lyrnesse. Sauf pour ce dernier nom de ville, la légende simplifie ainsi. On dit que Chryséis s'appelait Astynomé et Briséis Hippodamie.

L'ÉTHIOPIDE D'ARCTINUS.

» Après, viennent les cinq livres de l'Éthiopide d'Arctinus, comprenant ce qui suit :

» L'amazone Penthésilée, fille d'Arès (Mars), Thrace de naissance, arrive pour combattre en faveur des Troyens. Achille tue cette héroïne. Les Troyens l'enterrent, et Achille met à mort Thersite qui l'injuriait et lui faisait honte de son amour pour Penthésilée. Une sédition éclate parmi les Achéens à cause du meurtre de Thersite. Après cela, Achille navigue vers Lesbos et, ayant offert un sacrifice à Apollon, à Artémis et à Latone, il est purifié du meurtre par Ulysse.

» Or Memnon, fils d'Éos (l'Aurore), ayant une armure, œuvre d'Héphæstos, arrive pour secourir les Troyens. Thétis prédit à son fils le sort de Memnon et, le combat étant engagé, Antiloque est tué par Memnon. Après quoi, Achille met Memnon à mort. Éos demande pour lui à Zeus l'immortalité, qu'il lui accorde. Ayant refoulé les Troyens et s'étant précipité dans la ville, Achille est tué par Pâris et par Apollon ; un violent combat s'engage pour son corps; Ajax l'enlève et le transporte dans les navires, pendant qu'Ulysse contient les Troyens. Ensuite, on enterre Antiloque et on expose le cadavre d'Achille. Thétis vient avec les Muses et leurs sœurs pleurer son fils. Puis, Thétis, ayant enlevé son fils au bûcher, le transporte dans l'île de Leucé. Les Achéens lui élèvent un tombeau et y instituent des jeux solennels. Alors, Ajax et Ulysse se disputent les armes d'Achille.

LA PETITE ILIADE, DE LESCHÈS.

» Ici viennent les quatre livres de *la Petite Iliade* de Leschès de Mytilène, contenant ceci : Le jugement au sujet des armes est rendu : Ulysse, guidé par les conseils de Pallas, les obtient; Ajax, pris de folie, se jette sur le butin des Achéens et se tue lui-même. Ensuite Ulysse tend un piège à Hélénus. Il est capturé, et, d'après une prophétie faite par lui sur la prise de la ville, Diomède ramène de Lemnos Philoctète. Celui-ci est guéri par Machaon, se bat seul à seul avec Pâris et le tue. Son cadavre, outragé par Ménélas, est enlevé et enterré par les Troyens.

» Après cela, Déiphobe épouse Hélène. Ulysse va chercher Néoptolème

à Scyros et lui donne les armes de son père, Achille, qui lui apparaît en songe. Eurypyle, fils de Télèphe, arrive en auxiliaire aux Troyens, mais ce héros est tué par Néoptolème.

» Et déjà les Troyens sont assiégés dans leur ville. Épéus, sur le conseil d'Athéna, construit un cheval de bois. Ulysse, de son côté, après s'être défiguré, pénètre en espion à Ilios. Reconnu par Hélène, il s'entend avec elle sur la prise de la ville. Il tue un certain nombre de Troyens et retourne vers les vaisseaux. Ensuite, de concert avec Diomède, il enlève d'Ilios le Palladium.

» Alors, les plus vaillants étant entrés dans le cheval de bois, les tentes sont brûlées et ce qui reste des Hellènes navigue vers Ténédos. Les Troyens, se croyant délivrés de tous leurs maux, introduisent le cheval de bois dans la ville, en abattant une partie de la muraille, et festoient comme s'ils avaient vaincu les Hellènes.

LA DESTRUCTION D'ILIOS, PAR ARCTINUS DE MILET.

» Viennent ensuite de tout cela les deux livres de la *Destruction d'Ilios* d'Arctinus de Milet, contenant ceci : Rassemblés avec défiance autour du cheval, ils (les Troyens) délibéraient sur ce qu'il convenait d'en faire. Et aux uns il paraissait devoir être jeté à l'abîme; aux autres, incendié; mais d'autres dirent que l'objet saint devait être consacré à Athéna. A la fin, l'avis de ces derniers l'emporta. Alors, revenus à la confiance, ils font bonne chère, comme s'ils étaient délivrés de la guerre. Mais, pendant ce temps, deux dragons apparaissent et dévorent Laocoon et l'un de ses deux fils [1]... »

VIRGILE [2] : « Laocoon, élu grand-prêtre de Neptune,
Immolait avec pompe un taureau sur la dune;
Mais voici qu'au milieu du grand calme des eaux,
O terreur, deux serpents aux immenses anneaux

[1] PROCLUS, *Chrestomathia grammatica*, pp. 416 et 523, édition Gaisford, 1832, d'après deux manuscrits de l'Escurial et de Venise.

[2] J'intercale ici, d'après l'*Énéide*, l'épisode de *Laocoon*, où Virgile a imité Homère.

Surgissent; de concert ils marchent au rivage.
Leur gueule ensanglantée et leur crête sauvage
Se dressent sur les flots; le reste au gouffre amer
Nage, et la vaste croupe a sillonné la mer.
L'onde clapote, écume : ils occupent la rive.
Leurs yeux gonflés de sang lançaient la flamme vive,
Leurs dards qui haletaient dans leurs gosiers fumants
Léchaient leur large gueule avec des sifflements.
Nous fuyons, éperdus. Eux deux, sûrs à l'attaque,
Vont au prêtre; à ses fils l'un et l'autre s'attaque,
Étreint leurs jeunes corps, les broie en s'y tordant,
Et dans leurs tendres chairs ils enfoncent la dent.
Lui-même, armé de traits, accourait à leur râle;
Ils l'ont saisi : déjà la terrible spirale
Deux fois le serre au cou, deux fois le serre au flanc,
Et leur crête au-dessus se dresse en triomphant.
De venin et de sang les bandelettes teintes,
Lui, des deux mains repousse, à la fois, leurs étreintes,
Et jette de grands cris, à la fois, jusqu'au ciel.
Tel un taureau blessé, s'échappant de l'autel,
Mugit en secouant la cognée inhabile.
Au temple de Minerve, enfin, l'affreux reptile
Fuit; près de sa statue, ils sont retranchés
Et sous l'orbe arrondi du bouclier cachés. »

PROCLUS (*suite*) : « Terrifiés par ce prodige, les compagnons d'Énée s'enfuient sur l'Ida. Mais Sinon, par des feux, appelle les Achéens; il était entré, la veille, par ruse, dans la ville. Ceux qui reviennent par mer de Ténédos et ceux qui étaient dans le cheval de bois se jettent sur les ennemis, en tuent un grand nombre et prennent de force la ville.

» Et Néoptolème tue Priam, réfugié près de l'autel de Zeus Hercéen. Ménélas trouve Hélène et la ramène dans ses navires, après avoir égorgé Déiphobe. Ajax, fils d'Oïlée, en arrachant par force Cassandre, entraîne avec elle le xoanon d'Athéna; les Hellènes, irrités, veulent lapider Ajax. Mais lui, en se réfugiant dans l'enceinte d'Athéna, échappe à l'imminent

danger. Ensuite, les Hellènes mettent à la voile et Athéna trame leur perte sur la mer...

» ... Astyanax est tué par Ulysse. Néoptolème prend pour sa part Andromaque, le butin restant est partagé. Démophon et Acamas retrouvent Éthra et l'emmènent avec eux. Ensuite, ayant brûlé la ville, ils immolent Polyxène sur le tombeau d'Achille.

LES RETOURS, PAR AUGIAS DE TRÉZÈNE.

» Joignez à cela les cinq livres des *Retours* par Augias (alias Hagias) de Trézène, contenant ceci :

» Athéna soulève une querelle entre Agamemnon et Ménélas au sujet du départ. Agamemnon reste pour apaiser la rancune d'Athéna; mais Diomède et Nestor s'en retournent et parviennent dans leurs demeures. Ménélas, parti après eux, arrive en Égypte avec cinq navires, ses autres navires ayant péri en mer. Les gens de Calchas, de Léonteus et de Polypètes rentrent par terre à Colophon, où ils ensevelissent Tirésias qui vient de mourir.

» Cependant, lorsque les hommes d'Agamemnon se mettent en route, l'ombre d'Achille, apparue, tente de s'y opposer en leur prédisant ce qui arrivera. Alors, est racontée une tempête près des rochers de Capharée, avec la mort d'Ajax le Locrien. Néoptolème, conseillé par Thétis, prend la route de terre; arrivé en Thrace, il rejoint Ulysse à Maronée et achève le reste de sa route. Phénix étant mort, il l'ensevelit; puis, arrivé chez les Molosses, il est reconnu par Pélée (son aïeul)... Ensuite, viennent le meurtre d'Agamemnon par Égisthe et Clytemnestre, vengé par Oreste et Pylade, et le retour de Ménélas.

» Après cela, vient l'*Odyssée* d'Homère; puis les deux livres de la *Télégonie* d'Eugammon de Cyrène, qui contiennent ceci :

LA TÉLÉGONIE.

» Les prétendants (au trône d'Ulysse et à l'amour de Pénélope) sont enterrés par leurs parents. Et Ulysse, après avoir fait un sacrifice aux Nymphes, se rend en Élide pour inspecter les troupeaux. Il est traité en hôte

par Polyxenus et en reçoit en présent un cratère. Puis, viennent les aventures de Trophonius, d'Agamède et d'Augéas. De là, retourné à Ithaque, il accomplit les sacrifices conseillés par Tirésias. Ensuite, il arrive chez les Thesprotes et épouse Callidice, leur reine. Puis, commence une guerre des Thesprotes contre les Bryges, sous le commandement d'Ulysse. Là, Arès se tourne contre ceux d'Ulysse, mais Athéna entre en bataille pour lui. Apollon les met d'accord. Après la mort de Callidice, Polypètes, fils d'Ulysse, lui succède dans sa royauté, et lui-même retourne à Ithaque. Pendant ce temps, Télégone, naviguant à la recherche de son père, avait abordé à Ithaque et ravageait l'île. Ulysse, accouru au secours, est tué par son fils, qui ne le connaît pas. Télégone, s'apercevant de son erreur, transporte le corps de son père, avec Télémaque et Pénélope, auprès de sa mère (Circé). Circé les rend immortels, et Pénélope devient l'épouse de Télégone et Circé de Télémaque. »

Ces souvenirs d'un temps où le cycle épique de la Grèce était conservé en entier, même dans les bibliothèques privées, nous paraissent comme des restes de voie antique, aboutissant aux deux monuments, demeurés debout, l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

L'ILIADE

PRÉAMBULE

Muse, dis le courroux d'Achille Péliade,
qui causa de grands maux aux hommes de l'Hellade [1],
et jeta chez Hadès tant d'âmes de héros
illustres, et leurs corps en pâture aux oiseaux,
aux chiens (les lois de Zeus ainsi s'exécutèrent),
quand, la première fois, l'un l'autre se heurtèrent,
Atride, chef de peuple, Achille, issu de dieux.
8 *Lequel des immortels mit la discorde entr'eux* [2] *?*
C'est le fils de Latone. Enflammé de colère,
sur l'armée il lança la peste meurtrière [3],
et les hommes tombaient sous le dieu courroucé,
pour son prêtre Chrysès par Atride offensé.

---

[1] Les vers latins, dans toutes les éditions, commencent par une majuscule. Il en est différemment des vers grecs. Je n'en connais aucune édition parmi les plus anciennes ou les plus récentes, ni les incunables, ni Villoison, ni M. Pierron, qui emploient la majuscule, si habituelle à la poésie française, si contraire à l'aisance de mouvement de la poésie hellénique. Je suivrai l'exemple, et l'on s'y habituera, j'espère.

[2] Je donne en marge de chaque alinéa le chiffre correspondant du vers de l'*Iliade*.

[3] Le texte emploie trois expressions pour désigner le fléau. J'ai varié comme lui. On s'est demandé si une épidémie pouvait, à la fois, s'étendre aux hommes et aux animaux. Cela est fort oiseux. Homère mettait sérieusement en scène la vengeance du dieu, qu'on ne peut pas même appeler un miracle, tant l'intervention des dieux est ici naturelle, habituelle, regulière. Que les Hellènes aient dû y voir une peste, cela résulte du récit même, et il faut un oracle de Calchas pour en dévoiler la cause. Mais il y a des nuances à garder, selon le personnage qui parle ou qui agit. Le préambule, fait après coup, dit ici *la peste;* parlant d'Apollon, il devrait dire *la flèche*. Je fais comme lui mais je m'efforcerai dans la rhapsodie de garder les nuances.

LA DISPUTE D'ACHILLE ET D'AGAMEMNON

Péliade, en sa tête et son cœur balançant, tire sa grande épée. Alors Pallas descend du ciel.

(Vers 192-194.)

Ce bas-relief est une des faces d'un sarcophage en marbre blanc qui fait partie du Musée du Capitole à Rome. Il représente Achille au moment où il tire son épée contre Agamemnon et que Pallas-Athéna, invisible pour tous excepté pour lui, le tire par les cheveux pour qu'il se retourne et la reconnaisse. (Vers 198.)

RHAPSODIE I : LA QUERELLE

(*Iliade*, livre I, partie I).

Apollon *.

12 Chrysès monte aux vaisseaux où campent les Hellènes [1],
pour racheter sa fille apportant charges pleines [2].

* Figure du milieu du fronton oriental du temple d'Olympie (CURTIUS, pl. X) : Apollon présidant aux combats des Lapithes contre les Centaures. D'autres pensent que c'est Pirithoüs (voir v. 263). Pausanias attribue ce fronton à Alcamènes.

[1] Le texte, pour relier ce début au préambule, le met à l'imparfait. La rhapsodie que j'en détache devait commencer au présent.

[2] Un bas-relief représente Chrysès à genoux devant Agamemnon pendant que des serviteurs déchargent le chariot qui porte la rançon de sa fille. (Voir DURUY, *Histoire des Grecs*, II, 167.)

Autour du sceptre d'or, dans sa main il montrait
les bandeaux d'Apollon qui lance loin le trait.
Il parle à tous les Achéens, mais sa prière [1]
aux deux Atrides, chefs d'hommes, va la première :
17 « Fils d'Atrée, Achéens aux jambarts éclatants,
puissiez-vous, grâce aux dieux, de l'Olympe habitants,
forcer Troie et rentrer heureux dans la patrie !
Mais acceptez ce prix pour ma fille chérie,
par respect d'Apollon qui lance loin le trait. »
23 Chacun des Achéens d'un murmure adhérait :
qu'on eût égard au prêtre et prît sa rançon forte ;
mais non, Agamemnon s'y refuse et s'emporte,
le chasse avec opprobre et parle en menaçant :
26 « Qu'on ne te trouve plus, vieillard, dans notre camp ;
garde-toi d'y rester ou bien d'y reparaître.
Rien n'y ferait, bandeau du dieu, sceptre de prêtre.
Ne la rendrai [2], sinon lorsqu'elle aura vieilli
à tisser de la laine, à venir dans mon lit [3],
sous mon toit, en Argos [4], bien loin de sa patrie.
Toi, pars sans m'irriter, si tu tiens à la vie. »
33 Il dit. Le vieillard tremble et se rend à ses lois.
Silencieux, il suit la mer aux grandes voix,
roulant mille projets, pressant de sa prière
Phœbus-roi dont Latone aux longs cheveux fut mère.

[1] Voir l'Introduction pour la liberté d'allures du vers (p. 25). J'emploierai à l'occasion l'alexandrin sans césure au milieu, mais à deux césures régulières : Il parle à tous — les Achéens — mais sa prière.

[2] « Agamemnon, dit Aignan, dédaigne de nommer Chryséis. C'est bien là le cri de l'orgueil et de la colère. Je n'ai pas cru que la langue française se refusât à en retracer la brusque énergie. »

[3] Plusieurs traducteurs esquivent ce trait de mœurs (voir l'Introduction, p. 33).

[4] *Argos.* C'est le pays dont il s'agit et non la ville.

37 « Entends-moi, dieu de Chryse, armé de l'arc d'argent,
roi de Cille la sainte, à Ténédos régnant,

Apollon Smintheus *.

Smintheus ! Si je te fis des autels avec grâce,
si j'y brûlai souvent pour toi la cuisse grasse
d'un taur ou d'une chèvre, allège mes douleurs :
Qu'expient les Danaens, sous tes flèches, mes pleurs ! »
43 Tel il prie. Apollon accueille sa prière
et descend de l'Olympe, enflammé de colère.
Il porte arc et carquois de pennes surmonté ;
les flèches, sur son dos, quand il marche irrité,
claquent. Il s'avançait pareil à la nuit sombre ;
il s'assied à l'écart et lance un trait dans l'ombre ;
formidable est le bruit que jette l'arc d'argent ;
il vise en premier lieu mule et chien diligent ;
puis, décochant contre eux [1] la flèche vengeresse,
frappe, et sur les bûchers, des corps brûlaient sans cesse.

* ***Smintheus*** (que je préfère à ***Sminthien*** qui pourrait faire supposer la signification de dieu de Sminthe) veut dire : ***ratier, tueur de rats,*** d'après une légende qui a son analogue chez les Hébreux et chez les Égyptiens. Dans Homère, le lieu où le dieu était adoré sous ce nom était dans la plaine de Thébé et de Chryse. Strabon constate que de son temps cette contrée était devenue déserte. Le culte s'était répandu dans la Troade, la Mysie, l'Éolide, et son sanctuaire par excellence : le ***Sminthion,*** se trouvait près d'Hamaxitus, au nord du cap Lectum. Là était une statue de Scopas dont parle Strabon, ou Apollon était représenté avec un rat sous son pied. Plus tard, le roi d'Asie Antigonus éleva, non loin de là, une ville qui porta son nom jusqu'à ce que Lysimaque, roi de Thrace, lui donnât celui du vainqueur de l'Inde, en y ajoutant, pour la distinguer de son homonyme d'Egypte, un qualificatif : ***Alexandria Troas.*** C'est là que la numismatique nous a conservé le souvenir du dieu Smintheus, sur des tétradrachmes d'argent des rois de Bithynie dont les millésimes, qui vont de 141 à 236, soit qu'ils se rapportent à l'ère d'Alexandre ou à celle des Séleucides ou à la fondation de la ville, nous reportent au deuxième siècle avant notre ère. On y voit, d'un côté, la tête d'Apollon, ceinte de lauriers, et au revers, le dieu debout, le carquois au dos, l'arc à la main, et quelquefois dans l'autre un rat. « Le type du revers, dit De Witte, rappelle la statue de Scopas et a été évidemment inspiré par l'œuvre du célèbre sculpteur. » Nous reproduisons une de ces médailles d'après un exemplaire en bronze du cabinet de Paris. (Voir De Witte, ***Apollon Sminthien,*** 1858, et ***Revue numismatique,*** art. de Longpérier, nouv. série, t. IV, 1859.)

[1] *Contre eux :* les hommes. C'est une ellipse que je conserve.

53 Neuf jours, les traits du dieu sur l'armée ont volé.
Le dixième, au conseil le peuple est appelé.
D'Héra aux bras de neige Achille en eut l'idée [1] :
voir périr les Argiens l'avait apitoyée.
Dès qu'ils sont accourus en ordre se ranger,
entre eux se dresse et parle Achille au pied léger :
59 « Atride, il va falloir, nous dispersant encore,
lâcher pied, si d'abord la mort ne nous dévore ;
car le fléau nous tue et la guerre à la fois.
Donc, consultons un prêtre, un devin, ou la voix
des songes, Zeus aussi des songes est le père,
pour savoir ce qui met Apollon en colère :
son autel sans taureaux ou quelques vœux trahis,
et si l'odeur d'agneaux ou de chevreaux choisis
peut lui faire à la peste apporter une trêve. »
67 Achille, ayant parlé, s'assied. Alors, se lève
Calchas, fils de Thestor, l'augure le plus sûr ;
il connaît le passé, le présent, le futur ;
c'est lui qui jusqu'à Troie avait su les conduire,
grâce à l'art qu'Apollon lui donna de prédire.
Il parle en sage : « Ami de Zeus, tu veux de moi
que j'explique ce grand courroux d'Apollon-roi,
je parlerai. Mais jure et faisons alliance :
De la voix et du bras tu prendras ma défense.
Car je crains d'irriter l'homme qui naquit roi
d'Argos et qui pour tous les Achéens fait loi.
Plus terrible est un maître au faible qui l'offense ;
s'il semble au premier jour étouffer sa vengeance,
tant qu'éclate la bile, en secret il la tient
dans son cœur. Parle donc : seras-tu mon soutien ? »

[1] Je fais ici un hiatus. (Voir l'Introduction, pp. 24 et 25.)

84 Achille au pied léger parle et répond au prêtre :
« Dis-nous l'oracle en sûreté, quel qu'il puisse être,
car nul des Danaens, par Phœbus qui te fait
aux Hellènes ouvrir l'oracle à ton souhait,
n'osera, moi vivant et voyant la lumière,
porter sur toi, Calchas, une main meurtrière;
même quand tu voudrais parler d'Agamemnon,
lui qui des Achéens se sait le plus grand nom. »
92 Lors, rassuré, le grand devin ainsi s'exprime :
« Ce n'est pas pour un vœu ni pour une victime,
c'est pour son prêtre; avec outrage, Agamemnon
retient sa fille et n'en accepte la rançon.
Pour ce, l'archer-dieu tue et tuera sans relâche
et plus rien ne fera que l'affreux mal nous lâche,
rien que rendre à Chrysès sa fille aux vifs clins d'yeux,
sans rachat, et conduire en offrande cent bœufs
à Chryse. Apaisons-le, sans doute il fera grâce. »
101 Calchas s'assied. Alors se dresse sur la masse,
le héros dominant au loin, Agamemnon.
Il souffre, son cœur noir se remplit jusqu'au fond
de colère; ses yeux semblent d'ardentes braises;
il s'adresse à Calchas, rêvant œuvres mauvaises :
105 « Prophète de malheur, m'as-tu jamais servi?
Toujours ton cœur d'un mal à prévoir est ravi;
le bien, tu n'as jamais su le faire ou le dire.
Et voici qu'aux Argiens, dans ton art de prédire,
tu soutiens que, des traits du dieu s'ils ont souffert,
c'est qu'un grand prix m'étant pour Chryséis offert,
j'ai refusé. C'est elle, en vérité, que j'aime
garder, je la préfère à Clytemnestre même,
ma vraie épouse; car elle la vaut, je crois,
en esprit, en beauté, grâce et travail des doigts.

Cependant, si cela convient, je restitue :
sauver le peuple est mieux que souffrir qu'on le tue [1];
mais remplacez mon lot, pour que, seul dépouillé,
je ne reste pas sans butin, car point ne sied.
Vous voyez tous quelle est la part qui m'est ravie. »
121 Mais le divin Achille au pied léger s'écrie :
« Atride très illustre, homme avare entre tous,
comment ce lot nouveau, te le donnerions-nous?
Rien ne fut réservé de l'abondant pillage,
des trésors des cités on a fait le partage,
point ne sied de remettre en commun tous ces biens.
Mais rends-la cependant au dieu, les Achéens
doubleront, tripleront ton butin de batailles
quand Zeus nous livrera Troie aux fortes murailles. »
130 Atride-roi répond : « Non, toi si valeureux,
ne ruse pas ainsi, héros égal aux dieux;
tu ne peux me convaincre et ne peux me surprendre.
Tu gardes le butin et je devrais le rendre [2],
oui, si les Achéens m'offrent un bien nouveau
qui soit d'un prix égal et me semble aussi beau.
S'ils refusent, c'est moi qui me rendrai justice,
en enlevant ta part, ou d'Ajax, ou d'Ulysse;
il frémira celui chez qui je descendrai [3].
Mais sur ces choses-là plus tard je reviendrai;
or, poussons sur la mer divine un noir navire,
rassemblons les rameurs qu'il faut pour le conduire,

[1] Ce vers était condamné par Zénodote comme trop naïf, et défendu par Aristarque. On le maintient aujourd'hui pour cette simplicité même.

[2] Aristarque marque ici de l'obel, comme une répétition inutile, deux vers que cela m'autorise à rendre par un seul.

[3] Le manuscrit de Venise, sans doute d'après Zénodote, condamne ce vers que Payne Knight supprime, que Bekker rejette en note, mais que M. Pierron conserve en regrettant qu'Aristarque n'ait pas protesté en sa faveur.

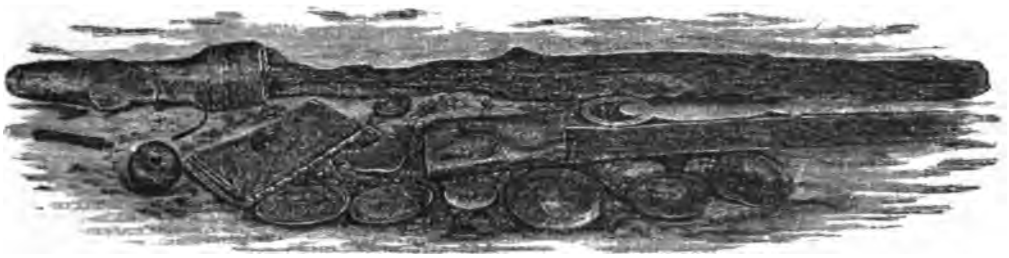
chargeons-y, pour l'autel, l'offrande de cent bœufs;
alors, que Chryséis, au teint délicieux,
y monte et qu'un de vous du pouvoir s'investisse :
Ajax, Idoménée ou le divin Ulysse,
ou toi, fils de Pélée, effroyable entre tous,
pour nous calmer, par tes offrandes, son courroux. »
148 Achille, lui lançant des yeux torves, lui crie :
« O cœur astucieux, masqué d'effronterie,
comment peut un Hellène encore t'écouter,
te suivre et vaillamment pour ta cause lutter?
Ce n'est pas aux Troyens habiles de la lance
que je m'attaque; ils ne m'ont fait aucune offense.
Jamais ils ne m'ont pris ni chevaux, ni taureaux,
ni ravagé Phthia, nourrice de héros;
car il est entre nous des barrières puissantes :
les monts ceints de forêts et les mers mugissantes.
Impudent, nous t'avons suivi pour t'obliger,
pour venger Ménélas, chien, et pour te venger,
sur Troie. Il ne t'en chaut ni ne t'en souvient guère.
Bien plus, tu veux m'ôter le prix de cette guerre,
reçu des Achéens, pour qui j'ai tant lutté.
Jamais, lorsqu'aux Troyens on prend une cité,
comme toi je n'obtiens une part aussi belle;
mais le plus lourd fardeau de la guerre cruelle,
je le supporte, et quand le partage se fait,
ton lot est le plus fort, moi, de peu satisfait,
je rentre en mes vaisseaux sans un butin qui vaille,
après m'être épuisé pour gagner la bataille.
Maintenant je retourne à Phthie; il vaut bien mieux
que je rentre au pays sur mes navires creux.
Mais tu n'amasseras — je ne puis pas le croire —
richesses ni butin, si je reste sans gloire. »
172 Pour lui répondre, alors, parle Agamemnon-roi :
« Pars, si le cœur t'en dit; je ne te vais pas, moi,

prier de me servir ; plus d'un autre me reste
qui m'honore, et d'abord Zeus, protecteur céleste.
Toi que je hais le plus de tous les fils de dieux,
tu n'aimes que discords, guerre et coups furieux.
Elle te vient d'un dieu, la force où tu t'admires [1] ;
rentre au pays avec tes gens et tes navires,
sois roi des Myrmidons, je n'en ai point souci ;
je nargue ta colère et te menace ainsi :
Chryséis, puisqu'enfin Phœbus me la retire,
je la renvoie, avec mes gens, sur mon navire ;
mais Briséis, ta part, dans ta tente j'irai [2]
moi-même l'enlever pour que tu tiennes vrai
que je suis plus puissant, et que nul n'ait l'audace
de me croire un égal et me braver en face. »
187 Il dit. Achille souffre, et son cœur indécis,
sous son torse velu, ballotte deux partis :
dispersant ses soldats, doit-il tuer Atride,
ou calmer sa colère et la tenir en bride ?

[1] Le texte dit fort simplement : « Si tu es fort, c'est un dieu, je crois, qui te l'a donné ». J'ai dû changer, gâter même ce vers pour conserver le détail du vers suivant : « Avec tes gens et tes navires », qui sert aussitôt à une de ces répétitions caractéristiques de l'épopée homérique.

[2] Le mot *tente* : κλισίη, demande à être expliqué. Ni *baraque* ni *maison* ne vaudraient mieux. « Toutes les tentes ou baraques, dit Schliemann, doivent avoir été plus ou moins » — plutôt moins — « comme celle d'Achille décrite au 24ᵉ chant de l'*Iliade*. Elle était entourée d'une clôture de pieux, la porte s'en fermait avec une barre à l'intérieur, et autour de la baraque régnait une cour... La baraque... était entourée d'un vestibule ouvert, soutenu par des pieux... d'où l'on pénétrait dans la pièce centrale par une ouverture... Cette pièce centrale ou intérieure était probablement ornée d'objets précieux, acquis à la guerre ou aux jeux gymnastiques ou autres. C'est dans ce sens probablement que nous devons entendre les murs brillants de la tente d'Idoménée. Derrière cette salle, se trouvaient des chambres qui servaient soit de resserre pour les objets précieux, soit d'habitations pour les femmes esclaves et les concubines. De ce côté, Achille et Patrocle avaient chacun leurs chambres séparées. Les baraques étaient couvertes d'un chaume de roseaux chevelus. Il devait y avoir dans la cour des abris pour les chariots et des écuries pour les chevaux. » (*Ilios*, édition Didot, p. 191.)

Péliade, en sa tête et son cœur balançant,



Restes de deux épées *.

tire sa grande épée. Alors Pallas descend
du ciel, Héra l'envoie, Héra aux bras de neige
tous deux, d'un cœur égal, les aime et les protège;
elle vient par derrière et prend ses blonds cheveux,
visible pour lui seul, cachée à tous les yeux.
Achille, stupéfait, détourne sa figure
et reconnaît Pallas à son œil qui fulgure.
Il lui jette ces mots ailés : « Viens-tu céans,
déesse, voir Atride à ses emportements?
Mais je dis, et le fait s'accomplira, je pense,
que bientôt de la vie il paiera sa jactance. »
206 Athéna Glaucôpis élève alors la voix :

Athéna Glaucôpis **.

« Je viens pour apaiser ton cœur, si tu m'en crois,

* Lames en bronze, gardes d'or, boutons d'or restant des fourreaux de bois, etc., objets trouvés à Mycènes dans un tombeau, et reproduits au quart environ de leur grandeur (d'après *Mycènes* du Dr Schliemann, fig. 460, p. 385, édition Hachette).
** Monnaie d'Athènes en argent, du Ve siècle avant notre ère, avers et revers. (Voir l'Introduction, pp. 27 et 28.)

du ciel : Héra m'envoie, Héra aux bras de neige,
tous deux, d'un cœur égal, vous aime et vous protège.
Ne tire pas l'épée, apaise ton courroux,
Ou, s'il le faut, ne rends qu'en paroles les coups.
Mais je dis, et le fait s'accomplira, je jure :
Tu recevras, deux fois, trois fois, pour cette injure,
plus de trésors. Contiens-toi donc et cède aux dieux. »
215 Alors, répond Achille au pied impétueux :
« Déesse, je suivrai, quelle que soit ma rage,
Ce que vous m'ordonnez à deux, c'est le plus sage.
Qui cède aux dieux, les dieux l'exaucent à leur tour. »
219 Il dit, sur le pommeau d'argent pose un poing lourd
Et repousse au fourreau son arme vengeresse [1] :
il n'a pas hésité d'en croire la déesse.
Elle, aussitôt, retourne au mont Olympe où Zeus,
l'égide en main, habite avec les autres dieux.
223 Péliade aussitôt a repris l'invective
contre le roi, car sa colère est toujours vive.
225 « Ivrogne, aux yeux de dogue, au courage de daim [2],
jamais, parmi le peuple, au combat, l'arme en main,
on ne te vit marcher, ni, dans une embuscade,
te joindre aux plus vaillants des hommes de l'Hellade,
tu n'osais, tu voyais la mort, à chaque pas.
Mieux vaut, certes, régner sur de nombreux soldats,
et dépouiller quiconque ose te contredire.
O monarque, mangeur de peuples, ton empire
s'il ne s'imposait pas à des gens sans fierté,
pour la dernière fois tu m'aurais insulté.

[1] Zénodote réduisait ces deux vers à un seul, ce qui affaiblissait le mouvement de la scène.

[2] Ce discours était supprimé, comme inconvenant, par Zénodote. Mais alors, que devient le dernier mot d'Athéna, si vrai : Ne rends du moins les coups qu'en paroles?

Mais je dis et, faisant un grand serment, je jure
par ce sceptre, à jamais sans feuille ni ramure;
du tronc, sur la montagne une fois détaché,
il ne reverdit plus, l'airain en a tranché
les feuilles et l'écorce, et les fils des Hellènes,
quand ils veillent pour Zeus aux justices humaines,
le tiennent à la main; voici mon grand serment :
Un jour, les Argiens, tous, pleureront hautement
Achille, et toi, tu ne pourras, quoi que tu fasses,
les sauver, quand Hector, tueur d'hommes, par masses,
les abattra; mais tu te rongeras le cœur
pour avoir méprisé leur plus fort défenseur. »

245 Il dit, et jette à terre, en sa colère extrême,
le sceptre aux boutons d'or; puis, il s'assied lui-même.
Atride contre lui s'irrite. Alors, entre eux,
vient Nestor, des Pyliens l'orateur savoureux;
plus douce que le miel, la voix sort de sa bouche;
il avait pu déjà voir une double couche
d'hommes grandir et naître [1]; à présent, le héros
régnait sur la troisième, en la sainte Pylos.
Ami de la sagesse, avec eux il s'explique :

254 « Dieux, quel immense deuil pour la terre hellénique,
pour Priam et les fils de Priam quel plaisir,
et les autres Troyens vont-ils se réjouir,

[1] ***Grandir et naître.*** Ce vers a donné lieu à des velléités de correction auxquelles, malgré M. Pierron, je ne me suis pas rendu. On pense que l'ordre logique voudrait que Nestor dît : ***naître et grandir,*** et l'on ajoute, pour excuser Homère, d'un ton que nous avons déjà vu prendre avec les poètes, que « les Grecs mettent souvent ainsi la charrue avant les bœufs ». Il me semble que le point de vue du poète est plus juste. Des deux générations que le vieillard avait vues, la première était bien la sienne, qui avait dû grandir avec lui, je suppose; puis, était venue l'autre, qu'il avait vue naître.

en voyant entre vous la discorde enflammée,
vous premiers au conseil ainsi que dans l'armée!
Mais croyez-moi, je suis à tous deux votre aîné,
parmi de plus vaillants que moi j'ai séjourné [1]
autrefois; ils n'ont pas dédaigné de me croire.
Jamais je n'avais vu des hommes, dans leur gloire,
ni n'en verrai tels que Dryas, Pirithoüs,
Polyphème divin, Cénée, Exadius [2];
c'étaient là les plus forts des hommes de la terre;
les plus forts, aux plus forts ils portèrent la guerre :
aux Centaures des monts dont le sort fut affreux.
J'avais quitté Pylos et vivais avec eux,
ils m'avaient appelé sur la lointaine rive,
j'y luttais pour mon compte. Ah! nul homme qui vive
aujourd'hui, n'oserait braver des cœurs pareils;
pourtant ils m'écoutaient et suivaient mes conseils.
Suivez-les donc aussi, car mieux vaut qu'on les suive.
N'allez pas [3], toi, ravir, quoique roi, sa captive,
car c'est le lot d'abord que le peuple lui fit;
ni Péliade, toi, mettre Atride au défi,
en face, car jamais un roi que Zeus honore
ne reçut en partage autant de biens encore.

[1] *Plus vaillants que moi. Moi* est la version d'Aristarque. Zénodote et la vulgate préfèrent *vous*. C'est la même chose, dite directement ou indirectement. Mais le ton insinuant du discours de Nestor plaide en faveur du choix d'Aristarque.

[2] La vulgate ajoute ici un vers : « Et Thésée, fils d'Égée, semblable aux Immortels ». Ce vers n'est pas dans le manuscrit de Venise et il est marqué partout comme apocryphe. On le sait emprunté au *Bouclier d'Hercule,* d'Hésiode. « Il fut interpolé fort tard », dit M. Pierron. Quand on retrouve dans l'*Odyssée* le nom de Thésée, il n'y est pas moins suspect. Plutarque, d'après Hégésias de Mégare, prétend que le vers de l'*Odyssée*, chant XI, 631, fut ajouté par Pisistrate. On y voit une supercherie pour glorifier Athènes. « On dirait qu'Homère ne connaît pas ce héros », dit M. Pierron. Cela suffit pour supprimer ce vers.

[3] *N'allez pas,* etc. Nestor réunit d'abord les deux adversaires, dans l'égalité des devoirs qu'il va leur conseiller. J'ai tâché de rendre cet effet.

Toi, fils d'une déesse, es-tu le plus vaillant [1],
lui, chef d'un plus grand nombre, il est le plus puissant.
Donc, je te prie, Atride, apaise la querelle,
n'offense plus Achille : en la guerre mortelle
il est pour tout le peuple un solide rempart. »
285 Le roi prend la parole et lui répond : « Vieillard,
Tout ce que tu dis, certe, est dit avec sagesse;
mais cet homme sur tous veut dominer sans cesse,
tous veut nous diriger, à tous nous commander,
nous plier tous. Moi, rien ne peut m'y décider.
Si les dieux immortels l'ont fait homme de guerre,
est-ce pour lui donner droit à l'injure amère? »
292 Achille, lui coupant la parole, répond :
« D'un lâche et d'un sans-cœur je recevrais le nom
si je t'obéissais, quoi que tu pusses dire.
Commande aux autres donc; mais moi, sous ton empire,
plier, rien désormais ne m'y décidera [2].
Une chose encor, mais en ton cœur grave-la :
Je ne combattrai, toi ni d'autres, pour la femme
que l'on m'avait donnée et que l'on me réclame;
mais tout ce qui me reste en mon prompt vaisseau noir,
de ne pas y toucher fais-toi bien un devoir;
sinon, ose : tes gens connaîtront ma puissance,
aussitôt ton sang noir coulera sur ma lance. »
304 Ils se lèvent après cette lutte de mots
et rompent le conseil tenu près des vaisseaux.
Achille vers sa tente et son puissant navire,
avec Patrocle et ses compagnons se retire.
Atride, sur la mer, lance un navire creux,
y place vingt rameurs et l'offrande de bœufs

[1] Les cinq vers qui commencent ici sont contestés. Ils sont cependant la suite naturelle d'un discours que l'âge de Nestor ne permet pas d'écourter.

[2] Encore deux vers qu'on supprime. Ils sont cependant la réplique aux paroles d'Agamemnon, vers 288-89.

pour Phœbus; Chryséis, dont la joue est splendide,
y monte; puis, le sage Ulysse, qui préside.
312 Pendant qu'ils s'avançaient au liquide chemin,
le roi veut que chacun se purifie au bain;
tous, plongeant dans le flot, y laissent leurs souillures,
puis, présentent au dieu des hécatombes pures
de taurs et de chevreaux, sur les stériles bords;
317 et l'odeur s'élevait aux cieux. Ulysse alors [1]
431 arrive à Chryse avec l'hécatombe sacrée.
Lorsque du port profond ils ont franchi l'entrée,
vite ils roulent la voile au fond du noir vaisseau,
lâchent le câble au mât qui descend aussitôt
sur ses chevalets; puis, de la rame, on aborde,
on jette au fond la pierre [2], on attache la corde
d'amarrage, puis, tous sur la plage ont sauté [3],
pour porter l'hécatombe à Phœbus irrité.
Chryséis sort du prompt vaisseau qui fend la lame,
Ulysse au lieu sacré [4] conduit la jeune femme,
il la rend à son père en lui parlant ainsi :
442 « Chrysès, Agamemnon, le roi, m'envoie ici
pour te rendre ta fille et faire une hécatombe
au dieu Phœbus, afin que sa colère tombe,
qui fit aux Achéens souffrir des maux nombreux. »
446 Ulysse alors remet au père tout heureux,

[1] Je passe du vers 317 au vers 431. (Voir l'Introduction, pp. 31 et 32.) On peut observer ici un exemple de raccord. Le vers 317 devait finir par ces mots qu'on trouve à la fin du vers 430 : *Alors Ulysse*. Pour changer l'épisode de place, il a suffi de les retrancher et le remplissage fut heureux : « Et l'odeur s'élevait aux cieux *dans la fumée* ».

[2] *La pierre.* C'est l'ancre primitive, composée d'une grosse pierre liée a un câble.

[3] M. Leconte de Lisle fait ici des contresens : « Ils abattirent joyeusement sur l'avant le mât, dégagé de ses manœuvres, et, menant la nef à force de rames, après avoir amarré les câbles et mouillé les roches, ils, etc. »

[4] *Lieu sacré.* Ce n'est pas un temple. (Voir l'Introduction, pp. 29 et 30.)

l'enfant chère. Aussitôt l'hécatombe sacrée,
autour du large autel, en ordre est préparée.

Autel de sacrifice *.

Ils se lavent ; de l'orge ils arrangent les grains,
et tout haut Chrysès prie, en élevant les mains :
451 « Entends-moi, dieu de l'arc, dont la gloire domine
à Chryse, à Ténédos, à Cille la divine [1],
je t'implorai jadis et tu me protégeas ;
en affligeant le peuple argien tu me vengeas.
Donc, maintenant encor, que mon vœu s'accomplisse :
qu'au camp des Danaens le désastre finisse. »
457 Tel il prie et Phœbus accomplit ses desseins.
Dès qu'ils ont fait l'offrande et répandu les grains,
on tend le cou des bœufs qu'on égorge et dépèce ;
on détache la cuisse, on l'entoure de graisse,
avec d'autres quartiers de chair qu'on va coupant ;
le vieux prêtre, allumant les bûches, y répand

[1] Ces deux vers sont la répétition des vers 37 et 38 du début. Mais l'ordre des rimes amenant ici une terminaison féminine, tandis qu'en premier lieu elle était masculine, je n'ai pu les reproduire exactement.

* En pierre taillée, trouvée à Troie, dans l'enceinte consacrée à Athéna. (SCHLIEMANN, *Ilios*, p. 33, fig. 6.)

un vin pur [1]; près de lui des jeunes gens manient
les broches à cinq dents, et quand se torréfient
les cuisses et qu'on a goûté de l'intestin,
ils embrochent et font griller, pour le festin,
devant le feu, les chairs en tranches partagées,
qu'ils savent retirer à point d'être mangées.
Alors, quand tout est fait, ils dressent le repas
où tous ont part égale et ne se privent pas.
Quand la faim et la soif deviennent plus légères,
les jeunes gens, de vin couronnent les cratères,
puis, entamant la coupe, ils la passent à tous.

Coupe à deux anses en terre cuite [*].

Tout le jour, par un hymne apaisant son courroux,

[1] *Un vin pur.* Les Hellènes ne boivent pas de vin pur, ils le réservent pour les libations religieuses. Cela m'autorise à ajouter ici le mot *pur* qui n'est pas dans le texte, mais qui se trouve ailleurs dans l'*Iliade*. Macrobe, en traduisant ce vers, dit : *du vin ardent;* ce qui équivaut.

[*] SCHLIEMANN, *Ilios*, fig. 363.

ils chantent à Phœbus un pæan sur la rive [1].
Dès que le soleil tombe et que la nuit arrive,
ils s'endorment auprès des câbles du vaisseau.
Quand l'aube aux doigts rosés, née au matin nouveau,
paraît, ils prennent mer, vers leur camp, devant Troie,
et propice est le vent qu'Apollon leur envoie.
Les mâts sont redressés et la voile se tend,
les toiles sous le vent s'enflent, le flot montant
retentit tout autour du vaisseau qui s'avance,
et lui, sûr du chemin, court sur la mer immense.
Au camp des Achéens quand ils sont parvenus,
ils tirent le vaisseau noir sur les sables nus,
le fixent, hors de l'eau, sur des poutres puissantes [2]
et regagnent chacun leurs vaisseaux et leurs tentes.

---

[1] Bekker retranche ce vers; Aristarque condamne celui qui suit, que Bekker garde, mais que M. Pierron met entre parenthèses. Cela suffit pour que je ne traduise pas celui qu'Aristarque supprime. C'est une répétition des détails qui précèdent.

[2] Au chant XIV, vers 410, ces supports sont en pierre.

RHAPSODIE II

RHAPSODIE II : LA RANCUNE D'ACHILLE

(Livre I, partie II).

Achille et Briséis *.

I.318 Pendant qu'ils agissaient ainsi, le fils d'Atrée
contre Achille couvait la menace jurée :
il appelle Eurybate ainsi que Talthybius,
de ses commandements serviteurs résolus :
321 « Allez vers les vaisseaux d'Achille et dans sa tente,
et m'amenez la femme à la joue éclatante ;
s'il refuse, j'irai, suivi de gens nombreux,
moi-même, et ce sera pour lui plus douloureux. »
326 Il les envoie avec ces paroles hostiles.
Eux, partant à regret, le long des flots stériles,
gagnent des Myrmidons les tentes, les vaisseaux.
Auprès de son navire, ils trouvent le héros
reposant ; à les voir, rien ne l'a fait sourire ;
eux, tremblants du respect que le roi leur inspire,

* Pierre gravée (INGHIRAMI, pl. XXXI). Achille livre Briséis aux hérauts d'Agamemnon. Il est assis et pleure. Patrocle est devant lui, debout, appuyé à une colonne. Briséis, désespérée, est derrière Achille. A côté de Patrocle, un des hérauts ; dans le fond, l'autre héraut et une femme.

s'arrêtent, n'osant plus faire un pas, dire un mot.
Lui, comprend dans son cœur et leur parle aussitôt :
334 « Salut, hérauts des rois et de Zeus redoutable !
Entrez, ce n'est pas vous, seul Atride est coupable,
qui vous envoie ici pour cette femme. Or, va,
Patrocle, amène-nous la femme et livre-la ;
qu'ils l'emmènent. Mais vous, rendez-moi témoignage
devant hommes et dieux, devant ce roi sauvage,
s'il arrive que l'on ait besoin de nouveau
de moi pour en sauver de l'horrible fléau
d'autres. Car lui, l'esprit troublé par la colère,
ne voit rien en avant, ne voit rien en arrière,
pour que les Achéens luttent en sûreté. »
345 Il dit. Par son ami l'ordre est exécuté ;
Patrocle va chercher Briséis et la livre
aux hérauts qu'à regret, au camp, elle doit suivre.
En larmes, loin des siens, Achille va s'asseoir [1],
et, du bord blanchissant, regarde le flot noir.
Souvent, il tend les mains vers sa mère et supplie :
352 « Mère, pour peu de jours tu m'as donné la vie,
mais la gloire, du moins, Zeus, dans le ciel tonnant,
me la devait. Où suis-je honoré maintenant ?
Sur mon honneur l'Atride ose même entreprendre,
il m'outrage ; mon bien, il vient de me le prendre. »
357 Tout en larmes, il parle, et sa mère l'entend
d'auprès de son vieux père, au fond de l'océan.
Aussitôt, elle sort des flots comme un nuage,
et, près d'Achille en pleurs s'asseyant au rivage,
de la main le caresse et lui parle et lui dit :
362 « Mon fils, pourquoi pleurer ? Quel chagrin t'envahit ?
Parle, ouvre-toi, voyons à deux ce qui t'opprime. »
364 Après un long soupir, Achille ainsi s'exprime :

[1] *En larmes.* M. Pierron rappelle ici à propos le vers de Boileau sur Achille :

J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.

« Tu sais tout, à quoi bon cette explication?
Donc, nous allons à Thèbe où règne Éétion [1],
on la prend, on transporte ici tout le pillage,
les Achéens en font l'équitable partage,
Agamemnon reçoit Chryséis au teint pur,
mais le prêtre du dieu qui lance le trait sûr
vient au camp où, vêtus d'airain, sont les Hellènes [2],
pour rançon de sa fille apportant charges pleines;
autour du sceptre d'or, dans sa main il montrait
les bandeaux d'Apollon qui lance loin le trait,
il parle à tous les Achéens, mais sa prière
aux deux Atrides, chefs d'hommes, va la première,
il invoquait le dieu qui lance loin le trait [3];
chacun des Achéens, d'un murmure adhérait
qu'on eût égard au prêtre et prît sa rançon forte,
mais non, Agamemnon s'y refuse et s'emporte,
le chasse avec opprobre et parle en menaçant;
le prêtre du dieu part, irrité, l'implorant;
Apollon, car il l'aime, exauce sa prière
et lance aux Achéens la flèche meurtrière,
l'un sur l'autre nos gens tombaient, le trait divin
volait de toute part; mais un sage devin
du désastre, au conseil, vient révéler la cause;
il faut fléchir le dieu, c'est moi qui le propose,
mais Atride s'emporte et, soudain se dressant,
me jette une menace, accomplie à présent :

[1] Thèbe : Thébé, sur l'Hellespont. — Éétion, le père d'Andromaque.

[2] Les six vers qui commencent par celui-ci sont la reproduction exacte des vers 11 à 16 du texte, sauf le premier qui est rempli par un détail d'archéologie qu'on retrouve ailleurs : *vêtus d'airain.* Je les répète de même.

[3] Ce vers n'est pas dans le texte; je l'y ajoute pour pouvoir suivre la répétition commencée plus haut et qui, après avoir omis cinq vers, reprend ici les vers 22 à 25 du chant Ier. La rime me force à n'en omettre que quatre au lieu de cinq et à reproduire aussi le vers 21. Mais cela m'a permis de rendre exactement, comme plus haut, la répétition des quatre vers qui suivent.

l'une, sur un vaisseau, qu'à son père on la rende,
à Chryse, et pour Phœbus qu'on y joigne une offrande;
mais l'autre, dans ma tente, il l'ôte de mes mains,
Briséis, que des fils des Hellènes j'obtins.
Toi, défends, si tu peux, ton fils irréprochable,
monte à l'Olympe, Zeus nous sera favorable,
si jadis tu l'aidas en parole ou de fait;
souvent, je t'entendis chez mon père, en effet [1],
raconter que, pour Zeus qui roule les nuages,
toi, seule entre les dieux, prévins de grands outrages,
quand un groupe de dieux olympiens l'enchaîna,
tels qu'Héra, Poseidon et Pallas Athéna,
et que tu vins, déesse, et le sauvas des chaînes,
en appelant à l'aide, aux cimes olympiennes,
le géant aux cent bras qui pour les dieux a nom
Briarée et parmi les hommes Egéon [2].
Fils du Ciel, il passait son père en force immense;
près de Zeus il s'assit, superbe de puissance,
et les dieux, prenant peur, n'osaient plus le lier.
Va le lui rappeler, le presser, supplier,
qu'il serve Troie, et qu'eux, les Hellènes, victimes,
chassés dans leurs vaisseaux, errent sur les abîmes,
pour y périr! Ainsi le peuple jouira
du monarque, et l'Atride, au loin régnant, verra

[1] Ici commence une vieille légende qui avait fait sans doute l'objet d'un chant populaire. Zénodote voulait la supprimer. Il ne comprenait rien qui ne fût dans les convenances de son temps. Aristarque la conservait. Bien différente des scènes où s'atteste l'omnipotence de Zeus, elle nous reporte à une époque antérieure dont il reste beaucoup de vestiges dans Homère.

[2] On rencontre ici un reste de ce qu'on appelle la langue des dieux, ou la langue hiératique des vieux poèmes. Il en est d'autres. Au chant II, vers 813 et 814, c'est un tumulus que les hommes appellent Batiée et les dieux le tombeau de Myrine. Au XXe, vers 74, c'est un fleuve de la Troade : les dieux l'appellent Xanthe et les hommes Scamandre, etc. Briarée était fils du Ciel (Uranus) et de la Terre.

sa folie à blesser leur plus fort homme d'armes. »
413 Or, Thétis à son fils répond, versant des larmes :
« Hélas ! t'ai-je élevé, mon fils, pour le malheur ?
Que ne peux-tu, dans tes navires, sans douleur,
rester ; déjà tes jours étaient courts, peu durables ;
les voilà maintenant et courts et misérables.
Oui, pour un sort mauvais ta mère t'enfanta.
Mais à Zeus fulminant j'irai dire cela,
moi-même, sur l'Olympe au front chargé de neige,
et verrai s'il se peut encor qu'il te protège.
De tes navires prompts, toi, ne t'éloigne pas,
tiens rancune aux Argiens et renonce aux combats ;
car Zeus, vers l'océan, chez l'Éthiopien honnête,
partit hier, suivi des dieux, pour une fête ;
dans douze jours, ici, son retour est certain ;
j'irai, dans sa demeure aux assises d'airain [1],
embrasser ses genoux et l'entraîner, j'espère. »
428 Elle dit, et, partant, le laisse à sa colère,
à cause de la femme au visage charmant
430 qu'on lui ravit contre son gré, brutalement [2].
492 Il regrettait le bruit et la bataille encore.
493 Et du douzième jour lorsque ce fut l'aurore,
sur l'Olympe, les dieux qui vivent à jamais
s'en reviennent tous, Zeus marche à leur tête. Mais
Thétis n'oubliait pas sa promesse de mère
à son fils, elle sort du sein de l'onde amère
et, matineuse, monte au grand mont olympien.
Elle trouve à l'écart, le tout-voyant Cronien,

[1] Aux assises ou aux fondements d'airain. S'il s'agissait de plaques ou d'ornements, le poète y aurait mis de l'or.

[2] C'est à ce vers que s'arrête la scène placée, à tort selon moi, dans la première partie. (Voir l'Introduction, p. 31.) Là le récit qui va suivre ne pouvait s'ouvrir sans un raccord de quatre vers que Zénodote condamnait comme une intercalation inutile et que j'ai pu supprimer.

assis au plus haut faîte où l'Olympe se dresse,
s'approche, et lui met sur son genou qu'elle presse,
sa main gauche, la droite au menton l'a saisi.
Suppliante, elle parle au roi des dieux ainsi :

Zeus *.

Zeus **.

503 « Zeus père, si jamais tu comptas sur mon aide,
en parole ou de fait, à mes désirs accède.
Rends honneur à mon fils, il n'a qu'un bref instant
à vivre. Agamemnon, roi des hommes, pourtant,
l'offense et prend son bien. Toi, des dieux le plus sage,
venge-le : que Troie ait tout le temps l'avantage [1],
tout le temps qu'à mon fils les Argiens outrageants
ne rendront ses honneurs, et des honneurs plus grands. »
511 Elle dit. Zeus se tait, l'amasseur de nuées
ne répond mot. Les mains sur ses genoux posées,
Thétis, en les pressant, parle avec passion :
514 « Dis donc oui, toi qui ne crains rien, ou, si c'est non,
dis non, et que je sache, écartant tous les doutes,
si je suis la déesse impuissante entre toutes. »
517 Zeus, ayant soupiré profondément, répond :
« De terribles malheurs, certes, arriveront
si tu viens m'exciter ainsi pour que j'affronte
Héra ; puis, qu'à ses cris la colère me monte.

* Médaille d'Athènes du IVe siècle avant notre ère, Musée britannique (*Bulletin de l'Académie de Berlin*, 1874).

** Médaille d'argent d'Élis du temps d'Adrien, Musée britannique (*Archæolog. Zeitung*, 1876). — « Quant à la reproduction des chefs-d'œuvre de la sculpture (sur les monnaies), cet usage remonte à la plus ancienne époque et se justifie par les plus illustres exemples. L'admirable tête de Zeus qui décore les monnaies d'argent des Éleens » (j'ai préféré reproduire la plus ancienne de ces têtes de Zeus connues et la médaille représentant Zeus sur son trône), « celle d'Héra que l'on voit sur les plus grandes pièces d'Argos du même métal (voir Rhapsodie IV, v. 165) nous offrent des imitations certaines des statues chryséléphantines ou Phidias à Olympie et Polyclete à Argos avaient donné la plus haute expression de leur génie. » (Lenormant, *Monnaies et médailles*, p. 117.)

[1] *Tout le temps*. J'essaie de rendre ainsi les deux locutions correspondantes ὄφρα et τόφρα.

Elle, en effet, sans cesse, auprès des Olympiens,
me querelle et prétend que je sers les Troyens.
Or donc, retire-toi, de crainte d'être vue
d'Héra. Je tâcherai que ton vœu s'effectue.
Va, d'un geste du front, je te confirmerai
ce que je dis, afin que tu le tiennes vrai.
Venant de moi, les dieux le savent redoutable
ce signe ; devant lui, plus rien n'est révocable,
rien n'est douteux, ne peut rester inaccompli
d'un geste de mon front lorsque j'ai consenti. »
528 Il dit ; et le dieu Zeus, fils de Cronos, abaisse [1]
ses sourcils d'un noir bleu ; sa chevelure épaisse
se dresse autour du front d'ambroisie embaumé
de l'immortel, le vaste Olympe en a tremblé.

Zeus [*].

531 Ils se séparent donc et la fille de l'onde,
du haut du mont divin, saute en la mer profonde.
Zeus rentre en sa demeure ; aussitôt, se levant
de leur siège, les dieux se portent au-devant

[1] Phidias disait s'être inspiré des vers qui commencent ici, pour son Zeus Olympien. (Voir la chromolithographie de la page 1.)

[*] Tête en marbre (Musée de Pétersbourg).

du père ; nul ne tarde et tous lui font cortège.
Ainsi le dieu s'en va s'asseoir au plus haut siège.
Mais Héra vit se mettre avec lui de concert
Thétis aux pieds d'argent, fille au vieux de la mer [1] ;
elle jette au Cronien des mots déchirant l'âme :
540 « Fourbe, avec toi, quel dieu médita quelque trame ?
Sans cesse, te cachant pour agir, tu te plais
à machiner des plans secrets et n'as jamais
supporté de me dire où ton esprit s'applique. »
544 Mais le père des dieux et des hommes réplique :
« N'espère pas connaître, Héra, mes plans nombreux ;
quoique tu sois ma femme, il serait dangereux.
Tout ce qu'on peut savoir, il n'est, sois-en certaine,
hommes ni dieux, personne avant toi qui l'apprenne ;
mais ce qu'à leur insu je voudrai décider,
ne m'en demande rien, ne viens pas me sonder. »
552 Mais Héra Boôpis, déesse vénérable [2],

Héra Boôpis *.

répond : « Que dis-tu là, Cronien inexorable ?
Je ne te sonde pas, je ne demande rien ;
règle en paix tout ce qui te plaît, mais je crains bien

[1] Homère appelle ailleurs (XIV, 201, 246, etc.) l'épouse de l'antique Océan, la mère des dieux et des êtres. L'influence de Thétis remontait aux anciennes fables qu'Achille vient de rappeler. Thétis personnifiait la mer d'où sortent les nuages qui arment Zeus de la foudre.

[2] *Héra Boôpis.* (Voir l'Introduction, p. 27.)

* Monnaie de Samos du IVe siècle, d'après une médaille du British Museum : « The ox, dit Barcley, was the symbol of Hera the tulerary godden of Samos. (*A guide of the principal gold and silver coins.* Londres, Longmans.)

qu'elle ne t'ait séduit, dans l'entrevue intime,
Thétis aux pieds d'argent, fille au vieux de l'abîme.
Ce matin, elle vint te presser les genoux ;
tu vas, je le soupçonne, à son fils en courroux
faire honneur, en faisant aux Argiens des carnages. »
560 Aussitôt Zeus répond, l'amasseur de nuages :
« Ah ! démone [1], toujours tu m'espionneras !
Je n'y puis échapper. Mais ce que tu feras
me rendra plus sévère et toi plus délaissée.
Si la chose est ainsi, c'est que cela m'agrée.
Tais-toi donc et t'assieds et fais ce que je veux,
de peur que, tant qu'ils sont sur l'Olympe, les dieux
ne t'entourent en vain pour prendre ta défense,
si ma main invincible un jour sur toi se lance. »
568 Il dit. Alors, Héra Boôpis gagne peur
et se tait et s'assied et fait fléchir son cœur.
Dans la maison de Zeus, les dieux du ciel immense
frémissent ; Héphæstos le forgeron commence
à consoler Héra, sa mère aux bras si beaux :
573 « Il va tomber sur nous d'inévitables maux
si des hommes ainsi nous laissons les querelles
retentir chez les dieux ; et que deviendront-elles
les gaîtés du festin, sous ce fléau vainqueur ?
Donc, que ma mère, en la prudence de son cœur,

[1] *Démon, démone.* N'est-ce pas le nom de *dieu* ou d'*homme,* en mauvaise part ? Ce mot comporte une telle multiplicité d'acceptions qu'il est impossible à rendre. Dire : *méchante,* serait bien banal ici, n'est guère fait pour les dieux et ne rendrait pas toujours l'idée. Au chant III, vers 399, Hélène le dit à Aphrodite, et *mauvaise* ne serait pas possible, il faudrait *cruelle,* ce qui est assez banal encore. Le poète le répète à son tour (vers 421) pour qualifier lui-même la déesse et, dans l'*Odyssée,* Ulysse et Pénélope, dans une circonstance solennelle, échangent ce nom. Alors, ni *cruel* ni *méchante* ne conviendraient. Il n'est pas de sens opposé qu'on ne lui ait donné. Ici Voss dit : *merveilleuse,* Leconte de Lisle : *insensée.* Plus loin, Voss dit : *étrange homme, étrange femme,* et Leconte : *malheureux* ou *misérable.* Bareste dit *héros ;* et quand Homère, parlant d'Aphrodite, emploie le mot pour son compte, ne sachant qu'en faire, on dit : *la déesse.* Pourquoi le mot de *démon* ne pourrait-il pas servir ? On dit bien encore : Ah ! démon ! — ou : Petit démon !

rende respect à Zeus, mon père aimé, de crainte
qu'il ne s'irrite et porte à nos fêtes atteinte ;
car, s'il le voulait, lui l'Olympien foudroyant,
nous détrôner, il est de tous le plus puissant.
Toi donc, apaise-le d'une parole aimable,
et bientôt l'Olympien nous sera favorable. »
584 Il dit, se lève, et met la double coupe d'or

Double coupe en or *.

dans la main de sa mère aimée et parle encor :
586 « O mère, quels que soient tes maux, prends patience.
Garde-moi de te voir, si chère, en ma présence,
battre ; je ne pourrais, quel que fût mon chagrin,
te sauver, résister à l'Olympien est vain.
Lui, lorsqu'un jour j'osai d'un coup garer ta tête,
me jeta, par le pied, en bas du divin faîte [1],
je tombai tout le jour et, le soir arrivant,
m'abattis dans Lemnos, à peine encor vivant.

* La coupe et la double coupe sont bien différentes du cratère. Celui-ci était un grand vase, large, profond, lourd, qui restait en place, d'ordinaire sur un trépied, et où l'on versait le vin dans l'eau. Schliemann en a trouvé de diverse matière et de grande dimension. On y puisait la boisson à l'aide de coupes, et, pour boire à la ronde, on employait la double coupe : Δέπας ἀμφικύπελλον, qu'on se passait de main en main et qu'un servant remplissait chaque fois qu'elle était vide, comme fait ici Héphæstos. On a discuté beaucoup sur l'*amphikypellon*. Il devait en exister de formes diverses. Mais il faut écarter celle que décrit Gozzadini, composée de deux gobelets, l'un en haut, l'autre en bas. On voit dans les collections de vases antiques et dans l'*Ilios* du Dr Schliemann beaucoup de hautes coupes, à deux anses énormes, sans goulot, à fond pointu, ce qui ne permettait pas de les mettre debout. Celles-là ont dû servir à l'usage vulgaire. Schliemann a trouvé mieux. Pour boire à la ronde, une coupe à deux anses, sans goulot, est possible, et Bareste ne fait pas de contresens en traduisant : *coupe à deux anses*. Mais quand Aristote se sert du même mot, Saint-Hilaire le traduit par : *coupe à deux becs*. C'est une coupe à deux anses et à deux becs qui pouvait le mieux servir, et Schliemann en a trouvé une, digne des dieux ou des rois. Elle est toute en or, haute de 9 centimètres, pesant 600 grammes (*Trésor de Priam*). On a vu plus haut (p. 68) le gobelet ordinaire à deux anses. Ici, c'est la vraie double coupe, à deux becs et à deux anses, qui convient, et le vers 248 du chant III m'autorise, autant que l'exemplaire trouvé dans le *Trésor de Priam*, à la qualifier de coupe d'or.

[1] Zeus traite de même Até, au chant XIX, vers 826 et suiv.

Là je fus recueilli, brisé, par ceux de Sinte. »
La déesse aux beaux bras sourit à cette plainte,
et, riante, elle prend le vase précieux.
Héphæstos, commençant à droite, à tous les dieux
verse à boire, en puisant le nectar au cratère.

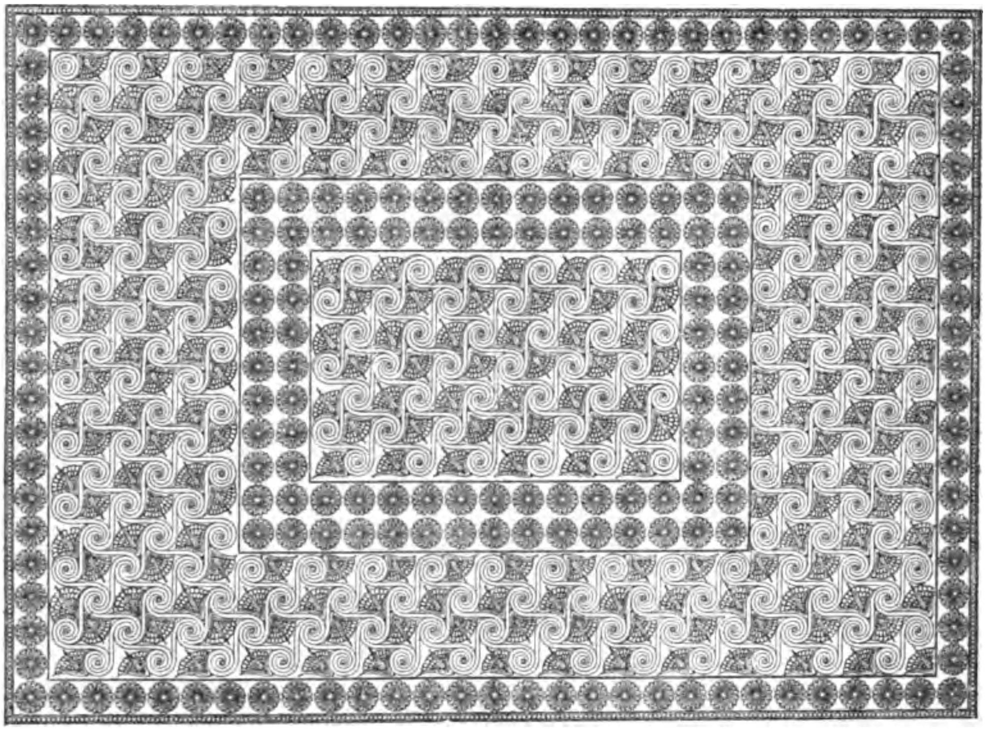
Vase à puiser, en or *.

Alors, éclate un rire immense, involontaire,
lorsqu'ils voient Héphæstos autour d'eux titubant.
Et tout le jour, les dieux, jusqu'au soleil tombant,
festoyèrent. Rien n'y manqua, la bonne chère,
ni la lyre superbe, au dieu Phœbus si chère,
ni les Muses chantant doucement, tour à tour.
Mais bientôt disparaît l'astre brillant du jour,
les dieux, prêts à dormir, rentrent dans leurs demeures
qu'avec un choix savant des choses les meilleures,
habile des deux mains [1], Héphæstos leur bâtit.
Alors, Zeus, l'Olympien tonnant, monte à son lit;

* Trouvé dans le quatrième tombeau de Mycènes (SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 312, fig. 341), réduit environ de moitié.

[1] 'Αμφιγυήεις. On a traduit longtemps : *ambipède*, d'où *boiteux*, qui ne convenait guère. Mais, *guia* signifiant mains aussi bien que pieds, Lehrs a compris : *ambidextre*. Je n'ai pu employer ce mot dont la composition latine est trop visible.

là, le Dieu va dormir quand le sommeil le presse ;
il dort là ; près de lui, repose la déesse.



Plafond de chambre à coucher *.

* A quel genre de riches ornements et de lit d'or pensait le poète ? On se le figure en voyant les plaques en ivoire, en cuivre ou en or repoussé, les pierres gravées, les fresques murales, retrouvées dans les fouilles prehistoriques, surtout à Mycènes, à Tirynthe, à Orchomène. Ces *trésors*, que décrit Pausanias, sont une chambre ronde, en pierres superposées, à toit pointu, en forme de ruche, où l'on arrivait par un couloir, et qui n'avait pas d'issue ; quelquefois, pour plus de sûreté, ils étaient souterrains. Le plus souvent les murs avaient des trous dans la pierre pour y suspendre des ornements de cuivre ou d'or. H. Schliemann a retrouvé un grand nombre de ces riches appliques d'or aux superbes dessins variés, importées de Phénicie. Dans celui de Minyas, à Orchomène, la pièce ronde mène à un *thalamos*, lit ou chambre-lit, dont le plafond, fait de dalles d'ardoises calcaires et qui ne s'est effondré que de notre époque, était sculpté de spirales doubles dont les creux sont remplis de grandes fleurs à long pistil, le tout encadré d'une bordure de rosaces. Le même dessin a été découvert à Tirynthe, salle des femmes, sur une fresque murale dont les rosaces diffèrent un peu. Mais les rosaces d'Orchomène s'y retrouvent dans le vestibule de la salle des hommes. « La rosace était l'ornement favori d'alors », dit le Dr Dörpfeld (*Tirynthe*, p. 267). Cet ensemble d'ornements nous autorise à prendre ce dessin pour un des types de décoration de ces couches d'or — royales ou divines, c'est tout un — dont les parois, comme ce plafond, devaient être couvertes d'appliques, en cuivre à Orchomène, en or à Mycènes, avec des rosaces en pierres gravées ou en albâtre orné de lapis-lazuli, comme l'*Odyssée* en décrit chez Alcinoüs, comme on en voit au bas d'une frise à Orchomène (*Tirynthe*, pl. IV) : dignes thalamos d'Héra ici, d'Hélène plus loin. (*Mycènes*, *Tirynthe* et *Orchomène*.)

RHAPSODIE IV

RHAPSODIE III : LE SONGE

(*Iliade,* livre II, partie I).

(Ne voulant traduire qu'un choix des rhapsodies, je résumerai celles qui n'entreront pas dans ce choix.)

Pour venger Achille, Zeus envoie à Agamemnon un songe qui l'excite à combattre. Le roi convoque l'assemblée des Hellènes et la met à l'épreuve en lui proposant de renoncer à la guerre. L'assemblée s'y décide et l'armée court aux vaisseaux, pressée de les mettre à flot; mais aussitôt Ulysse s'y oppose. Héra, envoyée par Athéna, le lui a conseillé. Au moment où il ramène le peuple, il rencontre Thersite qui se fait l'interprète du sarcasme populaire en faveur d'Achille.

RHAPSODIE IV : THERSITE

(Livre II, partie II.)

Pallas-Athéna *.

. . . .

II, 155 Et l'armée, en dépit du sort, eût reculé
si l'épouse de Zeus à Pallas n'eût parlé [1] :

* Métope de temple d'Olympie, œuvre de Proanos. (Curtius, *Olympia*.)

[1] Zénodote supprimait l'intervention d'Héra, par le motif qu'Athéna répète ses paroles aussitôt. Mais ces répétitions sont dans le ton épique, et, de plus, il se trouve dans la première version un effet qui manque à l'autre; c'est lorsque Héra dit que les *Argiens* laisseraient aux Troyens l'*Argienne* Hélène. « Hélène était de Sparte, dit M. Pierron, mais le Péloponèse entier portait le nom d'Argos. »

157 « Dieux! dis-moi, toi, la fille à Zeus, la redoutée :
est-ce que, pour revoir la maison regrettée,
les Argiens s'en vont fuir sur l'onde aux larges flancs,
en laissant à Priam, aux Troyens triomphants,
l'Argienne Hélène, après que tant d'hommes pour elle
ont, loin du cher pays, subi la mort cruelle?
Non, va parmi les Achéens d'airain vêtus,
empêche-les, l'un après l'autre, en mots émus,
de mettre à flot les creux vaisseaux qu'en mer on lance. »

Héra.

Athéna *.

166 Elle dit. Athéna Glaucôpis ne balance;
des sommets de l'Olympe, ardente, elle descend,
arrive aux prompts vaisseaux argiens, d'un vol pressant,
rencontre Ulysse, égal à Zeus en raison mûre,
debout, mais au vaisseau noir, de forte structure,
lui, ne touchait : son cœur souffrait et son esprit.
Athéna Glaucôpis s'en approche et lui dit :
173 « Divin Ulysse, à la sagesse réputée,
est-ce que, pour revoir la maison regrettée,
vous fuyez, vous ruant sur les vaisseaux flottants,
en laissant à Priam, aux Troyens triomphants
l'Argienne Hélène, après que tant d'hommes pour elle
ont, loin du cher pays, subi la mort cruelle?

* Héra, d'après la statue chryséléphantine de Samos, par Polyclète. Monnaie d'argent du IVe siècle (Musée britannique). — Athéna, d'après la statue chryséléphantine de Phidias, au Parthénon. Tétradrachme d'argent, d'Athènes, du IVe siècle (*Ibid.*). — Voir sur *Héra* la citation de Lenormant, page 78, note **. Après y avoir constaté une « imitation certaine » de la statue chryséléphantine de Polyclète à Argos, l'auteur ajoute : « La copie est plus directe... dans la reproduction de la tête d'*Athéna Parthenos*, de Phidias, en or et ivoire qui est placée au droit de tétradrachmes athéniens et dont l'apparition sur les monnaies a peut-être coïncidé avec le second anniversaire séculaire de la dédicace du colosse par Phidias. » (*Monnaies et médailles*, p. 118.)

Non, va parmi les Achéens, ne tarde plus,
empêche-les, l'un après l'autre, en mots émus,
de mettre à flot les creux vaisseaux qu'en mer on lance. »
182 Ulysse de sa voix reconnaît la puissance,
court, jette son manteau, qu'Eurybate, héraut
d'Ithaque — il le suivait — lui ramasse aussitôt;
va lui-même au-devant du roi qui désespère,
lui prend des mains son sceptre infaillible de père,
s'en arme et marche aux Achéens, vêtus d'airain;
chaque roi, chaque chef qu'il voit sur son chemin,
en face, en mots émus, à la fuite il l'arrache :
190 « Démon [1], te sied-il bien de semer, comme un lâche,
la terreur? Contiens-toi, ramène les soldats.
Ce qu'Atride pensait, tu ne le connais pas;
s'il éprouvait l'armée, il la châtierait vite [2]. »
198 Mais chaque plébéien, mugissant dans la fuite,
il le frappe du sceptre et tance de la voix :
200 « Démon, sois donc sans peur; arrête, écoute et crois
de plus puissants que toi, race faible et vulgaire
qui ne comptes dans les conseils ni dans la guerre;
car nous ne pouvons tous à la fois gouverner,
l'armée exige un roi que Zeus fit pour régner [3]. »
205 Tel il ordonne en chef: les masses refluantes,
pour rentrer au conseil, quittent vaisseaux et tentes,
en murmurant; ainsi, sous le flot qui surgit,
la vaste côte tremble et l'Océan mugit.

[1] *Démon*. Voir la note à la page 81. Ici les traducteurs s'exposent à donner au même mot, à quelques vers de distance (v. 200) et dans la bouche de la même personne, deux sens aussi opposés que *noble guerrier* et *misérable* (Bareste); ou en latin, *mirifice* et *improbe* (Dübner).

[2] Aristarque m'autorise à supprimer ici trois vers, en vue de la rapidité d'action d'Ulysse.

[3] Je supprime, d'après Aristarque, le vers qui suit. Il avait pointé les trois précédents, ce qui m'a autorisé à les réduire à deux.

211 Tous les autres, s'étant assis, restaient en place.
Thersite seul, debout, parleur sans frein, jacasse;
il s'exhalait en mots éhontés et nombreux
et faux, et, pour les rois, sans honte, injurieux,
pourvu qu'aux Achéens il pût prêter à rire.
Nul devant Ilios n'était arrivé pire :
il louchait, il clochait d'un pied, son dos s'enflait
en bosse, et par-devant la poitrine rentrait;
là-dessus, crâne en pointe où quelque poil se hisse.

Thersite *.

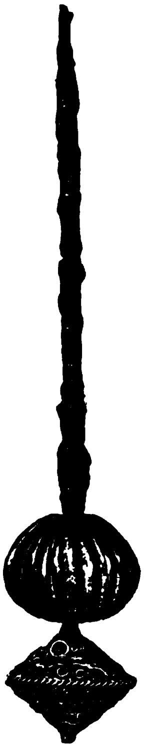
Il était l'ennemi né d'Achille et d'Ulysse,
qu'il querellait sans cesse, et maintenant c'était
contre l'Atride, égal aux dieux, qu'il débitait
ses injures, en cris stridents; et les Hellènes
sentaient d'ardents courroux, dans leurs cœurs, et des haines.
Mais lui, beuglant au loin, gourmande Agamemnon :
225 « Roi, de quoi te plains-tu ? Que te manque-t-il donc?
Ta tente se remplit de bronzes, et des femmes
qu'avant tous, à ton choix, toi-même tu réclames
et que nous te donnons lorsqu'on prend aux vaincus
une ville. Faut-il que l'on t'offre en surplus

* Tête grotesque, en terre cuite, qui répond assez bien au portrait de Thersite. (Collection Gréaux. 1891, nº 487.)

tout l'or que pour son fils le Troyen nous apporte
lorsqu'enchaîné, moi-même, ou quelque autre l'emporte,
et toute femme jeune et que pour tes amours
tu voudrais retenir? Point ne sied que toujours
un monarque au malheur attelle les Hellènes.
Lâches! Des Achéens? eux! non! des Achéennes!
Rentrons plutôt sur nos vaisseaux, laissons-le là
mijoter son butin devant Troie; il verra
si notre aide lui peut, oui ou non, être utile.
Un héros le surpasse en force, c'est Achille,
il l'offense, et lui prend son bien, dans sa maison.
Mais Achille est sans fiel, mais il est mou; sinon
pour la dernière fois tu lui ferais outrage [1]. »
243 Tel s'en prend au pasteur de peuples, avec rage,
Thersite. Mais le noble Ulysse devant lui
bondit, lui jette un œil torve et le tance ainsi :
246 « Thersite, vil bavard, si haut que ta voix sonne,
assez! Parmi les rois n'insulte plus personne!
Car nul n'est plus que toi méchant, entre tous ceux
qui vinrent avec les Atrides en ces lieux.
Cesse donc, en mêlant les rois à ta jactance,
de guetter le retour et nous jeter l'offense.
Nous ne savons ce que du peuple il adviendra,
si c'est à bien, si c'est à mal qu'il partira;
mais je jure, et le fait va suivre la parole :
si je te trouve encor dans cette audace folle,
que la tête d'Ulysse, un seul instant de plus,
ne tienne sur le cou, qu'on ne m'appelle plus [2]
le père de mon fils, si, là, je ne t'arrache
le manteau, la tunique et tout ce qui te cache,

[1] Répétition du vers 1232.

[2] Cette rime est mauvaise, mais j'ai annoncé que je prendrais des licences, comme les rhapsodes, et précisément M. Pierron remarque, dans ce discours, quelque chose d'aussi insolite : « Le vers 264 se termine par trois spondées ».


Sceptre d'or *.

et ne te chasse, en pleurs, jusqu'aux navires creux,
hors du conseil, marqué de stigmates honteux. »
265 Il dit, et, de son sceptre, au dos, sur l'homoplate,
le frappe. Lui, se tord, son œil en pleurs éclate;
l'ampoule, sur son dos, se gonfle, toute en sang,
sous le sceptre aux clous d'or; il s'assied gémissant;
il tremble, l'œil stupide, et refoule une larme.
Et quoique tristes, tous en riaient, non sans charme;
et chacun se disait, regardant son voisin :
272 « Dieux ! Ulysse accomplit souvent un grand dessein,
en donnant des conseils, en cuirassant la guerre;
maintenant il fait mieux qu'onc il ne fit naguère,
si des méchants propos il arrête le flux;
et certes, l'insulteur ne se risquera plus
à poursuivre les rois d'objurgations viles. »
276 Ils disaient. Et déjà, grand destructeur de villes,
Ulysse s'est levé, le sceptre en main, tandis
que, tout près, la déesse Athéna Glaucôpis,
déguisée en héraut, commande le silence.

. . . .

L'assemblée alors écoute Ulysse, puis Nestor et Agamemnon, et l'armée est ramenée au combat : la volonté de Zeus s'accomplit.

Ici se présente, à la fin du chant II, une interpolation manifeste. C'est le dénombrement des deux armées. On l'intitule *la Béotie* d'après le premier mot de la rhapsodie qui commence par les Béotiens le dénombrement — ou *le Catalogue* comme on l'appelle encore. Un passage s'y remarque, ajouté plus tard, pour y introduire les Athéniens, et bien d'autres changements ont dû y être faits en vue de glorifier un nom, de ville ou de roi, devenu célèbre. Lens a essayé de compléter les données de l'*Iliade* et Schliemann a refait le tableau à son tour. Le camp devait s'étendre du cap Sigée au cap Rhétée; Pline en évalue l'étendue à 30 stades. On compte 1186 vaisseaux qui s'échelonnaient sur trois lignes. Devant le camp, une place était réservée à l'assemblée des chefs d'hommes entourés de leurs compagnons. On voit dans l'*Iliade* qu'elle fut entourée d'un fossé avec un mur de troncs d'arbres et de terre, et des tours en bois qui en défendaient les portes.

* Sceptre d'or trouvé à Mycènes (H. Schliemann, *Mycènes*, p. 232, édit. Didot.)

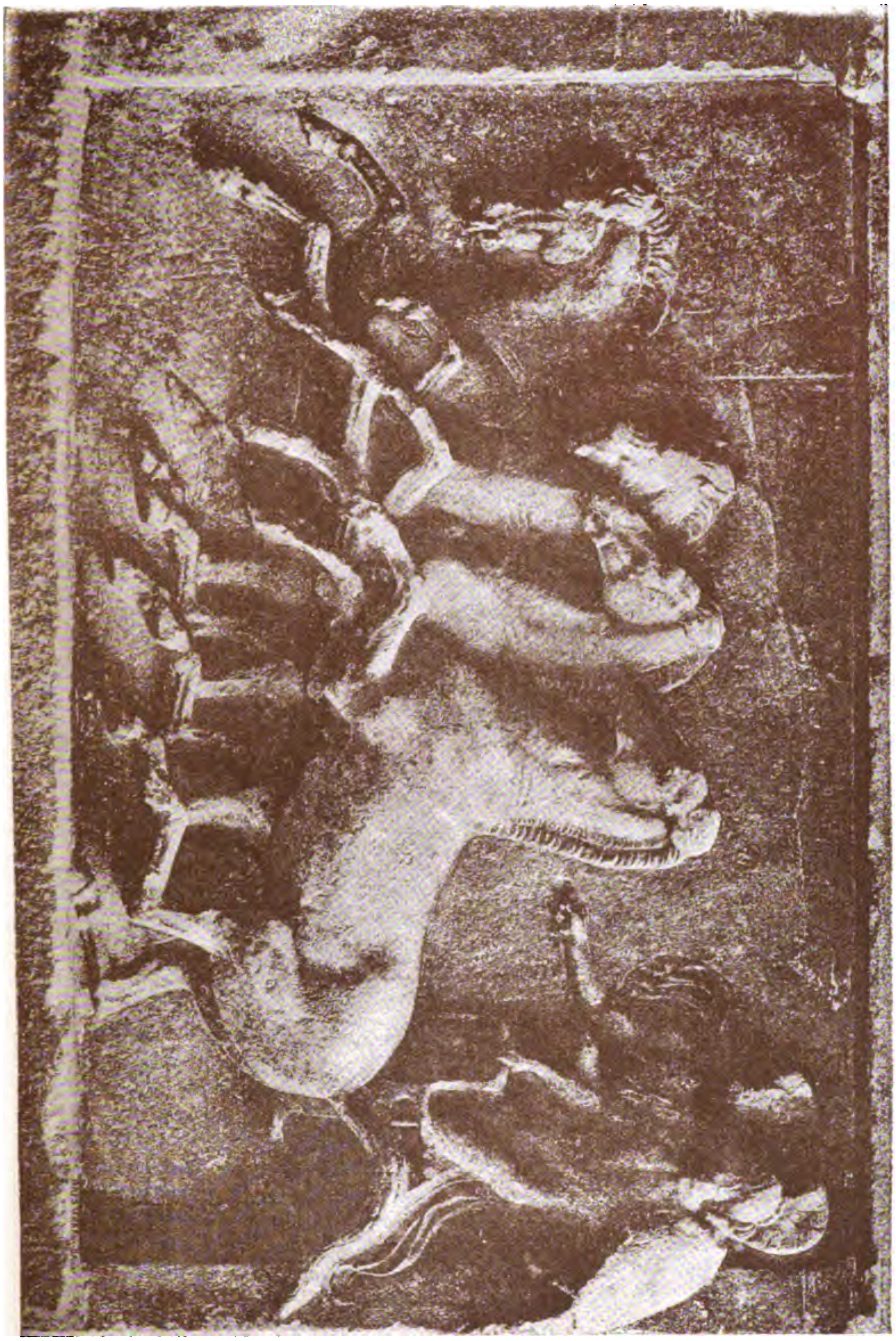
RHAPSODIE V

LE CHAR DE GUERRE.

Aussitôt, de son char, en armes, il descend.
(Vers 29.)

Bas-relief votif en marbre trouvé, en 1852, à Oropus, ancienne colonie d'Athènes.

Ce bas-relief, reproduit ici, œuvre du commencement du IVe siècle avant notre ère, représente un épisode des courses olympiques, lorsque l'opobate descend du char pour lutter avec son voisin. Furwaengler y voit un souvenir des mœurs héroïques : « Ce genre de concours pourrait bien être, dit-il, une réminiscence de la vieille manière de combattre de l'époque homérique, où le héros combattait sur son char, ou s'en élançait pour pénétrer à pied dans les rangs ennemis ». (Collection Sabouroff, livraison XII, nº 26.)



RHAPSODIE V : PROVOCATION DE PÂRIS

(Livre III, partie I.)

Pâris [*].

III. 1 Quand, sous leurs chefs, les deux camps se sont réunis,
les Troyens, comme font les oiseaux, à grands cris,
s'avancent, comme aux cieux passe le cri des grues
lorsqu'elles fuient l'hiver et les torrents des nues,
et, volant à grands cris par-dessus l'océan,
font du peuple Pygmée un carnage sanglant :
D'en haut fondant sur eux, elles leur font la chasse [1].
Eux, les Argiens, muets et respirant l'audace,

[*] Camée antique. « Pâris, beau comme un dieu... » (Vers 16, 31, etc.)

[1] Ces combats ont été peints sur vases.

marchent ; se soutenir leur exalte le cœur.
Quand, sur le mont, Notus jette un brouillard, terreur
des bergers, propre au vol plus que la nuit intense,
on ne voit plus où tombe une pierre qu'on lance ;
tel, sous eux, de poussière il monte un tourbillon,
quand ils marchent, d'un trait franchissant le vallon.
Sitôt qu'ils sont en face et que la lutte est prête,
Pâris, beau comme un dieu, des Troyens prend la tête ;
il porte au dos la peau de panthère, et dessus
l'arc et le glaive ; il tient deux javelots pointus,
qu'il brandit, provoquant les plus forts des Hellènes
au combat corps à corps des luttes inhumaines.
Lui ! quand l'ami d'Arès, le vaillant Ménélas
l'aperçoit, se portant vers l'armée à grands pas,
il est comme un lion qui fond sur sa pâture [1]
s'il trouve un bouc sauvage, un cerf haut en ramure,
le dévore, affamé, quand même, sur ses flancs,
bondiraient les chiens prompts et les chasseurs ardents.
Tel jouit Ménélas en voyant apparaître
Pâris ; il se croyait déjà vengé du traître.
Aussitôt, de son char, en armes, il descend.
Mais à le voir, parmi les premiers s'avançant,
Pâris, beau comme un dieu, le cœur pris d'épouvante,
recule et vers les siens fuit la mort menaçante.
Quand on voit un serpent, tel on s'écarte, on court
au creux de la montagne, une peur vous parcourt

[1] *Pâture.* M. Pierron explique que σωμα a toujours été compris ici dans le sens de corps vivant, qu'il n'eut que longtemps après. On ne peut cependant pas dire *un cadavre;* Ménélas, non plus que le lion, ne s'attaquerait à un mort. Mais l'un et l'autre, dès qu'ils aperçoivent le gibier ou l'ennemi, le croient déjà tué, n'y voient qu'une *proie* assurée, à qui toute résistance serait vaine. « Il se croyait déjà vengé », va dire Homère.

tout le corps et l'on fuit, des pâleurs sur la face.
Tel, en arrière, aux rangs des Troyens, fiers de race,
craignant l'Atride, s'est caché le beau Pâris.
38 Mais Hector, qui le voit, lui parle avec mépris :
« Vil Pâris, beau de corps, mais fou de femmes, traître,
que n'es-tu mort avant d'être homme, avant de naître !
certes, je le voudrais, et ce serait bien mieux
que d'être un déshonneur, blessant pour tous les yeux.
Les Argiens chevelus vont éclater de rire
d'avoir cru ton cœur brave, à tes traits qu'on admire ;
non, la vigueur te manque et ton cœur n'est pas fier.
Mais, ainsi fait, pourquoi, t'exposant sur la mer,
avec tes compagnons montés sur des navires,
aller chez l'étranger, en de lointains empires,
ravir une beauté, femme et sœur de héros,
pour accabler ton père et ton pays de maux ?
joie à nos ennemis et pour toi honte extrême !
Mais que n'attendais-tu l'ami d'Arès lui-même,
tu saurais de quel roi tu tiens l'épouse en fleur ;
rien ne t'aurait sauvé, ta lyre, la faveur
de Cypris, ta beauté, de rentrer sous la terre ;
et tu serais déjà dans la robe de pierre,
si les Troyens n'étaient timides dans leurs cœurs,
pour leur avoir causé tant de cruels malheurs. »
58 A répondre Pâris aussitôt se dispose :
« Tu m'attaques pour cause, Hector, et non sans cause [1].
Toi, ton cœur est pareil à la hache d'airain,
quand l'homme en fend le bois pour servir au marin,
et que la force, au bras de l'homme, en est doublée ;
ainsi, dans ta poitrine est une âme indomptée.

[1] Cette redondance est dans le texte, ainsi que la répétition du mot *homme* aux vers suivants.

D'Aphrodite aux colliers d'or blâmes-tu les dons?

Collier d'or *.

Rien n'est à dédaigner que des dieux nous tenons;
n'en obtient pas qui veut, un dieu seul les octroie.
Maintenant, si tu veux que je lutte et guerroie,
fais aux deux camps, Argiens, Troyens, mettre armes bas;
moi, au milieu, j'irai, seul avec Ménélas [1],
pour Hélène et ses biens combattre de la lance.
Le vainqueur aura femme et biens en sa puissance,
et, les autres jurant de bonnes unions,
nous pourrons recouvrer, nous, nos riches sillons,
tandis qu'eux gagneront, en reprenant les rames,
Argos riche en chevaux et l'Achaïe en femmes. »
76 Hector, qui tout joyeux l'entend ainsi parler,
sort des rangs des Troyens et, pour les refouler,
prend sa lance au milieu : la phalange s'arrête.
Mais les Argiens jetaient des flèches sur sa tête,

* Trouvé dans les fouilles d'Hizarlik, *Trésor de Priam* (SCHLIEMANN, *Ilios*, p. 880, nos 810 à 815).

[1] Pour pouvoir conserver les deux répétitions auxquelles les vers qui commencent ici donnent lieu (vers 88-91 et 253-258), je résume ici deux vers en un seul, comme le texte le fera plus loin (vers 256).

le visaient de la pierre ou bien du javelot.
81 Alors, Atride-roi leur a crié très haut :
« Argiens, ne tirez plus ! jeunes gens, qu'on écoute !
Hector a quelque chose à nous dire sans doute. »
84 Il dit, l'attaque cesse, il se fait sur-le-champ
un silence. Hector parle à l'un et l'autre camp.
86 « Troyens, et vous, Argiens, voici ce que propose
par ma bouche Pâris qui de nos maux est cause.
Il veut nous voir, Argiens, Troyens, mettre arme bas [1] ;
lui, au milieu, viendra, seul avec Ménélas,
pour Hélène et ses biens combattre de la lance.
Celui qui montrera, vainqueur, plus de puissance,
emmènera la femme, et prendra ses trésors,
et les autres feront de fraternels accords. »
95 Il dit. Le camp se tient muet, dans un silence.
Et Ménélas, ardent aux cris guerriers, s'élance.
97 « Ores, écoutez-moi ! Tous mes chagrins anciens
me reviennent ; il est temps qu'Achéens et Troyens
soient en paix ; vous avez souffert, pour ma colère,
trop de maux dont Pâris est la cause première.
Donc, celui de nous deux dont les destins sont prêts,
qu'il meure, et qu'au plus tôt les autres soient en paix !
Immolons deux agneaux, un blanc, une autre noire,
à la Terre, au Soleil, puis à Zeus, dans sa gloire [2] ;
que Priam en personne approuve le traité,
lui-même, car ses fils n'ont frein ni loyauté,

[1] Le texte a ici deux vers au lieu d'un, pour détailler l'idée et dire : « Mettre bas leurs belles armes sur le sol nourricier ». Mais, comme les deux vers suivants sont une répétition presque littérale des vers 69-70, j'ai dû réduire les deux premiers vers en un seul pour pouvoir garder les mêmes rimes.

[2] Robiou fait remarquer le syncrétisme qui réunit ici les deux divinités pélasgiques, la Terre et le Soleil, avec Zeus, le grand dieu des Hellènes.

pour que les serments faits à Zeus, nul ne les viole ;
car à tout vent l'esprit des jeunes gens s'envole,
mais le vieillard, dans le passé, dans l'avenir,
regarde et voit quel bien à chacun peut venir. »

110 Il dit, et tous, Argiens, Troyens, dans l'allégresse,
espèrent mettre fin au mal qui les oppresse ;
les chars restent en ordre, un chacun en descend,
et met ses armes bas, sur la terre, à son rang ;
à peine il reste entr'eux un espace inutile.

116 Hector envoie alors deux hérauts à la ville
pour prévenir Priam et chercher les agneaux.
Atride envoie aussi son héraut aux vaisseaux ;
Talthybius y prendra la victime sacrée,
il ne résiste pas au divin fils d'Atrée.

RHAPSODIE VI

Les Vieillards troyens admirant Hélène.

vers 156-158

Bas-relief du Musée de Munich.

RHAPSODIE VI : HÉLÈNE ET PRIAM

(Livre III, partie II.)

Hélène et Priam *.

121 Par Isis, chez Hélène, un message est porté [1],
sous les traits d'une sœur, la première en beauté
des filles de Priam ; c'était Laodicée
qu'un roi, fils d'Anténor, jeune, avait épousée.
Hélène, qu'elle trouve en sa chambre, tissait
une double cliné de pourpre ; elle y traçait

* « Vois ton premier époux, etc. » (Vers 164.) — Groupe en terre cuite de la collection Lecuyer, K4.

[1] On pourrait croire que je supprime ici une transition. Il n'en est rien. M. Pierron croit « incontestable que cet épisode pourrait manquer dans l'*Iliade* »; mais il est « persuadé qu'il est très bien à sa place et que rien, dans tout Homère, n'a un caractère plus homérique ».

les combats faits pour elle entre races rivales,
Argiens vêtus d'airain, Troyens rois des cavales.
Iris au pied léger entre et lui parle ainsi :
130 « Chère nymphe, viens voir comme on apaise ici
Argiens vêtus d'airain, Troyens rois des cavales,
livrés hier encore à des luttes fatales
en plaine, et n'aspirant qu'au combat insensé,
et qu'on voit maintenant, car la guerre a cessé,
assis aux boucliers, lance fichée en terre.
Pâris et Ménélas, cher au dieu de la guerre,
pique en main, vont pour toi lutter avec fureur,
et tu seras l'aimée épouse du vainqueur. »
139 Quand Hélène l'entend, une émotion douce
vers son premier époux et ses parents la pousse ;
elle couvre son front d'un voile blanc, d'abord,
et versant de doux pleurs, non pas seule, elle sort ;
Clymène [1], Éthra se sont à la suivre empressées.
146 Elles montent ensemble au haut des portes Scées [2].
Là, Priam, Panthoüs, Thymétès et Lampus,
Hicétaon, issu d'Arès, et Clytius ;
Ucalège, Anténor, autres têtes sensées,
siégeaient, anciens du peuple, au haut des portes Scées.
L'âge les éloignait des camps, mais, aux conseils,
ils parlaient sagement, aux cigales pareils,
lorsque leur voix de lis monte du haut des branches [3] ;
tels étaient, sur la tour, ces chefs à têtes blanches.

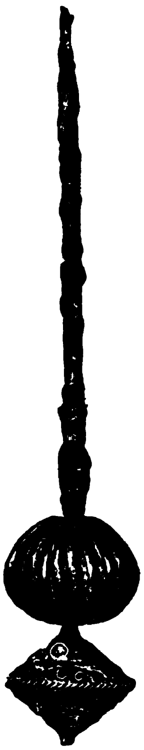
[1] Cette Clymène est appelée ici Boôpis, comme Héra. (Voir l'Introduction, p. 28.)

[2] C'est une porte à deux battants que l'on appelle ainsi, l'unique porte de Troie que mentionne l'*Iliade* et qui se nomme aussi la porte de Dardanus. On croit que le nom de Scées vient d'un dieu troyen, Sigo ou Siko, qu'on retrouve sur d'anciennes inscriptions ou en d'autres noms de lieux ou de personnes. (Voir SCHLIEMANN, *Ilios*, p. 186.)

[3] « Eustathe dit : *fleurie;* Lucien : *bien fleurie;* littéralement : *une voix de lis* .. Hésiode (*Theog.*, v. 41) dit que les Muses chantent d'*une voix de lis*. Il y a d'autres explications du mot, mais elles ne supportent pas l'examen. » (PIERRON.)

Quand Hélène paraît, vers la tour cheminant,
des mots ailés entr'eux s'échangent doucement :
156 « Ce n'est pas un fléau, pour une telle femme,
qu'Argiens aux beaux jambarts et Troyens fiers dans l'âme
aient autant souffert, car son visage charmant
aux déesses des cieux ressemble étonnamment.
Pourtant, telle qu'elle est, qu'elle retourne, certe,
de peur que de nos fils elle ne soit la perte. »
162 Ils disent, et Priam alors l'appelle à soi :
« Puisque te voilà, chère, assieds-toi devant moi ;
vois ton premier époux, tes amis et tes proches ;
car tu n'es pas coupable et ne crains les reproches,
un dieu seul m'envoya la guerre des Argiens.
Mais dis-moi, ce héros, dominant tous les siens,
quel est-il dans sa force imposante et parfaite ?
Certes, plus d'un Argien le passe de la tête,
mais de si beau jamais je n'en vis devant moi,
ni de si noble ; car il semble un homme-roi. »
171 Hélène lui répond, divine entre les femmes :
« Père aimé que j'honore et dont je crains les blâmes,
ma mort eût prévenu ces maux, quand je suivis
ton fils, quittant mon toit, mes parents, mes amis
et mes compagnes d'âge et ma fille adorée ;
il n'en fut rien et j'ai vécu de pleurs navrée.
Mais je réponds à ta demande et question :
Lui, c'est l'Atride, au loin régnant, Agamemnon,
roi bon par la justice et puissant par le glaive,
mon frère, aux jours heureux, si ce n'est pas un rêve. »
181 Elle dit. Il répond en l'admirant des yeux :
« Atride heureux, doué du sort, aimé des dieux !
que de jeunes Argiens ont suivi tes insignes !
Jadis ainsi, j'ai vu la Phrygie et ses vignes,

et, dompteurs de chevaux, ses habitants nombreux,
et ceux d'Otrée et de Mygdon, semblable aux dieux ;
leur camp, du Sangarius occupait la rivière,
je comptais dans leurs rangs comme un auxiliaire,
quand l'Amazone, au cœur d'homme, fondit sur eux ;
mais les Argiens, à l'œil ardent, sont plus nombreux. »
191 En second lieu, Priam voit Ulysse et demande :
« Et cet autre, dis-moi, de stature moins grande,
mais plus large à l'aspect qu'Atride Agamemnon,
d'épaule et de poitrail, chère, dis-moi son nom.
Ses armes, cependant, sur la terre nourrice,
gisent ; tel qu'un bélier dans les rangs il se glisse
et semble comme un bouc aux longs crins épaissis
qui fend le grand troupeau de ses blanches brebis. »
199 Aussitôt lui répond la fille à Zeus, Hélène :
« C'est le fils de Laërte, Ulysse, tête pleine
de prudence ; il naquit dans Ithaque, un désert,
mais en ruse et conseil profondément expert. »
203 Or, le sage Anténor, l'interrompant, réplique :
« Femme, ce que tu dis est chose véridique,
car, un jour, le divin Ulysse vint ici,
pour toi, faire un message, et Ménélas aussi ;
bien plus, je les reçus comme fait un bon hôte.
De tous deux j'admirai l'intelligence haute ;
quand au conseil troyen l'un et l'autre venait,
debout, de son dos large Atride dominait ;
s'ils s'asseyaient, Ulysse avait l'air plus auguste ;
et quand ils discutaient, tissant un avis juste,
Ménélas allait droit au but, en son discours,
parlait peu, parlait net, n'aimait point les détours,
moins prodigue de mots, quoique plus jeune d'âge.
Mais, lorsque se levait Ulysse adroit et sage,



Sceptre d'or *.

debout, rentrant en soi, l'œil en terre planté,
son sceptre ne bougeant d'un ni d'autre côté,
car il le tenait coi comme un homme inhabile,
on l'eût cru vraiment pris de stupeur ou de bile;
mais quand sa grande voix sortait de son cœur fier,
en mots pressés pareils à la neige l'hiver,
à cet Ulysse-là nul n'eût livré bataille,
et nous n'admirions plus l'Ulysse à large taille. »
225 Le troisième est Ajax que Priam aperçoit;
il demande : « Quel est ce guerrier haut et droit,
les dépassant du front, tous, et de la poitrine? »
228 Hélène au péplum ample, à la beauté divine,
dit : « C'est Ajax, rempart de tous. Puis, au milieu
de ses Crétois, Idoménée, ainsi qu'un dieu,
se tient; autour de lui sont les chefs de la Crète.
Bien des fois, Ménélas comme hôte lui fit fête,
quand il venait de Crète à nos foyers s'asseoir.
Et voici tous les chefs des Argiens à l'œil noir,
je les reconnais bien; leurs noms, je puis les dire.
Deux seuls manquent, deux chefs de peuple, qu'on admire:
le pugile Pollux, Castor maître en chevaux,
qui de ma mère sont issus, frères jumeaux.
Sont-ils restés dans la douce Lacédémone,
ou, s'ils ont franchi l'eau que le vaisseau sillonne,
refusent-ils de voir ces hommes s'assaillir,
pour la honte, sur moi, qui peut en rejaillir? »
243 Elle dit. Eux déjà reposaient sous la terre,
dans leur patrie et leur Lacédémone chère.

* Sceptre trouvé à Mycènes (SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 232, fig. 310).

RHAPSODIE VII

APHRODITE, ÉROS ET UNE JEUNE FEMME.

GROUPE EN TERRE CUITE POLYCHROME D'ASIE MINEURE.

Hauteur : 27 $^1/_2$ centimètres. (Collection Hoffmann, I, nº 36.)

Mais elle voit le cou charmant de la déesse.
(L. III, part. III, rhaps. VII, v. 396, p. 117.)

Il est hors de doute pour les archéologues modernes que les sujets, religieux ou épiques, ont suivi des transformations successives dans l'art, depuis le genre archaïque, parfois si puissant, jusqu'à la simple vérité, souvent si fine, de la vie intime. Ainsi, le groupe de Déméter et Cora, déesses aux larges flancs, devient la confidence d'une mère et de sa fille, même d'une jeune épouse et d'une vierge; les Vénus et autres divinités *couroutrophes* ne sont plus que des mères allaitant, on est tenté de dire des madones, et les Éros, de petits amours d'enfants. Dans le cycle homérique aussi, le bas-relief en terre cuite qui représente Hermès portant à Calypso l'ordre de Zeus de laisser partir Ulysse, transporte l'intérêt, de la délivrance d'Ulysse qui seule est en cause dans l'*Odyssée,* à l'abandon de Calypso, dont le coroplaste a fait « un roman d'amour », comme le remarque Cartault. (Collect. Lecuyer in-fol., L4.) De même on peut considérer le groupe reproduit ici comme une réduction familière, un écho gracieux de la scène où Aphrodite engage Hélène à rejoindre Pâris. Ce petit chef-d'œuvre, où la transformation est complète, peut servir de pendant au superbe bas-relief *la Persuasion,* donné plus haut, page 39. C'est un des plus beaux produits de cet art qui, d'après le même écrivain, « fait revivre les héros d'Homère d'une manière curieuse et inattendue ».

RHAPSODIE VII : COMBAT DE PÂRIS ET DE MÉNÉLAS

(Livre III, partie III).

Les hérauts apportaient l'offrande pour les dieux :
deux agneaux et, doux fruit du sol, le vin joyeux,
dans l'outre en peau de chèvre. Idæus vient derrière,
portant les coupes d'or et le brillant cratère;

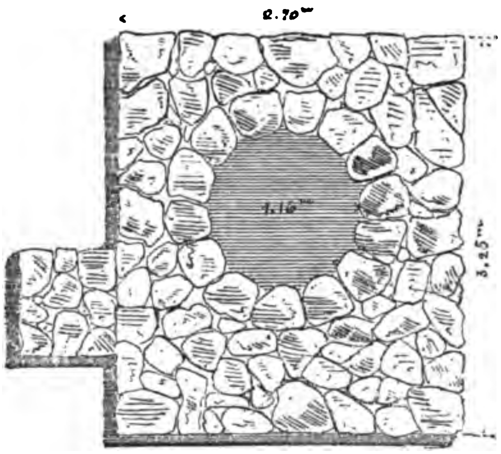
Coupe d'or *.

il s'adresse à Priam, s'arrêtant devant lui :
« Roi, lève-toi ; les chefs des deux camps, aujourd'hui,
Argiens vêtus d'airain, Troyens rois des cavales,
t'appellent pour fixer des trêves amicales.

* Coupe en or du Trésor de Mycènes (SCHLIEMANN, *Mycènes*, édition Hachette, fig. 347).

Fils de Laomédon, viens jurer leurs projets,
car Alexandre et Ménélas, ami d'Arès,
pour cette femme vont combattre de la lance ;
le vainqueur aura femme et biens en sa puissance,
et, les autres jurant de bonnes unions,
nous pourrons recouvrer, nous, nos riches sillons,
tandis qu'eux gagneront, en reprenant les rames,
Argos riche en chevaux et l'Achaïe en femmes. »
259 Il dit et le vieillard ordonne, palpitant,
d'atteler les chevaux, ce qu'on fait à l'instant.
Priam, montant au char, ramène à lui les guides,
puis Anténor prend place au char des plus splendides ;
ils poussent les chevaux au camp, par les remparts.
Quand ils trouvent Argiens et Troyens, les vieillards
sur le sol nourricier, loin des chevaux, descendent ;
puis, entre les Troyens et les Argiens se rendent.
Chef d'hommes, aussitôt se lève Agamemnon,
puis Ulysse au sens droit ; les gages d'union,
pour être offerts aux dieux, sont rangés sur la terre ;
les hérauts ont mêlé le vin dans le cratère,
et sur les mains des rois, ils répandent de l'eau.
273 Le fils d'Atrée alors prend en main le couteau
qui toujours pend auprès du glaive à longue gaine ;
sur le front des agneaux il coupe de la laine
que l'on partage aux rois, Achéens et Troyens ;
puis Atride, tout haut, prie en levant les mains :
276 « Zeus père, sur l'Ida roi, très grand, très auguste ;
toi, Soleil, qui tout vois et tout entends, dieu juste ;
Fleuves, Terre, et vous deux qui dessous torturez,
parmi les morts, tous ceux qui se sont parjurés,
vous, soyez mes témoins, et gardez mes promesses :
Si Ménélas périt, Hélène et ses richesses
resteront à Pâris, et nous, sur nos vaisseaux,
nous rentrerons, en traversant les grandes eaux ;

mais si c'est Pâris que le blond Ménélas tue,
il faut qu'avec ses biens Priam nous restitue
Hélène, en nous livrant des tributs abondants,
et l'on s'en souviendra chez les hommes longtemps.
Mais, Pâris immolé, si Priam se dégage,
ou les fils de Priam, de payer le dommage,
moi, glaive en main, je poursuivrai le châtiment,
restant ici jusqu'à son accomplissement. »
292 Il dit, avec l'airain cruel coupe l'artère
aux agneaux qu'il étend, palpitants, sur la terre
et sans vie, il l'avait tranchée avec l'airain.



Fosse de sacrifices *.

Tous puisent au cratère, en la coupe, le vin
qu'ils répandent, priant les dieux toujours en vie.
Et chaque homme disait, de Troie ou d'Achaïe :
298 « Zeus, très juste et très grand; dieux aux jours infinis,
les premiers qui rompront le pacte, eux et leurs fils,
que leur cervelle soit en terre répandue,
comme ce vin, et leur femme à d'autres vendue! »

* Trouvee à l'acropole de Tirynthe, dans la cour de l'habitation des hommes (SCHLIEMANN, *Tirynthe*, p. 137).

302 Ils disaient. Mais en rien leur vœu ne s'exauça.
Et Priam, à son tour, ainsi se prononça :
304 « Troyens, et vous, Argiens, race d'airain chaussée,
je vais dans Ilios aux grands vents exposée,
retourner; car mes yeux ne supporteraient pas
de voir mon fils aimé combattre Ménélas.
Zeus seul, avec les dieux, sait, en cette journée
auquel des deux la fin mortelle est destinée. »
310 Il dit, et fait charger le corps des agneaux saints
sur le char, et, montant, prend les rênes en mains;
Anténor près de lui se place au char agile,
et tous deux, au retour, cheminent vers la ville.
Alors, le sage Ulysse, aidé du noble Hector,
ayant bien mesuré le terrain, tout d'abord,
met au casque les dés pour que le sort indique
quel sera le premier qui lancera la pique.
Et les peuples, levant les mains aux dieux, priaient,
et nombre d'Achéens et de Troyens disaient :
321 « Zeus père, sur l'Ida roi, très grand, très auguste,
celui qui fut de nos malheurs la cause injuste,
qu'il succombe et descende aux demeures d'Hadès,
et que le pacte ami nous assure la paix ! »
325 Hector agite et tire, en détournant la vue,
un dé; c'est à Pâris que la chance est échue.
Et tous, dans les deux camps, en ordre reposaient,
chacun où ses chevaux et ses armes gisaient.
329 Et lui, superbement, s'arme de toutes pièces,
l'époux beau comme un dieu d'Hélène aux longues tresses;
à la jambe il se met le jambart éclatant [1],
qu'ajustent, tout le long, des agrafes d'argent;

[1] Jambe et jambart : Κνημη et κνημις.

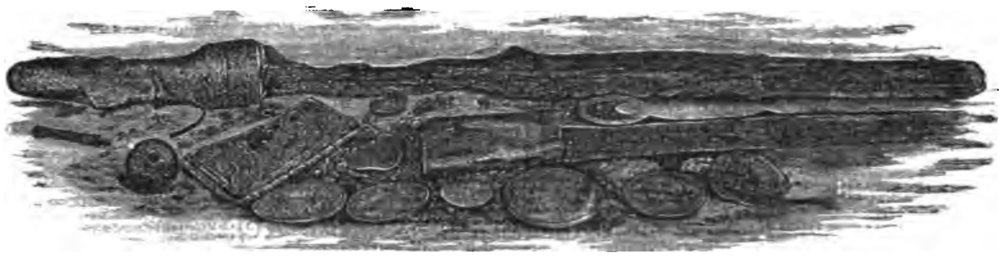
sur la poitrine il vêt l'armure de bataille
de Lycaon, son frère; elle allait à sa taille;

Cuirasse en bronze *.

il jette sur son dos l'épée aux clous d'argent
et puis le bouclier immense et résistant;
un casque bien ouvré couvre sa forte tête,
où la crinière agite une effrayante aigrette;
il prend la lourde lance, ajustée à son bras.
De même s'équipait le vaillant Ménélas.
Chacun, s'étant armé, dans son camp, de la sorte,
entre les Achéens et les Troyens se porte;
leur œil luit, et l'effroi saisit les spectateurs,
Argiens chaussés d'airain et Troyens bons dompteurs.
Eux, prennent le milieu de l'enceinte tracée
et leur lance frémit dans leur main courroucée;

* Trouvée dans le *Trésor de Priam* (SCHLIEMANN, *Ilios*, p. 595, fig. 863).

Pâris lance son long javelot, le premier,
et frappe Ménélas sur le rond bouclier;
l'airain n'est pas brisé, mais sa pointe est tordue
sur le fort bouclier. L'autre sur lui se rue,
l'Atride Ménélas, priant Zeus protecteur :
« O Zeus-roi, laisse-moi punir mon insulteur [1],
pour qu'on tremble, parmi les hommes, d'être en faute
envers un étranger qui nous accueille en hôte. »
Sa lance alors, dont l'ombre à vingt stades jaillit,
va frapper de Pâris le bouclier poli;
au brillant bouclier, le trait puissant pénètre
et, perçant la cuirasse, un beau travail de maître [2],
déchire son chiton, de la pointe d'airain,
aux flancs. Lui, se penchant, échappe au noir destin.
Alors, tirant le glaive aux clous d'argent, l'Atride



Glaive à clous d'or *.

frappe au cimier du casque, et le glaive rapide,

[1] Je supprime ici un vers condamné par Aristarque : Il n'est guère naturel que Ménélas se répète pour appeler Pâris « le divin ».

[2] Le texte dit : « De Dédale », le grand maître légendaire dont le nom personnifia longtemps l'habileté de l'art.

* Schliemann, *Mycènes*, p. 437, fig. 460. — M. Gladstone, dans la préface de ce livre, où il analyse les points de concordance entre les poèmes d'Homère et les découvertes d'Hissarlik, dit, à propos de ce glaive : « N'est-ce pas aujourd'hui une sensation solennelle, que de descendre au fond des tombeaux avec le Dr Schliemann et d'y trouver... encore disposés par rangées, ces boutons ou bosses d'or ? » (Page 21.)

deux fois, trois fois, s'y rompt et tombe de sa main.
Jetant les yeux au ciel vaste, Atride se plaint :
365 « Zeus père, nul des dieux n'est plus inexorable !
J'espérais, d'un affront, châtier le coupable,
mais mon glaive se brise et mon javelot vain
a porté faux ; et lui, je ne l'ai pas atteint. »
369 Il dit, court, par les crins de son casque, à main pleine,
le saisit, se retourne et vers les siens le traîne
râlant, son tendre cou pris dans le cuir brodé
dont autour du menton le grand casque est bridé.
373 Tel, avec gloire, il l'enlevait, quand Aphrodite,
fille de Zeus, le voit et vient rompre, au plus vite,
la sangle en peau de taur dans sa force égorgé,
laissant vide en sa main le casque dégagé.
Atride, le tournant au-dessus de sa tête,
au milieu des Argiens aux beaux jambarts, le jette,
et ses chers compagnons d'armes l'ont emporté.
De nouveau, sur Pâris il s'est précipité,
lance en main ; mais Cypris — car elle était déesse —
le cache et le transporte en une nue épaisse,
sur la couche où parmi les parfums il dormait.
Puis, elle cherche Hélène et la trouve au sommet
de la tour, de beaucoup de Troyennes suivie.
Elle tire son voile, embaumé d'ambroisie ;
d'une vieille fileuse elle a pris chaque trait :
lorsqu'à Lacédémone Hélène demeurait,
cette femme l'aimait et préparait sa laine.
Or, la déesse, ainsi cachée, aborde Hélène :
390 « Viens-tu, Pâris t'appelle ; il a déjà gagné
la chambre nuptiale et le lit bien orné.
Il est beau, richement paré ; qui pourrait dire
qu'il revient du combat ? On croirait qu'il aspire

à la danse plutôt, ou la quitte à l'instant. »
395 Sa voix pénètre au cœur d'Hélène en l'excitant;
mais elle voit le cou charmant de la déesse,
ses yeux resplendissants, sa gorge charmeresse,
elle s'effraie et veut parler et parle ainsi :
399 » Démone [1], qu'as-tu donc à me tromper ainsi?
Est-ce pour m'entraîner en quelque grande ville
dans l'alme Méonie ou la Phrygie utile,
près d'un de tes amis chez les hommes là-bas?
Mais alors que, vainqueur de Pâris, Ménélas
dans sa demeure veut me ramener, confuse,
est-ce alors que tu viens ici, tramant la ruse [2]?
Va toi-même à Pâris, quitte les rangs des dieux,
que ton pied désapprenne à retourner aux cieux,
et près de lui, toujours dévouée et présente,
sers-le, tant qu'il te prenne à femme, ou pour servante.
Là, moi, je n'irai point, car ce serait mauvais,
pour réjouir son lit; les Troyennes après
me feraient honte, et j'ai trop de douleur dans l'âme. »
413 Aphrodite répond, que la colère enflamme :
« Toi, ne m'irrite point, je t'abandonnerais;
plus je t'aimai, mauvaise, et plus je t'en voudrais,
et je susciterais à la haine mortelle
les deux peuples, et tu mourrais de mort cruelle. »
418 Hélène, fille à Zeus, l'écoutait en tremblant.
Se couvrant tout le corps du brillant péplum blanc,

[1] *Démone.* Voir les notes aux pages 81 et 89.

[2] Je préfère ici l'interprétation de Wolf à celle de Lehrs adoptée par M. Pierron. Elle me semble plus dans la vérité du sentiment. — J'emploie la répétition du mot *alors* comme un équivalent à ουνεκα et τουνεκα.

elle échappe au regard des Troyennes et cède,
muette; la démone est là qui la précède [1].

Aphrodite [2].

421 Elles rentrent à deux, sous le superbe toit
de Pâris Alexandre; aussitôt qu'on la voit,

[1] Le mot *démone* prend ici la vraie signification de mauvaise conseillère qui s'impose. Dire : *la déesse* serait ôter à ce vers toute sa force. — Bergaigne, dans ses études sur *la religion védique d'après les hymnes du Rig-Véda* (bibliothèque de l'école des Hautes Études, fasc. 36), dit des dieux souverains de l'Inde : « N'ayant point devant eux de démons qui leur soient opposés, ils assument eux-mêmes (à l'occasion) le caractère démoniaque. » (T. III, p. 3.)

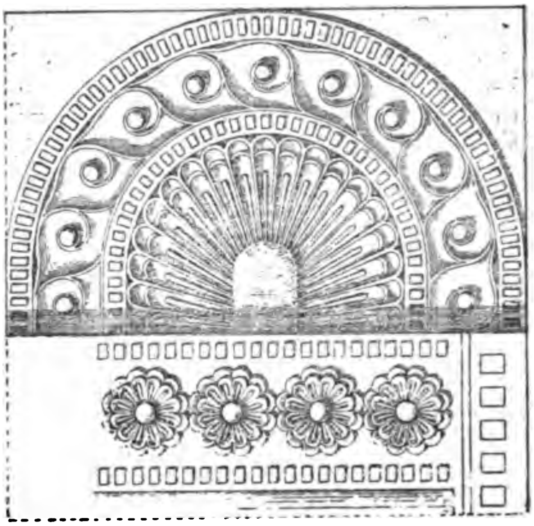
[2] Tête en bronze trouvée en Asie Mineure (Musée Britannique).

chaque servante s'est au devoir empressée,
et la divine femme entre au haut gynécée.
Là, pour elle, Aphrodite, amoureuse des ris,
prend un siège et l'avance en face de Pâris;
Hélène y va s'asseoir, fille au dieu de l'orage,
et, détournant les yeux de son époux, l'outrage [1] :
428 « Tu reviens du combat ! Mais que n'as-tu péri
sous la puissante main de mon premier mari !
Je sais, sur Ménélas tu te vantais d'avance
de l'emporter du cœur, du bras et de la lance;
va donc, provoque encore à lutter contre toi
Ménélas, favori d'Arès. Mais non, crois-moi,
renonce avec le blond Ménélas à combattre
un combat corps à corps, et ne va plus te battre
en étourdi, car lui t'égorgerait bientôt. »
437 Pâris veut lui répondre et lui dit aussitôt :
« Femme, ne chante plus sur ce ton qui méprise !
Si l'Atride a vaincu, qu'Athéna favorise,
à mon tour aussi moi [2] ! car nous avons nos dieux.
Rentrons en grâce donc et couchons-nous à deux :
jamais de tant d'amour je n'eus l'âme saisie,
même quand, t'enlevant de ta douce patrie,

[1] Lorsque j'ai donné une esquisse de cette scène dans une lecture publique de la classe des lettres de l'Académie de Belgique (séance du 11 mai 1887, *Mémoires* in-4°, illustré, t. XLVII), j'espérais pouvoir publier ici, d'après une photographie, et, s'il était possible, avec les couleurs, la fresque de Pompéi où elle a été représentée et dont je me contentais alors de reproduire une gravure au trait d'après Zahn (*Pompéi, Herculanum et Stabies*, 2me série, 4me cahier, planche 31). Mais je n'ai pu me procurer aucune autre reproduction de cette fresque, qui ne se trouve plus au Musée de Naples et qui semble perdue. J'ai donc dû renoncer à mon projet et je renvoie à mon premier mémoire, page 29.

[2] *A mon tour aussi, moi!* J'ai gardé l'ellipse du texte.

je fendais l'onde et que l'amour, au prochain port,
nous unit. Tel je t'aime et te désire encor. »
446 Il dit, marche devant, et l'épouse qui tremble
suit ; sur la couche ornée ils reposent ensemble.



Frise ornée de lapis-lazuli *.

448 Or l'Atride courait, comme un fauve, au milieu
de la foule, cherchant Pâris beau comme un dieu [1].

. . . .

---

* SCHLIEMANN, *Tirynthe*, édition Reinwald, fig. 137.

[1] Je supprime le reste : onze vers bien inutiles ici après ces deux derniers vers d'une rare vigueur. Knight les supprime aussi, sauf les deux premiers, qui disent peu de chose

ERRATUM.

Page 51, le vers 6 du préambule doit être remplacé par celui-ci :

du jour où des discords violents séparèrent

Achevé d'imprimer le 24 décembre 1891.

RHAPSODIE VIII : RUPTURE DE LA TRÊVE

(*Iliade*, livre IV).

Pâris vaincu, Hélène, avec ses trésors, devrait être rendue à Ménélas, et la guerre finirait. Mais les dieux délibèrent. — On pourrait dire : les intérêts supérieurs sont discutés. — Deux déesses surtout, l'épouse et la fille de Zeus, Héra et Athéna, ne veulent pas lâcher prise. Elles ont compté sur la destruction de Troie. Tant d'efforts et de souffrances, leurs propres sueurs prodiguées, pour un si faible résultat! Elles s'y refusent. Héra abandonnera à Zeus les trois villes qu'elle aime le plus, s'il veut les détruire. Qu'il lui accorde celle-ci, où ses autels ont été dédaignés. Zeus cède, et le moyen de rallumer la guerre que va suggérer Athéna est bien d'un temps où la ruse semblait aussi utile que la force. Elle pousse les Troyens à violer la trêve. Au moment où Ménélas réclame la victoire, Pandarus, « semblable à un dieu », lui lance une flèche, « messagère de noires douleurs ». Il le blesse et l'eût tué si Athéna n'avait détourné le coup. Car l'époux d'Hélène doit être atteint pour que la guerre recommence, mais il doit vivre pour détruire Troie et reprendre son épouse vengée. Le combat se ranime avec fureur. Agamemnon court d'un peuple à l'autre, excite, presse, ordonne, invective, et toute l'armée est sur pied. C'est Diomède qui va en prendre la tête. Agamemnon a fait l'éloge de son père Tydée, en résumant un chant de *la Thébaïde*, et le héros jette l'appel au combat :

419 Il dit, et de son char, en armes, il descend.
Terrible, sur le sein du héros s'avançant,
l'airain sonne. Aux plus fiers il jette l'épouvante.
422 Et, comme on voit monter, sur la plage bruyante,

soulevé par les vents, l'un sur l'autre, le flot :
il s'est dressé [1] d'abord au large; mais bientôt
crève au sable à grand bruit, et, sur la roche altière,
en aigrette [2] voûté, crache l'écume amère.
Ainsi, les Danaëns, l'un sur l'autre pressés,
incessamment se sont à la lutte élancés.

(Vers 419-428.)

Le combat commence par quelques épisodes où des dieux interviennent pour et contre. Les exploits de Diomède sont réservés pour un autre livre.

RHAPSODIE IX : COMBATS DE DIOMÈDE

(Livre V, vers 1-296).

Athéna protège Diomède, il va vaincre. Pour s'attaquer à lui, Énée et Pandarus montent au même char. Il tue Pandarus; il tuerait Énée si Aphrodite ne le protégeait. Alors le fougueux vainqueur s'attaque à la déesse.

M. Croiset, après avoir distingué « les grandes scènes fondamentales de l'*Iliade* naissante », comme les *Exploits d'Agamemnon*, la *Patroclide*, la *Mort d'Hector*, y ajoute d'autres morceaux qu'il juge être « primitifs aussi », mais « dont la place n'est pas marquée aussi nettement ». Ce sont les rhapsodies qui vont suivre : *Diomède, Hector et Andromaque* et l'*Ambassade*.

[1 et 2] Pour soutenir la comparaison d'une armée en lutte avec une mer agitée, le texte emploie deux verbes ayant pour racine le mot *casque*. La première fois, il serait hasardeux de dire que le flot s'est *casqué; — met son casque,* dit M. Pierron — Mais à la seconde, j'ai pu me servir du mot *aigrette*.

RHAPSODIE X

APHRODITE.

TÊTE DE VÉNUS, D'APRÈS PRAXITÈLE.

Cette tête en marbre, trouvée à l'acropole de Tralles, en Asie-Mineure, est considérée comme une réplique d'après Praxitèle. Elle a conservé des traces de polychromie qui ont permis d'en faire un moulage coloré. Elle fait partie de la collection du Dr Kauffmann, à Berlin. Nous la donnons d'après le moulage. On peut en avoir deux bonnes reproductions dans les *Antike Denkmäler,* page 30 et planche XLI.

RHAPSODIE X : APHRODITE BLESSÉE

(Livre V, vers 297-431).

297 Énée, avec le bouclier, la longue lance,
pour soustraire son mort [1] aux Achéens, s'élance ;
lion sûr de sa force, il se place au devant,
de la pique et du rond bouclier se couvrant,
prêt à tuer tous ceux qu'il va trouver en face,
et poussant d'affreux cris. Diomède ramasse
une pierre, poids lourd qu'avec peine aujourd'hui
deux hommes lèveraient, qu'il lance à l'aise, lui.
Il en atteint Énée où la cuisse s'enchaîne
aux hanches, à l'endroit que nous appelons l'aine ;
lui brisant deux tendons, à l'attache de l'os,
l'âpre pierre emporta la peau ; mais le héros
reste en place, affaissé ; sa main fixée à terre
le soutient ; seule une ombre a couvert sa paupière.
311 Là, sans doute, eût péri Énée aimé des dieux,
sans Cypris qui veillait sur lui, fille de Zeus,
sa mère, — le bouvier Anchise était son père. —
Autour de lui, de ses bras blancs elle l'enserre,
fait, devant lui, des plis brillants de son péplos,
un rempart, pour que nul Hellène aux prompts chevaux,
lançant la flèche au cœur, ne lui prenne la vie,
et sauve son cher fils de la guerre ennemie.

[1] Pandarus, que Diomède vient de tuer.

319 Mais Sthénélus n'a pas oublié les avis
que le fier Diomède a donnés à grands cris [1];
il détourne ses prompts chevaux, aux pieds solides,
loin du combat; au char il attache les guides,
sur les chevaux d'Énée, aux crins superbes, fond,
les enlève aux Troyens pour l'Argien au pied prompt,
les passe au compagnon Déiphile qu'il aime [2],
pour qu'il mène aux vaisseaux ce butin, et lui-même
reprend son char, saisit les rênes aux clous d'or,
et lance les chevaux vers Diomède encor,
emporté. Lui, traquait, de ses armes cruelles,
la déesse; il la sait timide et non de celles
qui des hommes mortels régissent les combats,
comme Enyo [3], fléau des cités, ou Pallas.
Lorsqu'il la trouve, en traversant la foule immense,
Diomède de loin l'attaque de la lance;
le dard aigu l'atteint au sommet de sa main
délicate, et, perçant aussitôt de l'airain
le saint péplos, tissé par les Grâces pour elle,
la blesse auprès du bras. Le sang de l'immortelle
coule, fluide pur, fait pour l'être divin
qui, ne mangeant de pain, ni ne buvant de vin,
n'a pas le sang de l'homme et n'est pas périssable.
Cypris lâche son fils, dans un cri lamentable;

[1] On pourrait dire avec un mot plus exact et une rime plus riche :

> Mais Sthénélus connaît *les ordres* qu'a prescrits
> le vaillant Diomède aux soldats, à grands cris.

Mais *prescrire* se rattache trop, par une racine commune, à l'idée d'*écrire*, et il est bon d'éviter l'anachronisme.

[2] Le texte ajoute ici un vers explicatif pour dire qu'il l'aime parce qu'il partage ses sentiments. Ce vers, inutile, m'a semblé ralentir l'action si rapide que décrit le poète, et je l'ai omis.

[3] Bellone.

mais Phœbus le relève et couvre le héros
d'une ombre, pour que nul Hellène aux prompts chevaux,
lançant la flèche au cœur, ne lui prenne la vie.
Et tout haut, Diomède à la déesse crie :
348 « Quitte, fille de Zeus, la guerre et les combats !
La femme est ton jouet, ne te suffit-il pas ?
Te complaire au combat [1], toi ! mais tu peux t'attendre
qu'il t'effraierait bientôt, de loin, rien qu'à l'entendre. »
352 Il dit. Elle s'enfuit, de douleur étouffant ;
Iris l'enlève au sol, prompte comme le vent.
Elle souffrait, sa belle joue était livide.
A gauche, alors, Cypris voit Arès l'intrépide,
sa lance, en un nuage, et son char à l'abri.
Elle se jette aux pieds de son frère chéri,
et le presse ardemment, d'une voix éplorée,
pour avoir ses chevaux à lanière dorée :
359 « Frère aimé, donne-moi tes chevaux vigoureux,
pour rentrer sur l'Olympe où sont les bienheureux.
Je souffre d'une plaie, un homme me l'a faite :
Diomède, qui même à Zeus va tenir tête [2]. »
363 Or, Arès lui donna ses chevaux au frein d'or.
Elle entre dans le char, le cœur dolent encor ;
Iris la suit, saisit les rênes qui balancent,
va fouetter ; mais déjà, d'eux-mêmes ils s'élancent.

[1] Au vers 363, M. Pierron fait remarquer l'allitération : ἄρ' Ἄρης. Celle que je rends par *se complaire au combat :* πόλεμον πωλήσεαι, est plus marquée. On la reverra plus loin (Rhaps. XII, v. 789). Je ne l'ai trouvée dans aucune traduction. Il est bon d'ailleurs de ne pas prodiguer ces effets d'écho, rejetés de la poésie française. — Est-il nécessaire de dire que la répétition du mot *combat* (v. 348 et 350) est dans le texte ?

[2] Remarquez l'exagération passionnée d'Aphrodite, qui se reproduira plus loin (v. 380), lorsqu'elle dira que les Hellènes « s'attaquent aux Olympiens ». Loin de braver Zeus, de s'attaquer aux Olympiens, Diomède va dire, au contraire : « Ne nous attaquons pas aux dieux » (v. 606, rhaps. XI, p. 136); puis, il rappellera à Minerve qu'elle ne lui a permis de résister qu'à Vénus (v. 819).

Elles ont vite atteint l'Olympe où sont les dieux.
Là, s'arrêtant, Iris, au vol impétueux,
dételle les chevaux, leur donne l'ambroisie.
Cypris, la dive, aux pieds de sa mère chérie,
se jette ; Dioné [1] la serre sur son cœur,
la flatte de la main, lui parle avec douleur :
373 « Chère fille, quel dieu te fit ce mal inique,
comme pour te punir d'une faute publique [2] ? »
375 Déesse du sourire, Aphrodite répond :
« Il m'a blessée ainsi, Diomède au cœur prompt,
parce que j'arrachais Énée à cette guerre,
mon fils que, parmi tous les hommes, je préfère.
Car le combat n'est plus entre Argiens et Troyens,
mais l'Hellène déjà s'attaque aux Olympiens. »
381 Dioné lui répond, l'excellente déesse :
« Fille, endure le mal et contiens ta tristesse.
Nous l'avons enduré des hommes, nous, les dieux [3],
tant de fois, entre nous nous combattant pour eux.
Même Arès l'endura, lorsque les Aloïdes [4],
l'enfermant, attaché par des chaînes solides,
dans une urne d'airain le tinrent treize mois ;
l'inexorable Arès eût péri cette fois
sans la prudente Éribéa, leur belle-mère ;
elle prévint Hermès qui délivra son frère,

[1] Aphrodite est ici la fille de Zeus et de Dioné. J'ai dit dans l'Introduction (p. 17) qu'Homère donne à Vénus une autre origine que celle qui lui a valu le nom d'Aphrodite : *née de l'écume* (de la mer). Ce vers en est une preuve.

[2] M. Pierron cite un exemple de « ces châtiments possibles ». C'est quand Héra fustige Artémis (liv. XXI, v. 489 et suiv.).

[3] Ici commence un résumé de vieilles légendes qu'il faut prendre telles qu'elles sont, comme ont fait les Homérides.

[4] Otus et Éphialte, qui sont nommés ici comme les fils d'Aloé, sont les mêmes géants qui entassèrent Pélion sur Ossa pour escalader l'Olympe et furent tués par Apollon.

mourant, tant il avait souffert dans sa prison.
Héra l'endura, quand le fils d'Amphytrion,
lui jetant au sein droit sa flèche à triple pointe,
la frappa, des douleurs les plus vives atteinte.
Hadès l'endura, lui, grand entre tous les dieux,
lorsqu'au milieu des morts, ce même fils de Zeus [1],
à Pylos, le blessa d'une flèche subite;
Hadès gravit alors l'Olympe où Zeus habite,
le cœur triste, le corps abattu, car le trait,
entré dans l'épaisseur du dos, le torturait;
là, Péon y versant un baume, sa blessure
guérit, car il était immortel de nature.
Vil impudent qui prend pour rien tous les forfaits,
et même aux Olympiens ose lancer ses traits!
Athéna Glaucopis lui donna cette idée.
Insensé! Il ne sait pas, le fils de Tydée,
que qui s'attaque aux dieux, vit peu, jamais n'aura
sur ses genoux un fils qui l'appelle papa [2],
s'il retourne au pays après la guerre horrible.
Qu'il craigne donc, si fort qu'il soit et si terrible,
qu'un plus puissant que toi ne l'attaque à son tour,
et que, fille d'Adraste, Égialée, un jour,
l'épouse du dompteur de chevaux Diomède,
n'éveille en pleurs ses gens, n'appelle en vain à l'aide,
quand mourra son époux, le plus fort Achéen! »
416 Elle dit et tarit son sang éthéréen,
du doigt; la main guérit et les douleurs s'apaisent.
Mais Héra, le voyant, et Pallas se complaisent

[1] C'est Héraclès qui, quatre vers plus haut, est nommé fils d'Amphytrion. La légende est connue.

[2] *Appeler papa,* le grec compose pour cela un verbe : Παπαζειν, qui manque en français où l'on dit *tutoyer, bégayer,* et non *papayer.* Ni le latin ni l'allemand ne peuvent davantage. Dübner dit : *papa vocant,* et Voss : *bégayer : petit père.*

à taquiner de mots piquants le roi des dieux.
Athéna Glaucopis commence au milieu d'eux :
421 « Père, ce que je dis, ne t'en mets pas en peine ;
mais, sans doute, Aphrodite excitait quelque Argienne
à suivre un des Troyens qu'elle adore à présent ;
en caressant l'Argienne au péplos séduisant,
l'agrafe d'or aura déchiré sa peau tendre. »
426 Et le père des dieux a souri de l'entendre.
Puis, toute d'or parée, il appelle Cypris :
428 « Le lourd soin de la guerre à toi n'est pas remis,
fille ; garde les soins charmants de l'hyménée ;
par Arès et Pallas l'autre sera menée. »
431 De ces choses ainsi s'entretenaient les dieux.

. . . .

Diadème d'or *.

* *Toute d'or parée*, vers 427. Ce diadème, long de 51 centimètres, a été trouvé par Schliemann dans ce qu'il a appellé le *trésor de Priam*, parmi les restes de la seconde ville préhistorique.

RHAPSODIE XI : RETOUR OFFENSIF DES TROYENS

(Livre V, vers 432-716).

Apollon a remplacé Aphrodite près de son fils. Trois fois, il le sauve d'un coup mortel; à la quatrième fois, il l'emporte dans son bois sacré, à Pergame, et laisse, à sa place, un fantôme à Diomède. Puis, il appelle Arès à la vengeance d'Aphrodite, guérit Énée, et l'entrée en scène d'Hector, suivi d'Énée, ramène la victoire aux Troyens. Près d'Hector se tiennent le dieu et la déesse de la guerre, Arès et Enyo. Et les Achéens tombent. Ménélas entre au combat avec Antiloque. Mais Diomède reconnaît Arès.

Les voyant [1] dans les rangs, Hector bondit sur eux,
à grands cris. Les Troyens, en groupes vigoureux,
le suivent : Enyo, avec Arès, les guide :
Elle jette au combat la déroute homicide,
tandis que, brandissant sa longue lance, Arès
tantôt marche devant Hector, tantôt après.
Diomède le voit et sa terreur est vive.
Tel qu'un homme, sans guide, errant aux champs, arrive
près d'un fleuve qui court, rapide, à l'océan,
voit bouillonner l'écume et recule en fuyant ;

[1] Ménélas et Antiloque.

tel le héros s'arrête et parle à sa cohorte :
601 « Compagnons, cet Hector, à la lance si forte,
ce terrible guerrier, qu'on vante si souvent,
sans cesse de la mort un des dieux le défend ;
sous des traits d'homme, Arès, là, près de lui prend place.
Vous donc, mais en faisant aux Troyens toujours face,
reculez ; n'osons pas nous attaquer aux dieux. »

Les succès d'Hector continuent. Ulysse, qui vient de faire un carnage, se demande s'il l'attaquera. Athéna, prudente, détourne son ardeur contre les Lyciens. Les Hellènes ne fuient pas, ils n'avancent plus; ils se replient et battent en retraite lentement. Il est temps que les deux déesses arrivent.

RHAPSODIE XII

PALLAS-ATHÉNA.

Avant son Zeus Olympien, Phidias avait exécuté, pour le Parthénon, la statue or et ivoire de la patrone d'Athènes, que Pausanias a décrite et que rappellent divers documents artistiques. Quand Quatremère de Quincy étudia ce genre de statuaire, il ne pouvait négliger la Minerve du Parthénon; il la reconstitua d'après les données archéologiques et en essaya un dessin colorié. Il aurait voulu en faire faire une réduction en métal et ivoire. Ce projet fut repris à grand frais par le duc de Luynes, qui en chargea l'architecte Simart, dont l'œuvre parut en 1855. Elle était destinée au château de Dampierre où une photographie en a été faite récemment, pour l'illustration de l'*Histoire des Grecs* de Duruy. Cette œuvre prématurée souleva bien des objections et on discutait encore lorsque Ch. Lenormant fit connaitre une petite statue en marbre, ébauchée seulement, qui porte aujourd'hui son nom et qui confirmait, en la rectifiant, l'œuvre de Simart. Plus tard, en 1880, une autre imitation en marbre, qui fut polychromé, a été retrouvée à Athènes. Celle-ci est achevée, date du IIe siècle de notre ère, quand l'original existait encore, et est dans un état presque complet de conservation. C'est, de l'avis général, le souvenir le plus exact qui nous soit parvenu de l'*Athéna Parthénos*. Je la reproduis d'après une photographie de Giraudon. Le torse semble révéler le génie de Phidias qui ne pouvait donner à la déesse, guerrière et vierge, une taille d'Aphrodite ni de Déméter, mais a voul i et a su y représenter son caractère de maturité virginale. La tête concorde-t-elle? La face de notre statue semble s'en éloigner; mais le profil satisfait davantage; il se rapproche beaucoup de la gemme rouge gravée d'Aspasios à laquelle M. Collignon dit qu'il s'adresserait avec plus de confiance qu'à toute autre. Nous donnons ici la statue d'Athènes; puis, sa tête vue de profil et la pierre gravée d'Aspasios agrandie. (Voir plus loin, en tête de la rhapsodie XXI, la même gemme en grandeur naturelle.)

RHAPSODIE XII : ÉQUIPEMENT D'ATHÉNA. ARÈS MIS HORS DE COMBAT.

(Livre V, vers 711-867 et 907-909).

Diomède *.

711 Héra les voit à deux [1], la déesse aux bras blancs,
égorger les Argiens dans les combats sanglants ;
elle aborde Athéna, d'une voix agitée :
714 « Dieux ! dis-moi, toi, la fille à Zeus, la Redoutée,
nous aurons donc en vain à Ménélas promis
qu'Ilios détruit, il rentrerait dans son pays,
si nous laissons Arès libre dans ses démences.
Allons, opposons-lui de fortes résistances. »
719 Elle dit. Athéna Glaucopis y consent.
Héra, vers les chevaux au frontal d'or, descend ;
la vénérable fille à Cronos les harnache ;
aux deux côtés du char, Hébé d'abord attache
la roue à huit rayons, faite d'un bois doré,
dans un cercle d'airain solidement serré ;

* Diomède, d'après un camée représentant Ulysse et Diomède, gravé dans Winckelmann.
[1] Arès et Hector.

les moyeux en argent, des deux parts, s'arrondissent ;
de longues bandes d'or et d'argent en garnissent
le siège, et par deux fois la rampe en fait le tour ;
il en monte un timon d'argent, où le joug lourd,
d'où part la rêne d'or, est attaché par elle [1],
au bout. Alors, Héra sous le joug d'or attelle
les prompts chevaux, ardente aux défis, aux combats.
733 Et déjà, fille à Zeus porte-égide, Pallas
laisse couler, sur le plancher du dieu suprême,
son péplos souple et beau, tissé par elle-même ;
elle vêt le chiton maillé d'airain de Zeus [2]
et se cuirasse pour le combat périlleux.
Au sein, elle se met l'égide festonnée,
horrible, de terreur partout environnée ;
là sont la force, les discords, les coups haineux,
là la Gorgone, affreux masque d'un monstre affreux,
prodigieux engin de Zeus, dieu des tempêtes.
Au front, avec les deux cimiers, les quatre aigrettes,
elle met le beau casque, où cent rois sont tracés.
Puis, sur le char de feu montant à pas pressés,
elle saisit sa lance, immense, forte et belle,
dont elle abat des rangs de soldats devant elle [3].
Héra déjà fouettait les chevaux, vivement,
et les portes des cieux s'ouvrent spontanément.
Là, veillant sur le ciel et l'Olympe, les Heures
en ouvrent d'un nuage ou ferment les demeures ;
par là, prompts sous le fouet, s'élancent les chevaux.
Loin des dieux, elles voient Zeus, le fils de Cronos,
assis sur un sommet de l'Olympe aux cent faîtes.
Là, s'arrêtant, Héra, aux épaules bien faites,

[1] C'est d'Hébé qu'il s'agit.
[2] *Maillé d'airain* n'est pas ici dans le texte. On le trouve au livre V, vers 113.
[3] Il y a ici un vers inutile que supprime Payne Knight.

parle à Zeus souverain et l'interroge ainsi :
757 « Zeus père, n'es-tu pas de colère saisi
à voir, dans ces excès, combien et quelle élite
des Achéens Arès à la mort précipite,
insolemment, hors de tout droit? Moi, j'en gémis,
pendant que sont en joie Apollon et Cypris,
qui suscitent ce fou, sourd à toute justice.
Si tu ne t'en fâchais, j'entrerais dans la lice
et, misérablement blessé, l'en chasserais. »
764 Zeus répond, de la foudre en main tenant les rais :
« Va donc, lance sur lui Pallas, prompte à l'attaque [1]. »
767 Il dit. La blonde Héra n'attend point, elle claque
du fouet, et les chevaux, d'eux-mêmes envolés,
courent entre la terre et les cieux étoilés.
Autant qu'homme, du haut d'un roc, portant la vue
sur la mer pourpre, peut embrasser d'étendue,
autant, d'un bond, en ont franchi les saints chevaux [2].
Dès qu'elles sont devant Ilios, près du cours d'eaux,
où le Scamandre avec le Simoïs se mêle,
Héra fait arrêter les chevaux, les dételle
et d'un nuage épais leur a fait des abris.
Ils paissent l'ambroisie aux mains du Simoïs [3].
Et toutes deux, d'un vol de colombes fuyantes,
pour aider les Argiens, couraient, impatientes;
elles vont où les plus nombreux et les plus fiers,
pareils à des lions mangeant à cru les chairs,

[1] Il y a ici un vers de plus que supprime Payne Knight.

[2] On connaît la traduction de ces vers par Boileau, dans le *Traité du sublime* de Longin.

[3] La poésie homérique personnifie les fleuves comme les chevaux. Elle les fera combattre et parler. Le texte dit que le Simoïs leur offre l'ambroisie. Dire qu'ils paissent l'ambroisie aux *bords* du fleuve eût été simple. J'ai préféré hasarder une expression plus poétique.

à des sangliers dont la force à rien ne cède,
entouraient le dompteur de chevaux Diomède [1].
Là, debout, crie Héra, déguisée en Stentor,
ce géant dont la voix de bronze fait encor
plus de bruit que cinquante autres hommes ensemble :
788 « Honte et malheur au peuple achéen, qui ne semble
rien que beau ! Tant qu'Achille au combat s'est complu,
hors de ses murs jamais le Troyen n'a voulu
se hasarder, car il craignait sa forte lance ;
maintenant, jusqu'en nos vaisseaux, il nous relance. »
792 Elle dit, et de force et d'ardeur sont remplis
tous les cœurs. La déesse Athéna Glaucopis
cherche et trouve le roi qui, derrière la haie
des chars et des chevaux, rafraîchissait la plaie
que lui fit Pandarus ; la sueur l'épuisait,
sous la sangle du bouclier qui l'enlaçait ;
il souffrait, et son bras, qui de fatigue ploie,
pour tarir le sang noir, repoussait la courroie.
Elle, appuyée au joug des chevaux, parle ainsi :
800 « Tydée a donc un fils bien peu semblable à lui !
Tydée était petit de corps, grand de courage ;
quand je lui défendais de céder à sa rage
de guerroyer, lorsqu'envoyé loin des Argiens,
il vint à Thébé, chez les nombreux Cadméens,
j'ordonnais qu'il se tînt en paix comme leur hôte ;
mais, se sentant toujours le bras fort, l'âme haute,
il provoqua leurs fils et fut en tout vainqueur [2].
Et toi, je te promets assistance et faveur,

[1] Faut-il répéter que *dompteur de chevaux* et *cavalier* ne sont pas synonymes ? Les traducteurs qui emploient le dernier mot font un anachronisme.

[2] Aristarque rejette le vers qui suit et qu'on retrouve à sa place plus loin (v. 828). « En effet, dit M. Pierron, il n'a aucun droit à figurer dans le texte, et on l'y laisse je ne sais pourquoi ».

je t'ordonne ardemment de vaincre ceux de Troie,
mais, soit qu'à la fatigue un long labeur te ploie,
soit qu'un effroi te rende impuissant, tu n'es plus
digne du grand Tydée ou du fier Œnéus. »
814 Diomède répond, le guerrier intrépide :
« Je te reconnais, fille à Zeus le porte-égide,
je te répondrai donc et ne te tairai rien.
Nulle fatigue ou nul effroi ne me retient;
mais, tes ordres donnés, j'en garde la mémoire :
tu ne m'as pas laissé disputer la victoire
aux dieux; mais qu'Aphrodite en la bataille vînt,
et, seule, je pourrais la blesser de l'airain.
C'est pourquoi j'ai quitté les résistances vaines
et fait se replier ici tous ces Hellènes
quand j'ai vu du combat Arès prendre le front. »
825 Athéna Glaucopis aussitôt lui répond :
« Fils de Tydée, ami qu'entre tous je préfère,
tu n'as à craindre Arès ni d'autre dieu contraire,
tant, moi, je suis pour toi le héraut du succès [1].
Va donc, lance d'abord tes chevaux contre Arès,
frappe et que le terrible Arès ne t'en impose,
fou, fléau de hasard, qui trahit chaque cause,
qui, devant moi, devant Héra, s'était promis
de lutter pour l'Argien contre ses ennemis,
qui l'oublie et d'Ilios se fait l'auxiliaire. »
835 Elle dit, et, tirant Sthénélus jusqu'à terre,
l'arrache à ses chevaux; lui se jette à l'écart
et, près de Diomède, elle entre dans le char,

[1] « Ἐπίρροθος. Ailleurs ἐπιτάρροθὸς... Ce mot signifie, selon Apollonius, celui qui donne de la voix pour encourager les chiens. De là le sens dérivé : *aide, auxiliaire, allié*. Le verbe ἐπιρροθέω signifie *crier*. » (PIERRON, IV, 390.) J'ai tâché de rendre le sens de ce mot qui fait image.

impétueuse : au choc, l'essieu de hêtre crie
sous l'homme fort et sous la déesse en furie.
Athéna prend le fouet, les rênes, et, d'abord,
dirige vers Arès les chevaux au pied fort.
Il frappait Périphas, le colosse intrépide
des Étoliens; il le tuait, de meurtre avide,
pendant qu'elle mettait le noir casque d'Hadès,
pour se rendre invisible aux yeux mêmes d'Arès.
Quand le dieu fléau voit le divin Diomède,
il laisse Périphas gisant, encore tiède,
à la place où d'abord il l'étendit mourant,
et, droit vers Diomède, il s'avance en courant.
Quand, marchant l'un sur l'autre, ils s'approchent, rapides,
tout d'abord, par-dessus les chevaux et les guides,
ardent au meurtre, Arès lance le trait d'airain;
Athéna Glaucopis l'écarte de la main,
afin que, loin du char, s'égare l'arme vaine.
A son tour, Diomède, en sa force hautaine,
lui lance un trait d'airain; Athéna, sur le champ,
auprès du ceinturon, le lui coule en plein flanc.
Il le blesse, enlevant sa belle peau meurtrie,
et retire sa lance. Et le dieu d'airain crie [1].
Et tous, Argiens, Troyens, frémissent les soldats,
de peur, tant crie Arès, avide de combats.
864 Et tel qu'une vapeur noire, dans un nuage,
apparaît, sous le vent d'été chargé d'orage,
tel, devant Diomède, Arès, le dieu d'airain,
paraît, montant, dans une nue, au ciel sans fin.
. . . .

[1] Je supprime ici, sur l'autorité de Knight, deux vers qui ajoutent qu'Arès crie :

Aussi haut que neuf mille ou dix mille soldats
font de bruit, quand Arès les excite aux combats.

Arès remonte à l'Olympe où il se plaint vivement. Mais Zeus lui reproche son avidité de combats et son caractère impérieux qui jamais ne cède « comme celui d'Héra, sa mère ». Puis, il ordonne à Péon de le guérir, car il est dieu.

907 Alors, dans la maison de Zeus, Héra l'argienne
est remontée avec Pallas d'Alalcomène,
après avoir ainsi coupé court, dans les mains
du dieu tueur de gens, aux massacres humains.

Héra *.

* Héra eut aussi sa statue or et ivoire que fit Polyclète, pour son temple d'Argos. Plusieurs monnaies en reproduisent la tête; j'en ai publié une, page 88. On en trouvera plusieurs, ainsi que diverses représentations de la déesse, dans Overbeck, *Griechische Kunst-Mythologie*, 1873. Un siècle après Polyclète, ce type se conserve principalement en deux têtes de statues dont le corps est perdu, l'une grandeur naturelle, *Héra Farnèse;* l'autre colossale, *Héra Ludovici*. Elles ont été souvent gravées. Voir surtout, pour la première, Brunn, *Griechische Götterideale*, 1893, qui la publie deux fois, de face et de profil, d'après un moulage; l'autre dans Duruy, *Histoire des Grecs*, II, 81. Nous donnons la *Héra Ludovici* d'après une photographie de Giraudon.

RHAPSODIE XIII : ADRASTE

(Livre VI, vers 1-118).

Les dieux, mis ainsi hors de combat, les deux peuples doivent compter sur eux-mêmes, comme il est dit au premier vers du livre VI. La guerre continue donc entre hommes. De part et d'autre, on meurt, on tue. Aussitôt deux épisodes varient le récit.

Les chevaux d'Adraste s'étant emportés, le Troyen, renversé, vaincu sans combat, est à la merci de Ménélas qui s'émeut de son malheur et veut lui laisser la vie. Mais Agamemnon lui crie : « Quel souci prends-tu? On t'a donc si bien traité chez les Troyens! Non, qu'aucun n'échappe vivant,

et pas même l'enfant dans le sein de sa mère ».

Et Ménélas tue Adraste. Les Troyens plient, mais Hector rentre au combat et sa mère Hécube va invoquer Pallas-Athéna.

RHAPSODIE XIV : GLAUCUS ET DIOMÈDE

(Livre VI, vers 119-236).

Le second épisode est celui de Glaucus. Glaucus, déjà nommé dans le *Catalogue* (liv. II), avec Sarpédon, comme un des plus célèbres chefs des Lyciens, est attaqué par Diomède qui l'interroge pour savoir qui il va tuer. Glaucus lui raconte l'histoire de son aïeul Bellérophon, que l'accusation d'une femme amoureuse expose à tous les dangers, mais qui y résiste et reçoit en mariage la fille du roi chargé de le faire périr [1]. Diomède reconnaît des souvenirs de famille. Glaucus est le petit-fils d'un

[1] Deux vers (168 et 169) ont donné lieu à de longues discussions. Ce sont ceux où il est dit que le roi d'Argos envoie au roi de Lycie des *tablettes fermées*, où il a *marqué*, *gravé*, *buriné*, comme on voudra, mais non *écrit*, des *signes*, mais non des *lettres* ni des *mots*, pour lui demander de faire périr Bellérophon. Il est hors de doute que l'écriture n'existait pas alors. (Voir Rhaps. X, v. 310-320, note 1.) « Le langage des signes, dit Houzeau, renferme, sous une forme rudimentaire, tout ce que le langage verbal exprime... »

hôte de son aïeul à lui, Œnéus, déjà cité, père de Tydée. Les deux guerriers fraternisent; au lieu de se battre, ils échangent des présents. Personne n'est là pour les rappeler à l'inflexibilité du meurtre, et cet épisode fait contraste avec le précédent.

Le récit de Glaucus s'est ouvert par une phrase mélancolique qu'on a beaucoup admirée et qui prépare ce dénouement :

Diomède, pourquoi chercher ce que nous sommes?
Des feuilles au hasard poussant, voilà les hommes.
Les unes, sous le vent, tombent; d'autres, après,
bourgeonnent, quand l'été revient dans les forêts.
La pousse humaine, ainsi, tour à tour croît et tombe.

(Liv. VI, v. 145-149.)

RHAPSODIE XV : LA PROCESSION DES FEMMES ET L'ENTREVUE D'HECTOR ET D'HÉLÈNE

(Livre VI, vers 237-368).

Hécube, sur le conseil d'Hector, ordonne une procession des plus vénérables matrones d'Ilios, à l'autel d'Athéna, pour la prier d'écarter Diomède du combat. Mais la déesse reste inexorable.

Pendant ce temps, Hector va trouver Hélène, pour qu'avec lui elle stimule Pâris à rentrer dans la lutte.

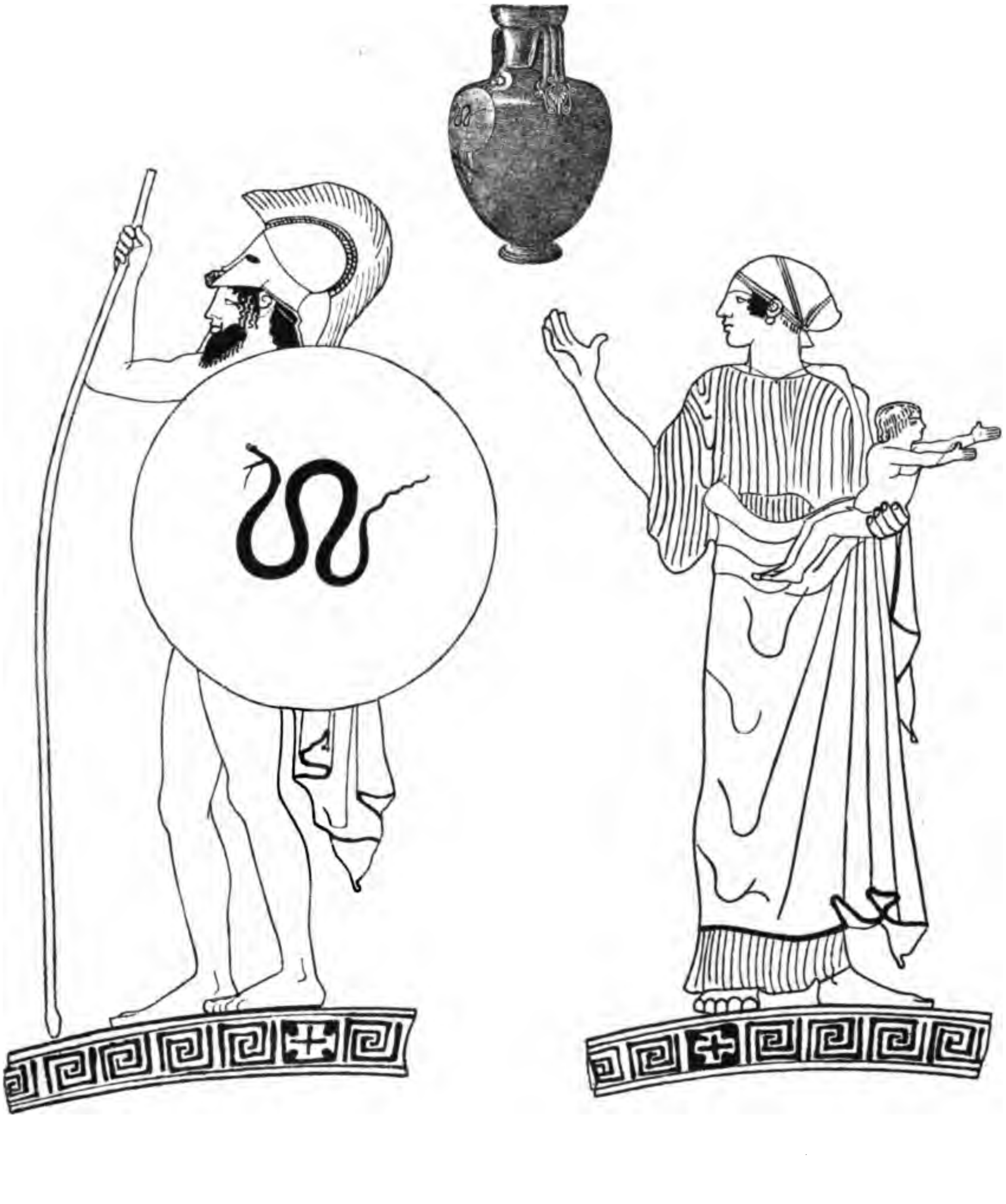
Cela nous mène à la célèbre rhapsodie, improprement nommée *les Adieux d'Andromaque,* puisqu'elle finit par de fières paroles de confiance d'Hector qui va vaincre pendant plusieurs livres.

Un contraste nouveau se présente ici, entre Hélène, l'épouse adultère, sans enfant né de Pâris, à qui elle reproche sa lâcheté, et Andromaque, la vierge épousée et féconde, qui cherche à modérer l'ardeur guerrière du héros dont elle a un fils.

RHAPSODIE XVI

HECTOR ET ANDROMAQUE

Peinture sur vase : amphore de Vulci, à figures rouges sur fond noir, du milieu du Ve siècle avant notre ère. Musée britannique. Voir *Journal of the hellenic Studies*, tome IX, page 11, planche III.



RHAPSODIE XVI : HECTOR ET ANDROMAQUE

(Livre VI, du vers 369 jusqu'à la fin).

Hector *.

. . . .

369 Hector, au brillant casque, ayant ainsi parlé [1],
part et se rend à sa demeure bien peuplée.
Mais Andromaque aux bras blancs s'en était allée,
avec son fils et la servante au beau péplos,
s'asseoir sur le rempart, toute en pleurs et sanglots.
N'y trouvant pas l'épouse au cœur plein de tendresse,
il sort et, sur le seuil, aux esclaves s'adresse :
376 « Eh ! esclaves, ici ! Sans détour, dites-moi
où s'en fut Andromaque en quittant le chez-soi.
Est-ce auprès d'une sœur, chez l'épouse d'un frère ?
Est-ce aux pieds d'Athéna, comme viennent de faire
tant d'autres, espérant fléchir par des présents
la terrible déesse aux beaux cheveux frisants ? »
381 Et l'active intendante alors parle à son tour [2] :
« Hector, si je te dois répondre sans détour,

* Médaille de Caracalla (MIONNET, *Médailles antiques*, et SCHLIEMANN, *Ilios*, éd. Hachette, p. 843).

[1] A Pâris et à Hélène.

[2] Je suis obligé de mettre ici à la suite quatre rimes masculines. C'est le seul moyen de reproduire exactement la répétition qui va suivre.

ce n'est chez une sœur ou l'épouse d'un frère,
ni devant Athéna, comme viennent de faire
tant d'autres, espérant fléchir par des présents
la terrible déesse aux beaux cheveux frisants ;
c'est vers la haute tour d'Ilios qu'elle est allée,
dès qu'elle apprit que les Troyens, dans la mêlée,
fléchissaient sous un grand succès de l'ennemi.
Elle, aussitôt, courut vers les murs, à demi
folle ; l'enfant la suit que la nourrice porte. »
Quand l'intendante a dit, Hector, quittant sa porte,
refait, de rue en rue, un semblable chemin [1] ;
et quand, retraversant la grande ville, enfin
il revient de nouveau devant la porte Scée,
— c'était la route au champ de bataille tracée, —
l'épouse qu'il dota, vierge, dans un grand jour [2],
la fille d'Éétion à sa rencontre accourt.
Éétion, près du mont Placus, en Silicie,
régnait ; il habitait Thébé d'Hypoplacie ;
elle avait épousé Hector, vêtu d'airain.
Elle arrive bientôt ; l'esclave, sur son sein,
porte le tendre enfant, tout petiot encore,
l'Hectoride, beau comme un astre et qu'il adore ;
quoiqu'il eût nom Scamandrius, on préférait
dire Astyanax, tant Troie en Hector espérait [3].
Lui, sourit, regardant l'enfant, dans un silence.
Près de lui, toute en pleurs, Andromaque s'avance,

[1] Le chemin qu'on vient de lui voir faire en quittant la bataille pour rentrer chez lui.

[2] Les traductions qui parlent ici d'une riche dot apportée par Andromaque font un contre-sens. Dans la scène qui correspond à celle-ci, après la mort d'Hector, le poète dit qu'Andromaque laisse tomber ses bandeaux et le voile qu'elle reçut d'Aphrodite, le jour où Hector l'emmena de la maison de son père, « après avoir donné d'innombrables présents ». (XXII, 472, etc.)

[3] Astyanax signifie : *roi de la ville.* Ainsi, de nos jours, le roi de Rome.

elle lui prend la main, lui parle et dit ainsi :
407 « Démon [1], l'ardeur te perd ! N'as-tu donc en souci
ni ton fils jeune, ni moi qui bientôt vais être
ta veuve ; car bientôt, tous te cernant peut-être,
les Argiens te tueront. Le mieux sera pour moi
d'aller sous terre alors, privée ainsi de toi ;
car, toi mort, que peut-il me rester, dans la vie,
que les pleurs ? J'ai perdu père et mère chérie ;
Achille m'a tué mon père et dévasté
du peuple silicien la nombreuse cité,
Thébé, haute en remparts. Il nous tua mon père ;
mais, sans le dépouiller, en prince qu'on révère,
le fit brûler, vêtu des armements royaux,
lui fit un tumulus que bordèrent d'ormeaux

Tombe entourée d'ormeaux [*].

[1] Voir la note au vers 485.

[*] Parmi les tertres funéraires de la Troade qui existent encore, il en est un qu'on croit être celui de Protésilas, chef des Thessaliens. « Ce tumulus, dit Schliemann, s'appelle à présent *Kara Agatch Tepeh*, ce qui signifie *colline plantée d'ormes* ». (*Ilios*, éd. Hachette, p. 878.) Un siècle avant Schliemann, Choiseul-Gouffier en avait pris une vue, et les ormes y étaient nombreux. C'est ce dessin que nous reproduisons.

les filles du dieu Zeus, les nymphes forestières.
Dans la vaste maison j'avais aussi sept frères ;
tous, en ce même jour, chez Hadès descendaient;
Achille les fit tous périr, comme ils gardaient
les bœufs cagneux et les brebis à blanche laine.
Ma mère, aux régions du Placus était reine,
il l'enleva d'abord avec le reste ; puis
la mit en liberté, moyennant un grand prix.
Chez son père rentrée, elle y finit sa vie [1].
Toi qui es tout pour moi, père et mère chérie,
et frères, toi l'époux en fleur de mon amour,
allons, va, prends pitié, reste ici dans la tour,
ne rends pas orphelin l'enfant, l'épouse veuve.
Près des figuiers [2] surtout, on peut tenter l'épreuve
d'escalader nos murs, de prendre la cité [3];
range-là tes soldats; là, trois fois l'ont tenté
les plus forts, les Ajax, l'illustre Idoménée,
les Atrides et le fougueux fils de Tydée,

[1] Le texte dit : « Artémis la frappa ». On attribuait à Diane la mort subite des femmes, comme à Apollon celle des hommes », dit M. Pierron. Ce doit être un reste des légendes sur l'influence du soleil et de la lune.

[2] *L'Érinéos,* le figuier sauvage. Choiseul-Gouffier a cru reconnaître un souvenir pareil dans un endroit, près de Bounarbaschi, appelé encore aujourd'hui en turc d'un nom qui signifie : *montagne des figuiers,* bien qu'on « observe qu'il n'y reste plus aucun de ses arbres ». (*Voyage en Grèce,* II, 297.)

[3] Ce passage a été contesté, même par Aristarque. On n'admet pas chez les grammairiens qu'une femme parle « stratégie ». On trouve invraisemblable que la fille d'un roi, l'épouse d'Hector, la mère du jeune « roi de la ville » se souvienne d'un bruit dont on s'est alarmé trois fois, lorsque Ilios faillit être surpris par les assiégeants à l'endroit vulnérable, et qu'exposée, comme l'étaient alors les vaincus, à une mort cruelle ou à un odieux esclavage, elle indique à son mari un poste honorable, mais moins périlleux, où il peut les défendre des plus illustres de ses ennemis, en exposant moins une vie si utile au pays et à sa famille. « Ce qui parle en elle, répond justement M. Pierron, ce sont les inquiétudes de sa tendresse ». La poésie n'est pas autre chose que l'expression de ces sentiments.

soit qu'un devin pour eux eût consulté le sort,
soit que leur propre ardeur les guide et pousse encor. »
Le grand Hector au casque éclatant lui réplique :
« Femme, oui, je le crains; mais quelle honte publique
pour le Troyen, pour la Troyenne au long péplos,
si, lâche, j'évitais le combat, hors d'Ilios !
Mon cœur aussi dit non, car il apprit l'audace
sans cesse, et je dois être à la première place,
pour garder le grand nom de mon père et le mien.
Certe, en mon âme et conscience, je sens bien
qu'un jour viendra que périront la sainte ville
et Priam et son peuple aux javelots habile[1];
mais moi, pour les Troyens, je n'ai pas tant d'effroi,
ni pour Hécube, ni pour Priam, notre roi,
ni pour mes frères qui, nombreux, irréprochables,
tomberont sous les coups de vainqueurs implacables,
tant que pour toi, lorsqu'un Argien t'emmènera
et, toute en pleurs, au jour libre t'arrachera[2];
et d'une autre, en Argos, tu tisseras la laine,
et tu devras remplir la cruche à la fontaine[3],

[1] Ces trois vers se trouvent, pour la première fois, dans la bouche d'Agamemnon, où ils sont une menace (IV, 162-165). Répétés ici par Hector, ils prennent un sentiment de résignation et de mélancolie qui les a rendus célèbres.

[2] Le texte dit : *au jour libre;* puis, neuf vers plus loin : *ce jour esclave.* Cette image, qui assimile la liberté à la lumière, a été négligée par les traducteurs. Leconte de Lisle dit prosaïquement : *te ravir la liberté* et *finir ta servitude.* Bareste : *Ravi la liberté* et *les liens de la servitude.* Voss dit d'abord : *le jour libre;* mais il s'arrête et rentre dans la prose : *te défendre de la servitude.* Le grec permet de garder le mot *jour* dans ces deux acceptions opposées. Dans les langues modernes, la comparaison exige, la seconde fois, qu'on dise : *la nuit de servitude.* Si l'on préfère répéter le même mot, on doit chercher une image équivalente, en comparant, par exemple, la liberté à l'air que l'on respire et où l'on étouffe. Ainsi on pourrait dire ici : *à l'air libre t'arrachera,* et au vers 464 : *cet air de servitude.*

[3] Le texte nomme deux fontaines de Thessalie, celles de Messée et d'Hypérie.

malgré toi, car bien dure est la loi du malheur;
et souvent on dira, te voyant dans un pleur :
C'est l'épouse d'Hector, le plus grand en vaillance
de ceux qui défendaient Ilios avec la lance;
et tu te sentiras dans le cœur un regret
toujours nouveau, pensant au mari qui pourrait
dissiper devant toi la nuit de servitude [1].
Sur mon cadavre, moi, puisse la terre rude
s'entasser, plutôt que de survivre un moment,
pour t'entendre gémir sous l'avilissement [2]! »
466 Il dit, ouvre à son fils ses bras avec tendresse;
mais l'enfant, dans un cri, se renverse et se presse
au sein de la nourrice élégante, fuyant
à l'aspect du héros qui l'aime, et s'effrayant
de l'airain et des crins de chevaux de l'aigrette
qui, terrible, s'agite au casque sur sa tête.
Et le père et la mère à l'enfant souriait [3].
Aussitôt, de son front, le héros dépouillait
le casque; il le dépose, étincelant, à terre,
berce en ses bras l'enfant, baise sa tête chère;
puis, il implore Zeus et tous les dieux, disant :
476 « Zeus, et vous, tous les dieux, faites que cet enfant,
mon fils, soit entre tous comme moi respectable,
grand dans sa force et, dans Ilios, roi redoutable,
pour qu'à le voir rentrer du combat, rassemblant
d'ennemis immolés tout un butin sanglant,

[1] Voir la note 2 de la page précédente.

[2] Agamemnon, dans l'épisode d'Adraste, a rappelé à Ménélas le mot d'ordre du meurtre. Nestor avait déjà dit (liv. II, v. 354-356) qu'aucun Hellène ne devra rentrer dans sa patrie qu'après avoir profané l'épouse d'un Troyen pour venger l'épouse de Ménélas. Ce dernier cri d'Hector est donc profondément humain.

[3] Le verbe est au duel, dans le grec; mais le français permet le singulier.

chacun se dise : Il est plus vaillant que son père,
et que se réjouisse en son âme sa mère ! »
482 Il dit, aux mains de son épouse aimée il rend
son fils qu'elle reçoit sur son sein odorant,
dans un sourire plein de larmes. L'âme émue,
lui, la regarde, prend sa main et continue :
485 « O démone [1], pour moi, ne tremble pas si fort.
Nul, dans l'Hadès, ne m'enverra, malgré le sort ;
mais nul homme, une fois né, ne peut, que je sache,
s'y soustraire, le brave aussi bien que le lâche.
Rentre au logis, reprends la laine et les fuseaux,
soigne ton œuvre à toi, dirige les travaux
des servantes. A l'homme appartiendra la guerre [2]. »
494 Hector ramasse alors son grand casque à crinière
de cheval, et l'épouse, au cher logis rentrant,
le sein mouillé de pleurs, se retourne souvent.
Quand elle arrive au seuil des maisons bien peuplées
d'Hector, le grand tueur, elle y voit rassemblées
les servantes. Déjà leur œil en larmes fond :
elles pleurent, vivant, Hector, dans sa maison [3].
503 Or, Pâris n'était pas resté dans ses demeures ;
mais, ayant endossé ses armes les meilleures,
d'un bronze varié de tons, il s'est hâté,
sûr de son pied rapide, à travers la cité.

[1] Hector et Andromaque, comme Ulysse et Pénélope dans l'*Odyssée*, échangent ici, en bonne part, l'appellation de *démon*, et le mot devient plus ému dans la bouche d'Hector. Ni Bareste, ni Leconte, ni Dübner ne font la nuance. C'est toujours : *infortuné, infortunée; malheureux, malheureuse; mirifice, mira.* Voss en fait une : après la locution assez banale d'*homme étrange*, il fait dire par Hector : *pauvre femme.* Voir plus loin la note au vers 521.

[2] Le texte ajoute ici : « A nous tous, à moi surtout, qui sommes nés dans Ilios ». Payne Knight supprime ce vers.

[3] Knight supprime ce vers et les deux suivants, où l'on distingue surtout les caractères d'une interpolation inutilement explicative.

Tel un cheval captif, nourri d'orge, à la chaîne,
fuit de l'étable et court, en piaffant, dans la plaine;
il aimait se baigner dans le fleuve aux doux flots,
beau d'orgueil[1]; il tient haut la tête; sur son dos
le crin s'agite, et lui, confiant en sa grâce,
ses jambes vivement l'emportent, sur la trace,
aux prés où les chevaux libres restent paissant;
tel Pâris, des hauteurs de Pergame descend;
sous l'armure on dirait l'astre; il se précipite,
beau d'ardeur[2]; son pied prompt l'emporte, et, tout de suite,
il trouve le divin Hector qui s'en allait
des lieux où, dans l'instant, à sa femme il parlait.
517 Pâris, beau comme un dieu, lui dit : « O frère tendre,
peut-être trop longtemps t'aurai-je fait attendre,
en laissant s'écouler le moment convenu ? »
520 Hector au brillant casque alors a répondu :
« Cher démon[3], nul ne peut accuser, s'il est sage,
ton attitude, car tu n'es pas sans courage.
Si parfois tu fléchis et n'en peux plus, mon cœur
s'attriste quand je vois t'en faire un déshonneur
les Troyens qui pour toi subirent tant de transes.
Mais marchons, nous pouvons réparer ces souffrances,
si Zeus permet qu'en nos maisons, sur les autels,
nous offrions, un jour, aux grands dieux immortels

[1] et [2] *Beau d'orgueil, beau d'ardeur.* J'ai essayé de rendre ainsi les deux participes présents, de forme poétique, placés au début du vers : κυδιοων pour κυδιῶν : s'enorgueillissant, et καγχαλοων pour καγχαλεων : transporté de joie.

[3] M. Pierron dit qu'ici le mot *démon* « est en bonne part, plus encore qu'au vers 326 », et à ce vers, il l'a interprété par *cher ami.* Je lui emprunte le qualificatif *cher,* qui n'est pas dans le texte. Nous arrivons encore, dans cette rhapsodie, à des significations si diverses du mot *démon* que cela ne peut que me confirmer dans le parti que j'ai pris. (Voir pp. 81, 89 et 119, notes.)

la coupe de la délivrance et de la joie [1]
quand nous aurons chassé les Achéens, de Troie [2].

Coupe en or *.

[1] Ce vers n'est pas dans les strictes règles. On peut le rythmer par un vers de huit syllabes, suivi d'un hémistiche de quatre. Mais on sait que je ne cherche pas la régularité du vers classique; je tâche de rendre le mouvement du vers homérique, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

[2] M. Pierron dit que les critiques « ont eu la main heureuse dans la division des chants ». Car « celui-ci finit d'une façon sublime ».

* Coupe en or massif, pesant 4 livres, trouvée à Mycènes, dans le quatrième tombeau, par Schliemann (*Mycènes*, édition Hachette, p. 315).

RHAPSODIE XVII : COMBAT D'HECTOR ET D'AJAX

(Livre VII, vers 1-312).

Athéna veut courir au secours des Achéens, Apollon l'arrête ; ils s'entendent pour conseiller à Hector un combat singulier avec celui des Hellènes qui répondra au défi. Ménélas veut être encore celui-là. Agamemnon s'y oppose. C'est Ajax que le sort désigne entre neuf chefs qui se présentent. Le combat dure jusqu'au soir, sans résultat. Alors, deux hérauts, Idéus pour les Troyens, Talthybius pour les Hellènes, séparent les combattants :

« La nuit vient, il est bon d'obéir à la nuit »,

dit Idéus et répète Hector, et les combattants fraternisent par des présents.

RHAPSODIE XVIII : LA TRÊVE

(Livre VII, vers 313-481).

Après ce combat sans résultat, les deux peuples en viennent à des idées de prudence. Des deux côtés, on songe à brûler les morts. Nestor propose de demander une trêve, que les Troyens acceptent. D'autres projets se mêlent à celui-là. Anténor veut que Pâris rende Hélène et ses trésors. Pâris rendra les biens, y ajoutera du sien, mais veut garder la femme. Les Hellènes refusent. « Il n'est pas un enfant, répond Diomède, qui ne sache que la fin des Troyens approche. » Nestor y met plus de modération ; il conseille que la trêve soit employée aussi à fortifier le camp des vaisseaux, maintenant menacé. Ces travaux prennent tout le temps de la suspension d'armes. Mais Poseidon (Neptune) s'en inquiète. Zeus le rassure. Je traduis cette fin du livre VII.

RHAPSODIE XVIII

FRAGMENT

L'EMPLACEMENT DE TROIE AVANT LES FOUILLES.

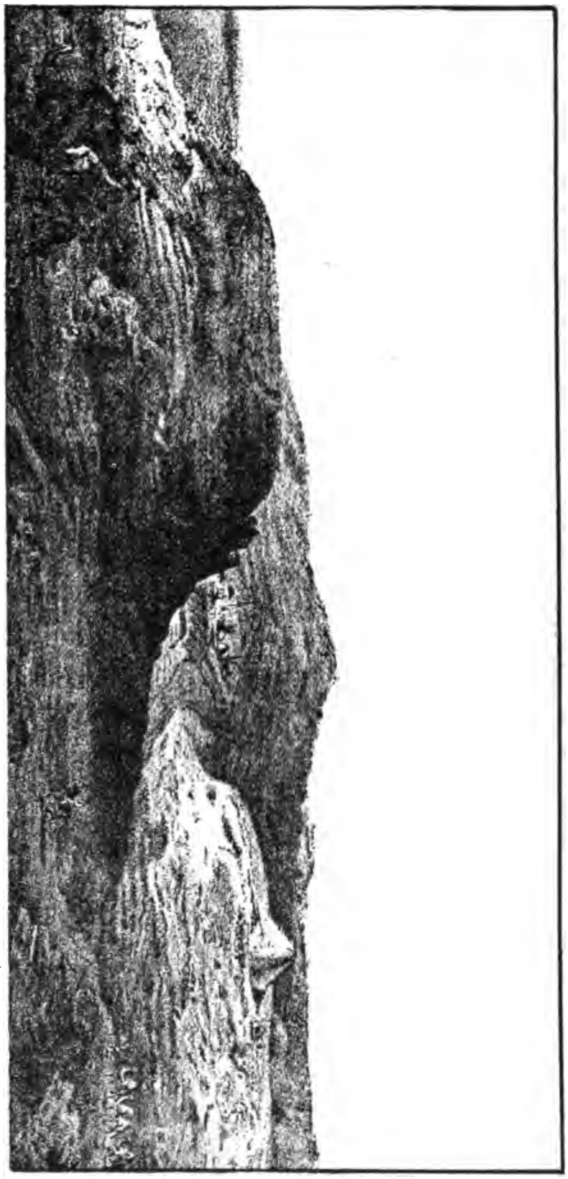
Les traces de remparts seront vite effacées.

(L. VII, v. 463)

Schliemann a retrouvé, sous la colline d'*Hissarlik*, les restes de sept villes superposées dont l'une fut sans doute la Troie homérique, enfouie sous les nouvelles colonies étagées sur ses ruines. La dernière est cet *Ilium novum*, ou *recens*, qu'Alexandre enrichit, dans son culte intéressé pour Homère, et qu'après sa destruction, pendant la guerre de Mithridate, César restaura en l'honneur d'Énée dont il prétendait descendre : *Romanaque Pergama surgent*, lui fait dire Lucain. Quatre siècles après, l'impératrice Eudoxie pleurait en vers sur ces ruines et l'on en arriva à se tromper sur leur emplacement même, à les voir dans l'Alexandrie de la Troade : *Alexandria Troas*, ou à les supposer cachées à Bounarbaschi. La contrée avait subi les mêmes vicissitudes. Ce qui s'y conserva le mieux, ce furent les fleuves, les montagnes, les marais, et parmi les œuvres de l'homme, les tombeaux. Lorsqu'à la fin du siècle dernier, un jeune savant, qui devait continuer ses recherches comme ambassadeur de France à Constantinople et donner son nom à une belle statue d'Apollon, Choiseul-Gouffier, parcourut le pays, « un Homère et un Hérodote à la main », il y retrouva de nombreux souvenirs. Ses attributions ne furent pas toujours exactes, mais plusieurs sont conservées et les vues qu'il prit constatent dans quel état le réveil des études et la méthode des fouilles allaient trouver le pays.

Une de ces vues est l'emplacement de l'*Ilium recens*. « Cet endroit est appelé en turc Hissardyck ou *Hissarlik* », dit Choiseul, et il y trouve, ainsi que dans les environs, des débris de marbre, de poterie, etc. Il reconnaît aussi ces « monticules ou masses coniques de terre amoncelée » qui sont d'anciens tombeaux; il désigne ceux d'Œsyétès, de Protésilas, d'Achille, de Patrocle, d'Ajax, le *tumulus commun* des Grecs, et d'autres, y compris « celui que quelques-uns ont pris pour le tombeau de Myrine ». C'était bien celui-là, mais son idée de placer l'antique Troie à Bounarbaschi l'empêcha de le comprendre. Ce qui lui échappe surtout, c'est l'emplacement de Troie, et c'est sans le savoir qu'il dessine la colline d'Hissarlik d'où les vestiges antiques avaient disparu depuis des siècles : *Etiam periere ruinæ*, disait déjà Lucain.

Cette vue d'Hissarlik devient plus précieuse depuis que, sous la Troie nouvelle, on y a retrouvé l'ancienne. Nous la publions d'après l'atlas du *Voyage pittoresque en Grèce*, t. II, p. 356, et atlas, pl. 119.



RHAPSODIE XVIII : LE REMPART DES HELLÈNES

FRAGMENT

(Livre VII, vers 433-481).

433 Ce n'était pas le jour, mais la nuit blanchissait
lorsqu'une troupe, autour du bûcher, s'empressait
pour dresser, au-dessus, loin du champ de bataille,
un tumulus commun [1], et, tout près, la muraille
aux hautes tours, rempart des gens et des vaisseaux ;
sous chaque tour, livrant un passage aux chevaux,
ils ouvraient une porte, habilement dressée ;
au dehors, près du mur, la terre était creusée
en fossé large et long, qu'ils garnissaient de pieux.
Tel ici travaillait l'Argien aux beaux cheveux.
443 Et là, les dieux siégeaient près du dieu de l'orage.
Ils contemplaient des Achéens le grand ouvrage.
Mais Poseidon, fouetteur de plages, parle ainsi [2] :
446 « O Zeus, quel homme encor, sur terre, aura souci

[1] Les voyageurs signalent sur les côtes de la mer Égée des monticules qu'on appelle *tepeh* en turc et *tumuli* en latin. Schliemann en a exploré plusieurs et il leur consacre tout un chapitre de son *Ilios*. A la fin du siècle dernier, Choiseul-Gouffier crut reconnaître le *tombeau commun* dont il est question ici, près du village de Koum-Keni. Mais il n'en donna pas la vue dans son atlas. (*Voyage en Grèce,* II, pp. 253 et suiv. Nouvelle édition ; Bruxelles, 1825.) Burnouf n'y a trouvé qu'un cimetière romain. (SCHLIEMANN, *Ilios,* p. 110.)

[2] Aristarque marque de l'obel cette scène de vingt vers que P. Knight supprime. Elle amène cependant une de ces pensées philosophiques qui reviennent souvent dans le poème. Certes, on peut supposer qu'elles ont pu être ajoutées à un texte antérieur, mais ce fut par un poète, et, si l'on devait retrancher tout ce qui entre dans ce ton, ce serait mutiler l'œuvre des rhapsodes homériques.

de célébrer des dieux l'esprit et la sagesse?
Ne vois-tu pas l'Argien qui, de nouveau, se presse
de garnir d'un grand mur, longé d'un fossé creux,
son camp; mais il néglige une hécatombe aux dieux.
Et l'un, partout où luit le jour, sera en gloire;
mais l'autre, les mortels en perdront la mémoire[1],
que Phœbus avec moi fit pour Laomédon[2]. »
454 Le dieu tonitruant s'étonne et lui répond :
« Quelle est, puissant fouetteur de rives, cette plainte[3]?
Qu'un autre, entre les dieux, frémisse ainsi de crainte,
s'il se sent moins de force au bras ou dans le cœur!
Partout où luit le jour, tu seras en honneur.
Va, quand, pour retrouver leurs demeures lointaines,
seront partis, sur leurs navires, les Hellènes,
ce mur tombé, ton flot entier l'engloutira,
puis, sur le vaste bord, ton sable montera :
les traces de remparts seront vite effacées. »
464 Ainsi les deux grands dieux échangeaient leurs pensées.
Quand le soleil tomba, le travail finissait[4];
Puis, les bœufs égorgés, le repas commençait.
Il leur était venu de Lemnos, la grande île,
des navires de vin, dont le fils d'Hypsipyle

[1] Encore un vers où la Vulgate, pour supprimer un hiatus, « ôte à la phrase sa précision », dit M. Pierron. Cette correction n'était pas faite du temps de l'école d'Alexandrie; car le manuscrit de Venise a encore l'hiatus, que M. Pierron rétablit.

[2] Laomédon, roi de Troie, père de Priam. Ceci se rattache à la légende rapportée par Thétis, au livre II, vers 397 et suivants, sur la conjuration des dieux contre Zeus. Le dieu vainqueur bannit de l'Olympe, pour une année, Poseidon et Apollon, et les condamna à servir Laomédon qui leur fit fortifier sa ville.

[3] *Fouetteur de plages,* vers 445, *fouetteur de rives :* une variante identique est dans le texte.

[4] Au vers 433, la nuit est près de finir et le travail commence. Ici le jour disparaît et l'œuvre est achevée. C'est donc la fin de la nuit et tout un jour qu'une partie de l'armée a mis à couvrir de terre le bûcher et à élever le rempart. Il n'y a rien là d'invraisemblable.

et de Jason, Eunée, aux Atrides offrait
mille setiers; le reste aux Argiens se vendrait.
Les uns donnaient du bronze en son éclat extrême,
d'autres la peau d'un bœuf, d'autres le bœuf lui-même,
d'autres des prisonniers. Le repas odorant
se préparait ainsi. Toute la nuit durant,
les Argiens, dans leur camp, mangèrent avec joie,
et les Troyens avec leurs alliés dans Troie.
Toute la nuit aussi, Zeus trama leur malheur;
bientôt sa foudre gronde, ils pâlissent de peur
et renversent le vin, n'osant plus aux calices
boire avant d'en offrir au grand Zeus les prémisses[1].

[1] Ce coup de tonnerre, ajouté peut-être comme fin de chant préparant la suite, annonce la grande intervention de Zeus. Je donnerai tout ce livre, en le dégageant de superfétations qu'Aristarque avait déjà dénoncées, et en vue de la forte concision que Payne Knight a exagérée outre mesure.

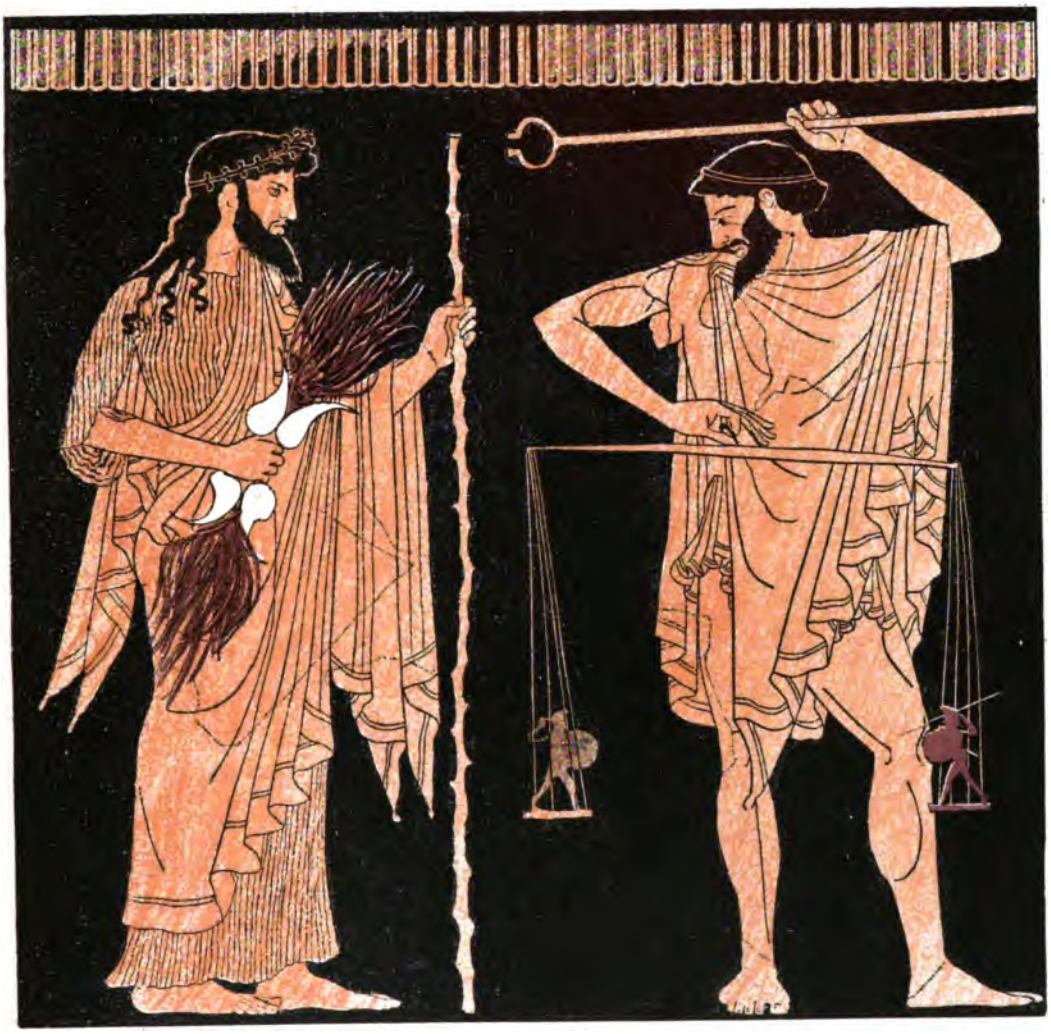
RHAPSODIES XIX, XX ET XXI

LE PÈSEMENT DES DESTINÉES.

Zeus père prend les grands bras d'or de sa balance.

(L. VIII, v. 63).

On connaît surtout trois représentations de ce sujet : 1° sur un miroir de bronze, publié par Winckelman, Lanzi, Gerhard, Millin, etc. Voir : MILLIN et MAISONNEUVE, *Vases antiques*, I, pl. 72; *Revue archéol.*, 1844, p. 297, et DURUY, *Hist., des Grecs*, III, 318; 2° un fragment de vase de la collection de Luynes. Voir : MILLIN, I. pl. 19; *Revue archéol.*, I, 650, et DURUY, I, 221; 3° le vase dit du Stathouder, publié en quatre planches coloriées par Millin, I, pl. 19-22. Pour tous les trois, c'est l'épisode d'Hector et d'Achille qui a été préféré d'après le livre XXII de l'*Iliade*. Je donne, d'après les *Monumenti* de l'Institut de correspondance archéologique de Rome, II. pl. 10, le n° 2, où Hermès tient la balance devant Zeus, mais j'ai supprimé la troisième personne placée de l'autre côté d'Hermès et qu'on croit être Thétis.



RHAPSODIE XIX : LES BALANCES DE ZEUS

(Livre VIII, vers 1-184).

L'aube au jaune péplos s'étendait sur la terre[1] ;
les dieux sont rassemblés par Zeus, porte-tonnerre,
sur un des faîtes qui de l'Olympe montaient.
Et lui, les haranguait, et eux, ils l'écoutaient.
« Entendez-moi, chacun des dieux, chaque déesse ;
je vous dirai ce qui dans mon esprit se presse :
qu'aucune femme entre les dieux, non plus qu'aucun
homme, ne me réplique, et que tous et chacun
s'inclinent, pour que l'œuvre aussitôt s'accomplisse ;
car quiconque voudra servir, par artifice,
l'Argien ou le Troyen, dès que je le verrai,
rentrera sur l'Olympe, horriblement navré,
ou je le lancerai dans le Tartare sombre,
bien loin, au plus profond de l'abîme, dans l'ombre[2],
aussi loin de l'Hadès qu'est la terre des cieux.
On verra si je suis le plus puissant des dieux.
Allons ! essayez, tous, afin de mieux l'apprendre :
Cette chaîne d'or-ci, du ciel faites-la pendre,
tous attachez-vous-y, les déesses, les dieux ;
vous ne descendrez pas, d'une ligne, des cieux,
Zeus, maître souverain, quoique vous puissiez faire.
Mais, si je voulais, moi, vous soulever de terre,

[1] On a remarqué que le verbe se rapporte ici au phénomène naturel et le qualificatif à la déesse qui le personnifie. J'ai gardé cette confusion qui « n'est pas rare dans Homère », dit M. Pierron.

[2] J'omets ici, avec Bekker et autres, un vers inutile.

j'enlèverais la terre et la mer avec vous,
j'accrocherais la chaîne à l'Olympe, et vous tous,
avec tous les trésors du ciel vaste où nous sommes;
tant je suis fort parmi les dieux, parmi les hommes[1]. »
41 Il dit; puis, attelant ses chevaux, à l'essor
superbe, aux pieds d'airain, à la crinière d'or,
il se cuirasse d'or tout le corps, sa main prompte
prend le fouet d'or bien fait, et sur son char il monte,
va fouetter : les chevaux, d'eux-mêmes envolés,
courent entre la terre et les cieux étoilés.
De l'Ida, nid de grands fauves, riche en fontaines,
il gagne le Gargare, où ses propres domaines
sont avec ses autels. Là, le père des dieux
dételle ses chevaux, les cache à tous les yeux
dans un nuage, et lui, s'asseyant à la cime,
il contemple, exultant dans sa grandeur sublime,
les vaisseaux des Argiens, la cité des Troyens.
53 Sous la tente, hâtant le repas, les Argiens
aux beaux cheveux, vêtaient déjà l'armure utile,
tandis que les Troyens s'équipaient dans la ville,
moins nombreux, mais poussés par des dangers pressants
à défendre, au combat, l'épouse et les enfants.
La porte s'ouvre alors, et la masse se hâte,
dehors, à pieds, en chars; un grand tumulte éclate[2].
60 Tant que monta l'aurore et que le saint jour crût,
on lutta des deux parts, et du peuple mourut;

[1] Les treize vers qui suivent celui-ci sont marqués de l'obel par Aristarque, supprimés par Bekker et autres. Je les omets.

[2] Je retranche ici six vers que les copistes ont empruntés au chant IV (v. 446-450). L'emprunt a été maladroit, car le texte vient de dire : « un grand tumulte éclate », et cet hémistiche se retrouve aussitôt dans l'interpolation, de sorte qu'il se répète, dans la Vulgate, à trois lignes de distance. Ce n'est pas ainsi que sont les répétitions homériques.

mais quand l'astre, au milieu, remplit le ciel immense,
Zeus père prend les grands bras d'or de sa balance[1];
il y met deux destins d'irréparable mort[2];
ici pour l'Argien fier, là pour le Troyen fort;

Le pèsement des destinées *.

* Autre peinture sur vase où Hermès pèse deux hoplites, représentant Achille et Memnon, sans doute.

[1] M. Pierron explique qu'il ne s'agit pas de lever les plateaux, mais qu'il faut comprendre : « Jupiter prend de larges balances ». Ce ne sont pas les plateaux qui sont larges, mais les bras.

[2] Les trois vers qui commencent ici se répètent au chant XXII (v. 209-213), à la seule différence qu'au lieu des Argiens et des Troyens que Zeus pèse, c'est Achille et Hector. Quand la scène se reproduit, dans Eschyle et Quintus de Smyrne, il s'agit d'Achille et de Memnon; dans Virgile, d'Énée et de Turnus; dans Milton, de Satan et des archanges. Voici le mot à mot du texte grec :

Il y mit deux kères d'éternelle mort,
pour les Troyens dompteurs de chevaux et les Achéens vêtus d'airain;
il la leva, prise par le milieu, et le jour fatal des Achéens pencha.

On remarquera d'abord que, dans le deuxième vers, le texte donne aux deux peuples d'autres qualifications que celles dont je me sers. Pour les rendre, j'aurais dû employer deux vers au lieu d'un, et ce qui importait surtout ici, c'est que les deux ennemis fussent mis en opposition, en balance, dans un seul vers.

Mais quel objet Zeus place-t-il dans la balance, cela n'est pas dit, et Virgile, en traduisant *kères* par *fata,* ne nous l'apprend pas. Ce ne sont pas des *sorts* ou des *dés,* comme on en a déjà vu mettre dans un casque pour décider qui de plusieurs guerriers répondra à un défi, ou lequel, de Ménélas ou de Pâris, attaquera le premier. Il y a pour cela un autre mot qui a fait nommer ce genre de divination la *cléromancie.* Mais κληρος n'est pas κηρ. Ici, on ne tire pas un dé au hasard, on pèse quelque chose : *le poids de la mort,* dit Virgile : *quo vergat pondere lethum.* Sur les peintures repré-

il la lève par le milieu; l'heure dernière
fait pencher les Argiens [1]; et Zeus roule un tonnerre
et lance, de l'Ida, sa foudre; sous ses coups,
ils reculent, la peur pâle les saisit tous.
Nul n'ose plus tenir, ni le roi de la Crète [2],
ni l'Atride, ni les Ajax ne tiennent tête;
seul Nestor, ce bon vent des Argiens, persistait
bon gré mal gré; car l'un de ses chevaux buttait.
L'époux divin d'Hélène aux tresses magnifiques,
Pâris l'avait blessé de l'une de ses piques,
au haut du front, où la crinière du cheval
commence à pousser; là, chaque coup est fatal;

sentant ce sujet, on a mis des figurines nues, ailées, vêtues de tuniques ou voilées, ou des hoplites en armes; ces mêmes figures servent, avec des oiseaux ou des papillons, à représenter l'âme s'échappant du corps par une blessure ou planant au-dessus d'un mort. Mais cela ne fournit pas un nom à donner à ces objets. On a appelé improprement cette divination : *le pèsemcnt de l'âme.* On ne peut cependant pas la confondre avec le jugement de l'être moral, la balance des vertus et des vices, si souvent représentée en Égypte et au moyen âge. Il ne s'agit ici que de la vie physique. Mais plus il reste de jours à l'homme, plus il semblerait devoir peser, et c'est le contraire : le peuple ou le héros est censé d'autant plus lourd que ce qui lui reste de vie est plus léger, laisse le corps pencher davantage vers la terre où il tombera bientôt de tout son poids. C'est cette idée qu'un objet doit personnifier, qu'un mot doit rendre. De Witte, pour une étude spéciale (*Revue archéol.*, 1844; voir aussi Maury, même volume), a conservé le mot grec en l'expliquant. Il dit *kères* à chacune des deux seules fois que le texte l'emploie. M. Leconte de Lisle le répète d'abord trois fois pour une, mais à la seconde fois où le mot se trouve dans le texte, — dans un vers que j'ai retranché, — il le traduit par *destinées.* Voss fait de même, après avoir dit *lols.* Le besoin d'être compris l'emporte, et M. Collignon fait de même (*Mythologie,* etc.). A défaut de mieux, le mot de Virgile peut suffire à cette *kéromancie.* La longue étude du *Dictionnaire des antiquités grecques* (Hachette) sur la *divination* ne mentionne pas celle que pratique Jupiter lui-même. Il faudra attendre le mot *Psychostasie.*

[1] J'omets ici deux vers, condamnés par Aristarque, « glose médiocre des vers précédents », dit M. Pierron. C'est là que le mot *kères* est répété sans rien nous apprendre, et Aristarque fait remarquer que chacun des deux peuples n'ayant qu'une *kère,* il n'était guère permis de répéter le mot au pluriel.

[2] Le texte nomme Idoménée.

le cerveau pris, il bondissait du mal extrême,
et gênait les chevaux en roulant sur lui-même;
Nestor à peine a pu couper sa longe d'or,
du poignard, qu'aussitôt les prompts chevaux d'Hector

Couteau-poignard *.

surgissent, et le char apporte le terrible
Hector. Le roi voyait venir la mort horrible;
mais le danger par Diomède fut compris :
il interpelle Ulysse, en jetant de grands cris :
93 « Sage fils de Laërte, Ulysse noble et brave,
où cours-tu, dos tourné, comme au combat l'esclave?
Crains donc d'être blessé par derrière, en fuyant;
reste et sauvons Nestor d'un cruel assaillant. »
97 Ulysse n'entend rien, dans l'émoi qui l'oppresse,
mais de fuir aux vaisseaux des Argiens, il se presse.
Diomède, resté seul, veut lutter encor,
il se place en avant des chevaux de Nestor,
sa voix vole vers le vieux roi qu'il encourage :
102 « Vieillard, quand ta vigueur fléchit au poids de l'âge,
que tes chevaux sont las, ton cocher affaibli,
par de jeunes soldats tu te vois assailli;
viens donc, monte à mon char, tu verras comme on mène
les bons chevaux de Tros, vivement, par la plaine,
pour traquer l'ennemi partout, ou le tourner;
je les pris sur Enée, aisés à dominer.

* Lame aux ornements d'or, portée à la ceinture près du fourreau de l'épée, par les héros d'Homère, et servant à des usages pareils à celui qu'on voit ici. (D'après la chromographie de l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, d'Athènes, 1889, pl. 7.)

Laisse à tes gens ta paire et dirigeons la mienne
sur les Troyens, afin qu'Hector lui-même apprenne
que ma lance aussi vibre, irritée, à mon bras. »
112 Il dit et le vieillard ne s'y refuse pas.
Sthénélus de Nestor soignera les cavales,
avec Eurymédon aux forces sans égales,
et Nestor est au char de Diomède entré.
Aussitôt il saisit la rêne en cuir doré,
fouette, et devant Hector le char vole et se place.
Diomède à l'instant lui lance un trait en face,
mais la pique à côté dévie et va toucher
Eniopée, un fils de Thébeus, son cocher;
gardant la rêne en mains, blessé sous la mamelle,
il tombe, les chevaux choppent, le char chancelle,
il sent sa vie avec ses forces s'épancher.
Hector, pris de tristesse au cœur pour son cocher,
l'abandonne mourant, malgré sa peine vive,
pour en retrouver un; peu de temps, il s'en prive;
il voit Archeptolème et veut qu'il tienne au frein
ses chevaux et lui met les guides dans la main.
130 La mort allait venir avec sa sombre suite [1],
si le père des dieux n'avait pris parti vite;
il fait tonner sa foudre et lance ses carreaux
devant le Tydéide, aux pieds de ses chevaux;
terrible, un feu jaillit du soufre qui s'embrase.
Le cheval se débat sous le char qui l'écrase,
Nestor laisse échapper les rênes de sa main;
temblant dans l'âme, il parle à Diomède enfin :
139 « Rebrousse, noble ami; mets tes chevaux en fuite,
puisque nous est par Zeus la victoire interdite [2]. »

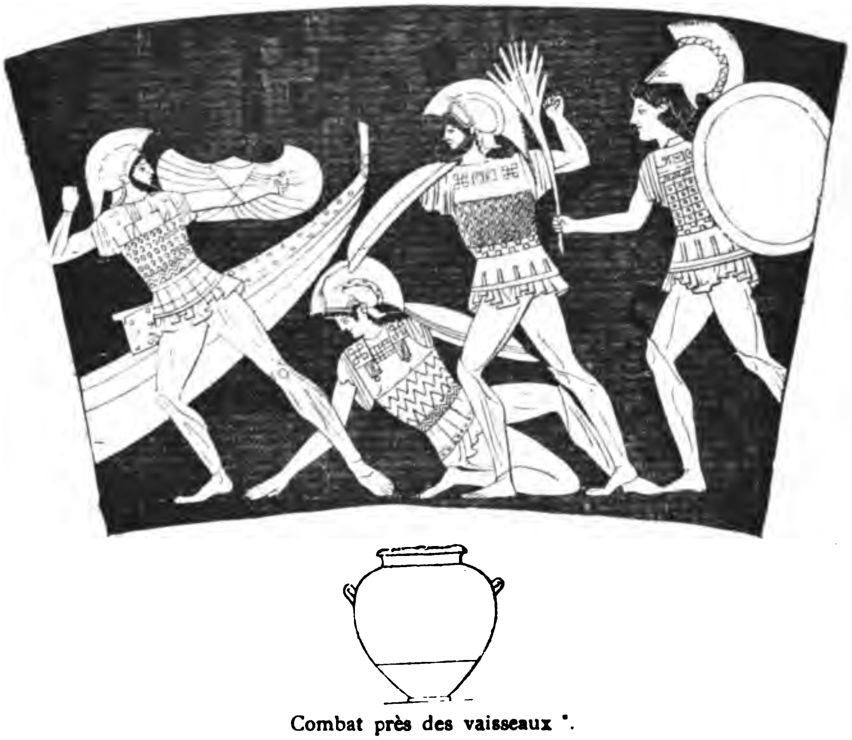
[1] La Vulgate ajoute ici un vers visiblement exagéré : « Et les Troyens allaient être rejetés dans Troie, comme un bétail ». Ce vers est supprimé par Payne Knight.

[2] Il y a ici quatre vers de réflexions inutiles sur les faveurs changeantes de Zeus. Knight les supprime.

145 L'intrépide dompteur de chevaux lui répond :
« Ce que tu dis, vieillard, certes, est dans la raison ;
mais d'un cruel chagrin mon âme est accablée,
car Hector aux Troyens dira dans l'assemblée :
Devant moi, Diomède a fui. Il s'en fera [1]
gloire ! Ah ! plutôt, le sol profond m'engloutira ! »
151 Mais le sage Nestor repousse cette idée :
« Hélas ! que dis-tu là, fils du vaillant Tydée ?
quand même, lâche et vil, Hector t'appellerait,
pas un Troyen, pas un Dardanien n'y croirait,
et pas même une femme aux Troyens, race fière,
dont tu jetas plus d'un époux dans la poussière ! »
157 A ces mots, il fait fuir les chevaux au pied fort,
en arrière, à travers la foule ; mais Hector
et les siens lui lançaient leurs piques menaçantes.
Hector lui crie alors des paroles blessantes :
161 « Tydéide, on t'offrait à tort, dans les festins,
le premier rang, les meilleurs mets, les vases pleins !
On va te mépriser, car tu n'es qu'une femme.
Fuis, femelle ! Jamais, moi vivant, sur mon âme !
tu ne prendras nos tours, ni n'emmèneras loin
nos femmes ; car de toi d'abord j'aurai pris soin ! »
167 Or, entre deux partis, Diomède balance
s'il doit se retourner et lutter de la lance.
Trois fois ainsi son cœur balance, et son esprit ;
trois fois la foudre à Zeus, sur l'Ida, retentit,
annonçant aux Troyens le destin favorable.
Hector leur crie alors d'une voix formidable :
173 « Troyens et Dardaniens, Lyciens, chers alliés,
vous êtes hommes donc, jamais ne l'oubliez !

[1] J'ai prévenu que je ne reculerais pas devant un hiatus. M. Pierron dira plus loin (v. 503) : « Dans ce vers, comme dans *une foule d'autres*, les grammairiens ***postérieurs à Aristarque*** avaient fait disparaître l'hiatus ». Les grands siècles littéraires de la Grèce n'ont donc connu Homère qu'avec une foule d'hiatus.

Je sens que Zeus, veillant lui-même à notre gloire,
sur les Argiens mourants nous promet la victoire.
Ils entourent leur camp d'un rempart ; insensés,
nos chevaux aisément franchiront leurs fossés,
et, quand j'envahirai leurs vaisseaux et leurs tentes,
souvenez-vous, prenez les torches flamboyantes
pour brûler leurs vaisseaux et les immoler tous,
étouffés de fumée, achevés sous nos coups [1].



Combat près des vaisseaux *.

[1] Ce vers que je traduis librement est suspecté par Aristarque. — Je supprime ici trente vers dont les anciens contestaient plusieurs détails et que Payne Knight retranche tous. C'est une tentative d'Héra pour que Poseidon aide les Hellènes. Poseidon s'y refuse et cet épisode ne peut qu'affaiblir la scène où Héra et Athéna tentent de désobéir à Zeus.

* Les Troyens poursuivant les Hellènes, de lances et de torches, jusque sur leurs vaisseaux. Peinture sur vase (un stamnos) à figures rouges sur fond noir, Musée de Munich. (GERHARD, *Auserlesene Vasenbilder*, t. II, pl. 197.)

RHAPSODIE XX : TEUCER

(Livre VIII, vers 213-349.)

Ajax et Teucer *.

213 Cependant, entre les vaisseaux et la muraille,
l'armée, avec ses chars et ses gens de bataille,
se pressait à l'étroit; Hector l'y balayait,
héros digne d'Arès, que Zeus glorifiait.
Il eût brûlé tous les vaisseaux, d'un feu rapide,
si, dans le cœur, toujours prêt au devoir, d'Atride,

* Fronton du temple d'Egine, Musée de Munich. Le fronton représente la lutte pour le corps de Patrocle. Les deux Hellènes qui sont reproduits ici sont Ajax luttant de la lance et un autre guerrier, se couvrant de son bouclier pour lancer ses flèches; les uns le prennent pour un Eacide, les autres pour Teucer. Vers 269 et suivants. (D'après une photographie.)

Héra n'eût mis l'espoir de sauver les Argiens.
Il court aux tentes, aux vaisseaux des Achéens [1],
avec un grand manteau de pourpre qu'il agite;
s'arrête sur le noir vaisseau qu'Ulysse habite,
qui tenait le milieu du camp et d'où la voix,
des deux extrémités, peut s'entendre à la fois [2];
de là, en cris perçants, il s'adresse à l'armée :
228 « Honte et malheur, vous dont l'unique renommée
est d'être beaux! Où sont les jours où nous passions
pour les plus forts, et qu'à Lemnos nous nous faisions
notre éloge, en mangeant les bœufs aux cornes fières
et vidant, couronnés de vin frais, les cratères [3].
A cent, deux cents Troyens, alors, chacun de nous
eût fait face; à présent un seul nous brave tous [4].
O Zeus père, quel roi s'est vu, d'une victoire,
frapper d'un tel désastre et ravir tant de gloire?
Pourtant, ai-je jamais, en mes destins cruels,
de mon vaisseau rameur vu l'un de tes autels
sans y brûler d'un bœuf la cuisse ou les entrailles,
dans l'espoir d'emporter Troie aux fortes murailles?
Mais, Zeus, accorde-moi du moins un dernier vœu :
permets du moins que nous fuyions loin de ce lieu,
sans laisser les Troyens massacrer les Hellènes. »
245 Il dit; le Père alors, s'émouvant de ses peines,

[1] *Argiens* et *Achéens*. Ces deux synonymes sont aussi à la fin du vers, dans le grec.

[2] J'omets ici trois vers. « Ces trois vers, dit M. Pierron, ne sont point dans le manuscrit de Venise, ni même dans la plupart des autres manuscrits. Ils ont été empruntés à un autre passage de l'*Iliade* (XI, 7-9), où ils sont parfaitement à leur place. Ici, on n'en avait nul besoin. »

[3] Ce détail est contesté. Quoi de plus naturel pourtant que le vin se mêle aux festins où les hommes s'excitent aux défis de prouesses?

[4] Je supprime ici un vers (235), marqué de l'obel par Aristarque et qui explique bien inutilement que ce seul ennemi est Hector.

veut que l'armée échappe et ne périsse pas.
Il fait planer un aigle au-dessus des combats,
— c'est le meilleur augure entre les oiseaux, certe; —
sa griffe porte un faon, né d'une biche alerte,
il le dépose sur l'autel du roi des dieux,
où les Argiens offraient un sacrifice à Zeus.
Repris d'ardeur à voir l'oiseau que Zeus envoie,
Eux, courant au combat, tombent sur ceux de Troie.
253 Alors, nul, si nombreux que l'on pût s'y presser,
ne surpassait le fils de Tydée à lancer
ses chevaux, à franchir le fossé, à combattre;
le premier de beaucoup, c'est lui qui sut abattre
un des Troyens, Agélaüs, fils de Phradmon,
qui menait, en fuyant, ses deux chevaux de front.
Il le frappe, sa lance a traversé l'échine
entre une épaule et l'autre, et sort par la poitrine;
il tombe; sous son corps, l'armure a retenti.
Les deux Atrides chefs arrivent après lui,
après eux les Ajax, ceints d'une ardeur virile,
après, Idoménée et son cocher habile [1],
après, Éryphylos, noble fils d'Évémon;
puis, neuvième, à côté du fils de Télamon [2],
du bouclier d'Ajax protégeant sa tactique,
Teucer, qui de son arc tend la corde élastique.
Lorsque le bouclier, par instants, s'écartait,
le héros aux aguets, dans la foule, abattait
un homme qui, perdant l'âme, tombait à terre;
puis il rentrait, comme un nourrisson sous sa mère,

[1] Le texte ajoute ici un vers pour nommer le cocher : « Mérion, l'égal d'Arès, tueur d'hommes ». Knight et d'autres le suppriment.

[2] Ajax.

près d'Ajax, à l'abri du vaste bouclier.
273 Or, quel Troyen Teucer frappa-t-il le premier?
Orsiloque fut le premier; puis, Ophéleste,
Détor, Chromios, Ormène, Hamopan, le céleste
Lycophontos, puis Ménalippe, ardent guerrier,
tous étendus, mourants, sur le sol nourricier.
Le noble fils d'Atrée, alors, voit avec joie
qu'il abat de son arc les phalanges de Troie.
Aussitôt vers lui court et crie Agamemnon :
281 « Chef d'hommes, cher Teucer, fils du grand Télamon [1],
frappe encore! deviens le soleil des Hellènes [2],
et fais monter ton père aux gloires souveraines [3]!
Moi je dis, la promesse aura son prompt effet,
que, toi premier, si Zeus et Pallas me permet
de détruire bientôt Troie aux fortes murailles,
tu prendras, après moi, du grand prix des batailles,
ta part, soit un trépied, un char à deux chevaux,
soit une femme enfin, pour ton lit de repos. »
292 Teucer répond : « O roi qu'avant tous on honore,
quand j'y mets tout mon cœur, pourquoi, toi-même encore,
me presser? Ce qui fut en mon pouvoir, toujours
ne l'ai-je fait? Depuis qu'on assiège ces tours,
depuis lors [4], ceux qui se découvrent, je les tue.
Huit fois, je viens de tendre une flèche pointue,

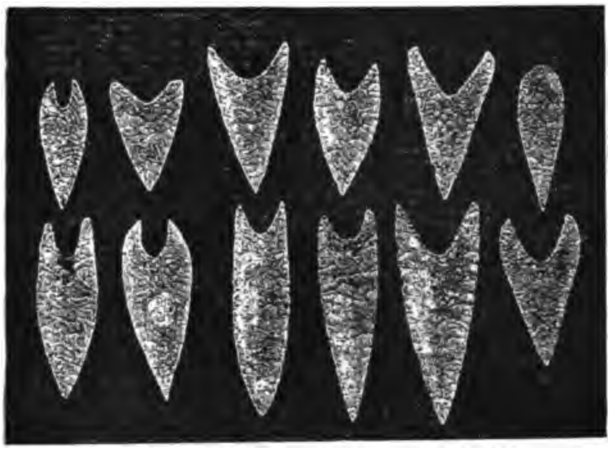
[1] Teucer était le frère naturel d'Ajax (voir note 3).

[2] M Pierron dit, à propos de ce vers : « Φόος, *lux* (lumière); dans un sens moral, *joie, salut* » et, au vers suivant : « *In gloriam evehe; la gloire* est comme un char sur lequel Agamemnon excite Teucer à *faire monter* son père ». Pourquoi ne garderait-on pas les deux métaphores qui montrent la joie d'Agamemnon.

[3] J'omets deux vers que les anciens critiques regardaient comme interpolés. C'est un rappel, qui ne peut être à sa place ici, de la naissance illégitime de Teucer.

[4] *Depuis que — depuis lors :* ἐξ οὗ — ἐκ του.

Toutes ont mis par terre un jeune ami d'Arès.
Mais ce chien enragé, je ne l'atteins jamais ! »



Pointes de flèches [*].

300 Il dit, et de la corde il lance une autre flèche
sur Hector ; de l'atteindre il brûle et se dépêche ;
mais le trait, déviant, va frapper Gorgythion,
l'un des fils de Priam, atteint en plein poumon ;
sa mère était, nouvelle épouse, née en Thrace [1],
la belle Castianire, à la divine grâce.
Comme on voit se pencher la tête d'un pavot
sous la fraîche rosée et sous son fruit nouveau,
tel, sous le poids du casque, il incline la tête.
309 Déjà Teucer saisit un nouveau trait qu'il jette [2]
sur Hector ; de l'atteindre il brûle encore plus.
Le trait dévie aussi, détourné par Phœbus ;

[*] Pointes de flèches, en obsidienne, de types différents, trouvées dans le quatrième tombeau de Mycènes, par H. Schliemann. (*Mycènes*, édition française, p. 354.) La gravure en donne 15.

[1] Le texte dit : *d'Ésyme*. C'est une ville de Thrace.

[2] Ces deux vers sont la répétition des vers 300-301, que la rime ne m'a pas permis de reproduire exactement.

et frappe Archeptolème au cœur, sous la mamelle [1];
il tombe, les chevaux choppent, le char chancelle;
il sent sa vie avec ses forces s'épancher.
Hector, pris de tristesse au cœur pour son cocher,
l'abandonne mourant, malgré ses vives peines,
et crie à Cébrion qu'il s'empare des rênes;
c'est le frère du mort, il ne refuse pas.
Hector même, du char brillant, se jette à bas,
en poussant d'affreux cris, puis, prenant une pierre,
marche à Teucer qu'il veut tuer, dans sa colère.
Lui, qui venait de prendre un trait dans le carquois,
le posait sur la corde; Hector, d'entre ses doigts,
le détourne au moment qu'il la tend, et lui jette
l'âpre pierre sur l'os qui sépare la tête
de la poitrine; là, chaque coup est fatal;
la corde rompt, sa main s'engourdit sous le mal;
il s'affaisse à genoux, son arc tombe par terre.
Mais Ajax sur le sol ne laisse pas son frère;
il accourt, il étend son bouclier sur lui;
ses deux chers compagnons sont accourus aussi;
Mécistée, Alastor, que ce devoir attire,
l'emportent, gémissant tout haut, vers son navire.
De nouveau, Zeus rendait l'assurance aux Troyens;
ils repoussent jusqu'au fossé les Achéens;
Hector frappe au plus proche, exultant de courage.
Tel, chassant un lion ou quelque porc sauvage,
le chien gagne sur lui de vitesse toujours,
happe aux cuisses, aux reins, évite ses retours;
tel Hector courait sus aux Argiens, au plus vite,
tuant tout, près de lui; le reste prend la fuite.

[1] J'omets ici deux hémistiches inutiles : « Cocher d'Hector qui se ruait dans la mêlée », ce qui me permet de donner la répétition des quatre vers suivants, vus plus haut (122-125).

Pendant qu'ils franchissaient le rempart, le fossé,
fuyant, par les Troyens un grand nombre est blessé;
ceux qui dans les vaisseaux parvenus s'amoncèlent,
s'encouragent l'un l'autre, à haute voix appellent
tous les dieux; ils priaient en élevant les mains.
Hector pousse partout ses chevaux aux longs crins,
ses yeux luisent, pareils à ceux de la Gorgone
ou d'Arès, ce fléau qui de morts s'environne.

RHAPSODIE XXI : ATHÉNA HORS DE COMBAT

(Livre VIII, vers 350-365).

Athéna *.

350 Mais Héra aux bras blancs les voit, prend pitié d'eux
et s'adresse à Pallas, en mots impétueux :
352 « Grands dieux ! fille de Zeus, ne pourrons-nous plus même
secourir les Argiens dans un danger extrême ?
Ils vont périr, vaincus par le mauvais destin,
sous le choc d'un seul homme ; et lui, rompant tout frein,
sévit en des fureurs qui sont intolérables.
Cet Hector a vraiment fait trop de misérables ! »
357 Athéna Glaucopis aussitôt répondit :
« Ah ! que n'a-t-il perdu son criminel esprit,
tué par un Argien, dans sa propre patrie !
Mais mon père est saisi d'une aveugle furie,

* Jaspe rouge gravé, du cabinet des médailles de Vienne, signé Aspasios, grandeur naturelle, d'après un moulage reçu gracieusement de l'administration viennoise. (Voir rhapsodie XII, p. 138.)

dur et sans foi, toujours rebelle à mes avis.
Ne se souvient-il plus que je sauvai son fils[1] ?
Il pleurait, s'épuisant aux travaux d'Eurysthée,
et sa plainte jusqu'à l'Olympe était montée ;
Zeus alors m'envoya, du ciel, le secourir.
Si d'un esprit prudent j'avais su l'avenir,
lorsqu'en un autre jour, à l'Hadès inflexible
il l'envoya ravir le chien du dieu terrible,
aux flots houleux du Styx il n'eût pas échappé.
Maintenant Zeus me hait et n'est plus occupé
que des vœux de Thétis, qui vint, mère empressée,
ses genoux embrassés, sa barbe caressée,
réclamer ses faveurs pour Achille, son fils.
Mais je redeviendrai sa chère Glaucopis[2].
Toi, mets le joug à nos chevaux au pied solide,
tandis que moi, j'irai chez Zeus, le porte-égide,
revêtir mon armure, et nous verrons enfin
si, lorsque des combats nous prendrons le chemin,
Hector, fils de Priam, en aura de la joie,
ou si, près des vaisseaux, on verra ceux de Troie
gorger chiens et vautours de leur graisse et leur sang[3] ! »
381 Elle dit, la déesse au bras de lait consent.

[1] Héraclès, que le texte ne nomme pas.

[2] Le texte dit : « Mais il arrivera bien qu'il m'appellera de nouveau sa chère Glaucopis ». Ce vers montre que Glaucopis était devenu un surnom amical, et il serait impossible, sans l'employer, de rendre ce trait de coquetterie confiante de fille préférée. Qu'on dise donc : *sa chère aux yeux de hibou !* Ajouter le mot *fille* ne peut qu'affaiblir le trait : *sa fille aux yeux clairs — sa fille aux yeux bleus,* cela ne vaut pas mieux en français qu'en allemand. — J'aurais pu dire :

Il m'appellera bien encor sa Glaucopis.

Mais le mot *chère* m'a paru devoir être conservé. Enfin, un second point s'imposait, c'était de garder au trait sa condensation en un seul vers. Allonger la courroie en vue de l'exactitude eût été sacrifier la poésie à la grammaire.

[3] Textuellement : *de graisse et de chairs.*

Vers les chevaux au frontal d'or, alors s'avance [1]
Héra, fille à Cronos, le dieu du ciel immense;
puis Athéna, la fille au porte-égide Zeus,
met sa cuirasse pour le combat périlleux.
Elle monte à son char de feu, saisit sa lance,
et, sous le fouet d'Héra, l'attelage s'élance.
397 Mais Zeus qui, de l'Ida, les voit, s'irrite fort,
il mande Iris, sa messagère aux ailes d'or.
399 « Fais-les rebrousser, prompte Iris; va leur défendre
de venir; ces combats seraient laids à reprendre.
Moi, je jure, et l'effet va suivre sans retard,
de leur estropier les chevaux sous le char,
les jeter bas du siège et briser le char même;
alors, dix ans devront suivre leur cours suprême
pour les guérir, si ma foudre sur elles choit.
Et Glaucopis saura ce qu'à son père on doit [2];
mais Héra ne m'offense autant ni ne m'irrite,
car elle contredit tout ce que je médite. »
409 Prompte comme l'orage, à peine a-t-il parlé
qu'Iris, sa messagère, aussitôt a volé
en bas du mont Ida; puis, elle se transporte
sur l'Olympe aux plateaux nombreux. Là, vers la porte,

[1] Les quatorze vers du texte (382-396) qui commencent ici, sont empruntés au livre V, où la scène prend trente-deux vers (720-752). L'arrangeur a supprimé Hébé, retranché huit vers par-ci, cinq vers par-là. et composé de pièces et morceaux une pâle redite de l'équipement d'Athéna. Parmi les vers conservés, les critiques anciens en contestaient d'abord trois (385-387), puis deux (390-391). Mais pourquoi répéter un détail poétique plutôt que d'autres? Dès lors la phrase incidente sur les Heures qui ouvrent et ferment les portes du ciel doit être retranchée aussi (liv. V, v. 749-751, et VIII, 393-395). Je ne me suis fait aucun scrupule de l'omettre. Pour un simple résumé, six vers suffisent. Si on veut la poésie, qu'on lise la scène entière (Rhaps. XII, v. 720-752, pp. 139-146).

[2] Il est à remarquer que Zeus l'appelle Glaucopis, après qu'elle vient de dire qu'il en reviendra bien à l'appeler *sa chère Glaucopis*. Ce mot accentue la nuance entre la manière dont Zeus parle de sa fille et de sa femme.

elle les trouve et, les arrêtant toutes deux,
leur parle et leur redit les paroles de Zeus :
413 « Où courez-vous ? D'où vient en vous cette démence ?
Zeus ne veut pas qu'on porte aux Troyens assistance.
Il jure et les effets vont suivre sans retard
de vous estropier les chevaux sous le char,
vous jeter bas du siège et briser le char même ;
alors, dix ans devront suivre leur cours suprême
pour vous guérir, sur vous si son tonnerre choit.
Glaucopis, tu sauras ce qu'à son père on doit [1] ;
mais Héra ne l'offense autant ni ne l'irrite,
car elle contredit à tout ce qu'il médite.
Mais toi, quelle impudeur cynique te prendrait
si, contre Zeus, un jour, ta lance se levait ? »
425 Dès qu'elle a dit, Iris, au vol prompt, se retire ;
mais à Pallas, Héra s'adresse et vient lui dire :
« Fille à Zeus, il n'est plus possible désormais
que nous combattions Zeus pour les hommes, jamais.
Que l'un périsse donc, que l'autre reste en vie,
à tout hasard ! Et lui, qu'à lui seul il s'en fie
pour juger, à bon droit, les deux peuples rivaux ! »
432 A ces mots, elle fait rebrousser les chevaux ;
on attache à la crèche, aux célestes demeures ;
les coursiers au joug d'or, que détellent les Heures,
on adosse le char au mur superbe à voir ;
puis, sur leurs sièges d'or, toutes deux vont s'asseoir
parmi les autres dieux ; et leur âme s'afflige.
438 Alors, Zeus monte au char rayonnant, le dirige
de l'Ida vers l'Olympe et parvient chez les dieux.
Poseidon, dételant ses chevaux radieux,

[1] Iris, en s'adressant directement à Pallas, accentue encore la nuance que Zeus a faite.

met le char sur l'étrade et de lin l'environne,
et lui, le Dieu qui tonne au loin, sur l'or du trône,
va s'asseoir : sous ses pieds l'Olympe frissonna.
Mais Héra, loin de lui, seule avec Athéna,
se tient ; elles n'ont pas un mot, une demande ;
il comprend dans son cœur et parle et les gourmande :
447 « Héra, pourquoi tant de chagrin, et toi, Pallas ?
Vous n'avez pas longtemps peiné dans les combats
contre Ilios que poursuit votre haine inflexible.
Certes, devant ma force et mon bras invincible,
jamais ne pourront rien, tous tant qu'ils sont, les dieux ;
et vous, la peur tordra vos membres gracieux
avant d'oser revoir la guerre et sa furie.
Car je l'ai dit, et ce serait chose accomplie,
qu'atteintes de ma foudre, aucune de vous deux
n'eût revu, sur son char, l'Olympe où sont les dieux. »
457 Toutes deux, gémissant alors, l'âme ulcérée,
maudissaient les Troyens, l'une à l'autre serrée.
Pallas ne disait mot, muette, s'irritant
contre Zeus, une haine amère lui montant ;
mais Héra ne peut pas au cœur garder son ire :
462 « O terrible Cronien, que viens-tu là de dire ?
Certes, nous le savons que ton bras n'est pas creux,
et pourtant nous plaignons les Argiens valeureux
qui vont périr, vaincus, sous de mauvais présages [1]. »
469 Zeus lui répond, le dieu qui roule les nuages :
« Vienne le jour, demain, tu verras, si tu veux,
noble Héra Boopis, le plus puissant des dieux

[1] J'omets ici trois vers, condamnés par Aristarque : « Ces trois vers ont été pris plus haut (35-37), où ils sont à leur place, pour être transportés ici où on ne les demandait pas. » (PIERRON.)

perdre des valeureux Argiens l'armée entière [1];
car le puissant Hector ne cessera la guerre
que lorsqu'Achille enfin quittera ses vaisseaux
et que tous se rueront à des combats nouveaux,
pour le corps de Patrocle, en une étroite enceinte [2].
Tel est l'arrêt du sort. Et toi, j'attends sans crainte
ta fureur; tu pourrais, des terres et des eaux,
atteindre les confins, où Japet et Cronos
sont privés du soleil qui marche en sa lumière,
et privés d'air, car le Tartare les enserre;
là même, y fusses-tu, je verrais sans effroi
ton fiel; car nulle n'est plus cynique que toi. »
484 Il dit : Héra aux bras blancs garde le silence.
Et le brillant soleil tombe en la mer immense.

. . . .
. . . .

Le mot décisif est prononcé. Les Hellènes ne vaincront pas sans Achille. Zeus l'a juré à sa mère, et, s'il est l'ami d'Hector, comme le poète va l'appeler (v. 493), c'est pour venger le fils de Thétis. Désormais, tout va se concentrer sur ce grand intérêt : ramener Achille au combat. Ainsi conclut le livre VIII, et l'on pourrait dire la première partie de l'*Iliade*. La seconde, qui prendra dix livres, sera toute à ce but nouveau. En attendant, ce livre se termine par une scène de nuit. Sur le conseil d'Hector, qui craint que les assaillants ne lui échappent à la faveur des ténèbres, les Troyens campent hors des murs, dans la plaine, « par les sentiers de la guerre ».

555 Tels, lorsqu'au ciel, autour de la lune qui brille,
sans un souffle dans l'air, l'étoile au loin scintille,
tous les astres se voient et le pâtre est joyeux;
tels, les Troyens, des bords du Xanthe aux vaisseaux creux,

[1] Zeus répète le mot *valeureux* du vers 464. Nuance d'ironie que l'on néglige.
[2] Ces deux vers sont contestés comme une redite. Mais l'idée est assez importante pour qu'on y insiste.

campent. Autour d'Ilios, de grands feux resplendissent,
mille feux où, devant chacun, se réunissent
cinquante hommes, à la clarté des feux brûlants.
Les chevaux ont l'avoine avec l'orge aux grains blancs.
Au matin, près des chars, tous attendaient encore
de voir, sur son beau trône, apparaître l'aurore [1].

[1] Fin du livre VIII.

L'ILIADE

DEUXIÈME PARTIE

RHAPSODIE XXII

L'AMBASSADE.

« Salut Achille! . . . »

(V. 225.)

Peinture sur vase, d'après une amphore du Vatican. Ce qu'Achille tient à la main n'est plus reconnaissable. On y a vu une statuette de Minerve, un vêtement, un jambard. Il est plus vraisemblable de supposer qu'Achille tenait la main sur sa lyre comme le dit le vers 194. Ce fragment d'une peinture sur vase est reproduit d'après Millin et Dubois-Maison-Neuve, *Vases antiques*, tome I, planche XIV, et la forme du vase d'après Winckelmann, *Monumenti antichi*, planche 131.

RHAPSODIE XXII : L'AMBASSADE

(Livre IX, vers 1-713).

Achille *.

Les Troyens font ainsi la garde; mais l'Hellène,
la peur folle, et sa sœur la déroute, l'entraîne;
et ses plus nobles chefs ont des chagrins affreux.
Ainsi, se disputant l'océan poissonneux,
quand Borée et Zéphyre, accourant de la Thrace,
s'y jettent tout à coup, l'eau noire, qui s'amasse,

* Camée de la collection du duc de Luynes, donnée a la Bibliothèque nationale de France en 1862. On n'est pas fixé sur le sujet; les uns y voient Alexandre ou l'un de ses successeurs; d'autres Achille. (D'après la *Gazette archéologique*, 1885, pl XLII.)

monte en aigrette [1], et l'algue est rejetée au bord;
ainsi le cœur, au sein des Achéens, se tord.
9 Mais l'Atride, d'un mal cruel l'âme opprimée,
errait, pour porter l'ordre aux hérauts de l'armée
d'appeler au conseil, un à un, les guerriers,
à petit bruit; lui-même y courait des premiers.
Ils vinrent, abattus. L'âme de douleur pleine,
lui, se lève; il pleurait ainsi qu'une fontaine
qui, du plus haut d'un roc, verse ses noires eaux.
Après un long soupir, il prononce ces mots :
17 « Amis, chefs de soldats et princes des Hellènes,
Zeus fortement m'attelle à de terribles peines;
le cruel, il m'avait d'abord promis, juré,
qu'au pays je serais, vainqueur d'Ilios, rentré;
maintenant, il me tient dans un piège, et nous sommes
près d'y rentrer sans gloire, ayant perdu trop d'hommes [2].
Eh bien! je le dirai, soyons-lui tous soumis :
fuyons sur nos vaisseaux vers notre cher pays;
jamais nous n'abattrons Pergame en sa puissance. »
29 Il dit, et tous restaient muets, faisant silence,
et longtemps, le conseil se taisait, accablé.
A la fin, le vaillant Diomède a parlé :
32 « Je combats, le premier, ton avis téméraire;
c'est un droit du conseil; roi, prends-le sans colère.
Toi, devant les Argiens, le premier, tu nias
ma valeur, me disant sans courage aux combats [3];

[1] On retrouve ici le mot *casque*, composant un autre verbe, comme plus haut (Rhaps. VIII, v. 424 et 426, p. 126).

[2] Ce discours est une répétition. Mais au livre II, vers 111 et suivants, il y a vingt-trois vers de plus, dont la Vulgate n'a supprimé ici que vingt, entre le débat qui finit et les vers indispensables de la conclusion. Mais ces trois vers conservés ne sont pas plus utiles que les autres. Aristarque les condamnait. Je les ai supprimés.

[3] Diomède n'oublie pas ces reproches d'Agamemnon, au livre IV.

ils savent bien cela, les Argiens de tout âge.
Mais Zeus, à toi, retors, donna, dans le partage,
le sceptre qui te met le premier en honneur,
mais non pas la vertu suprême, la valeur.
Démon [1], crois-tu vraiment les hommes d'Achaïe
faibles et sans valeur, comme ta voix le crie ?
Si, toi, d'un prompt retour ton cœur est désireux,
pars, le chemin est là, tes navires nombreux
sont prêts, qui t'ont suivi, jusqu'ici, de Mycènes.
Nous autres, nous tiendrons, nous, les fils des Hellènes,
tant que nous prendrons Troie. Et si d'autres aussi [2],
qu'ils fuient sur leurs vaisseaux, vers le pays chéri.
Nous, Sthénélus et moi, jusqu'à ce qu'elle expire,
nous lutterons ; un dieu voulut nous y conduire. »
50 Il dit : tous les Argiens accueillent de bravos
ces paroles du grand conducteur de chevaux.
52 Nestor alors se lève et dit : « Fils de Tydée,
tu montres au combat une force indomptée,
et surpasses, dans le conseil, tous tes égaux.
Donc, si nombreux qu'ils soient, nul des hommes d'Argos
ne pourra t'opposer des réponses frivoles ;
mais tu n'as pas touché le but de tes paroles [3].
Écoute-moi, qui suis bien plus âgé que toi :
je vais poursuivre, et nul, pas même Atride-roi,
n'aura rien à reprendre à ce que je médite.
Il faut n'avoir parents, ni lois, pas même un gîte,

[1] Les traducteurs en restent toujours à leurs qualifications de *malheureux, étrange*, ou en latin : *mirifice*, etc.

[2] « Exemple de style coupé », que citaient les rhéteurs grecs. « Ils y voyaient, ajoute M. Pierron, une façon admirable d'exprimer la colère ».

[3] Ce vers 57 a dû être souvent cité dans les discussions publiques. La Vulgate a ici trois vers de plus qui ne font qu'amplifier les vers précédents. Ils ont été supprimés par plusieurs éditeurs, depuis Aristarque.

pour aimer la discorde aux horribles dégâts.
Mais croyons-en le soir, préparons le repas ;
qu'une garde de nuit se rassemble et qu'elle aille
surveiller le fossé qui longe la muraille ;
aux jeunes gens tels sont mes ordres ; et puis, toi,
Atride, toi surtout, qui de l'armée es roi,
offre aux chefs — il te sied et ce n'est pas folie —
un grand repas ; de vin ta demeure est remplie,
qu'apportent chaque jour, par mer, nos vaisseaux creux ;
les services sont prêts et nos chefs sont nombreux ;
prends leur avis à tous, et suis-en, d'où qu'il vienne,
le meilleur ; il en est bien besoin, pour l'Hellène,
d'un bon, d'un sûr ; car près des vaisseaux, l'ennemi
allume de grands feux ; et qui n'en a frémi ?
Il faut que cette nuit nous perde ou nous délivre. »
79 Il dit, tous l'écoutaient, déjà prêts à le suivre ;
les chefs, s'étant armés, sortent en se hâtant ;
Trasymède, fils de Nestor, marche en avant,
avec deux fils d'Arès, Ascalaphe et Jalmène ;
puis, Mérion, Déiphyre, Apharès qu'il emmène,
et Lycomède, fils de Créon, cœur puissant.
Ils sont neuf hommes-chefs, suivis chacun de cent
jeunes soldats, marchant en ordre, armés de lance.
La troupe, vers le mur et le fossé s'avance,
s'y range, fait les feux et dresse le manger [1].
89 Atride, sous sa tente, alors, fait se ranger
les rois, pour leur offrir sa table hospitalière,
et tous tendent la main à l'agréable chère.

[1] M. Pierron dit, des derniers mots de ce vers, que le texte de la Vulgate est « une correction de grammairien ennemi de l'hiatus ». Une autre correction, imaginée par Zénodote, est déclarée « inepte » par Aristarque ; car elle changeait un grave repas, dans des circonstances cruelles, en un festin dont les convives se couronnent de fleurs. Aristarque rétablit donc bravement l'hiatus, et son éditeur avec lui.

Quand ils ont du manger et du boire à foison,
le vieillard qui leur a remontré la raison,
Nestor, dont le conseil en ce moment l'emporte,
cherche le bien encore et parle de la sorte :
96 « Chef-d'hommes, fils d'Atrée, Agamemnon divin,
roi de peuples nombreux, puisque Zeus, en ta main,
mit le sceptre, pour les conduire avec prudence,
je finirai par toi, mais par toi je commence.
Roi, tu dois consulter d'abord, puis écouter,
et, si l'on donne un bon avis, l'exécuter,
puisque le dernier mot te vient en toute chose.
Quant à moi, je dirai quel parti je propose :
personne n'en conçut de meilleur que celui
qui me vint à l'esprit, jadis comme aujourd'hui,
depuis, ami de Zeus, qu'excitant la furie
d'Achille, Briséis par toi lui fut ravie,
nullement à mon gré, car longuement alors
je te prévins ; mais toi, cédant à tes transports,
tu blessas le héros qu'au ciel même on honore,
en lui prenant son bien. Maintenant donc encore,
cherchons comment on peut le fléchir, rallié
par des dons gracieux et des mots d'amitié. »
114 Agamemnon répond, dans ces heures cruelles :
« O vieillard, ce n'est pas à tort que tu rappelles
mon erreur. J'ai failli, je ne le nierai pas.
Cet homme qu'aime Zeus vaut de nombreux soldats ;
et voilà qu'en tuant les Argiens, Zeus le venge.
Mais puisque j'ai failli, pris d'un délire étrange [1],
120 par d'immenses présents je m'en acquitterai,
et ces dons précieux, je vous les nommerai :

[1] Athénée cite un vers qu'on suppose avoir eu sa place après celui-ci, et qui ajoute : « Soit que je fusse ivre de vin ou égaré par les dieux ». La Vulgate elle-même l'a rejeté.

sept trépieds de parade et vingt coupes splendides,

Un trépied *.

de l'or plein dix plateaux [1], douze chevaux rapides [2],
— certes, nul ne serait pauvre, ayant épargné [3]
ce qu'ils m'ont, en vainqueurs, dans les courses, gagné; —
je donnerai, de plus, sept femmes, des Lesbiennes,
habiles à l'aiguille [4], et qu'aux guerres anciennes

* Deux femmes portant un trépied. Bas-relief d'après l'*Archaeologische Zeitung*, 1867, pl. CCXXVI, n° 3.

[1] Le texte emploie ici un mot déjà rencontré, qui signifiait alors *balances, plateaux de balances;* ταλαντα; et de là, plus tard : la charge d'un plateau de balance, puis le poids fixe : *le talent.* Mais dire *dix talents d'or* eût été un anachronisme que j'ai évité par une périphrase.

[2] Le texte ajoute ici un vers pour spécifier l'espèce de chevaux. Payne Knight le croit inutile et le supprime. Je fais de même, d'autant plus volontiers que ce vers doit être défendu de contenir une tautologie. (Voir M. Pierron, IX, note au vers 124.)

[3] Après ce vers il en vient un autre qui allonge inutilement le texte et que Payne Knight supprime.

[4] « Correction de grammairien ennemi des hiatus », dit ici M. Pierron qui rétablit encore l'hiatus d'après Aristarque (v. 128).

j'obtins, lorsque je pris Lesbos bien habité,
plus belles qu'aucune autre, en aucune cité.
Je les lui donnerai; puis, je suis prêt à rendre
la fille de Brisès que je viens de lui prendre;
je jurerai le grand serment que je n'entrai
dans sa couche jamais, ni ne la possédai
comme il est naturel entre l'homme et la femme.
Tout cela pour l'instant présent, mais si Pergame,
la grande ville, tombe en nos mains, grâce aux dieux,
il remplira de bronze et d'or son vaisseau creux,
en vainqueur, quand l'Argien partagera la proie;
puis, il se fera choix de vingt femmes de Troie,
les plus belles après l'Argienne Hélène. Enfin,
si nous rentrons dans l'Achaïe, au large sein,
qu'il soit mon gendre, aimé de la même tendresse
qu'Oreste, enfant chéri qui croît dans la richesse.
Trois filles sont dans mes palais si bien construits :
Iphianassa, Laodicé, Chrysothémis [1];
qu'il en prenne une et la conduise chez Pélée,
sans présents; c'est moi qui doterai l'épousée
de tels dons que jamais père n'en fit autant [2].
Donc, qu'il s'apaise! Arès est sans cœur, malfaisant;
aussi l'homme le hait et pas un dieu ne l'aime.
Qu'il cède, car je suis plus grand roi que lui-même,

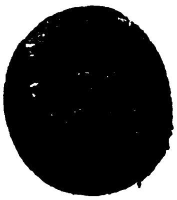
[1] Vers 145. On reconnaît Iphigénie; le nom de Chrysothémis se retrouve dans l'*Électre* de Sophocle et d'Euripide, et certains grammairiens prennent Laodicé pour Électre.

[2] Ici, Payne Knight supprime huit vers (149-157), où l'énumération des présents s'exagère tellement qu'elle devient suspecte. Cette fois, ce sont des villes qu'Agamemnon donnera. C'est sans doute pour leur faire l'honneur de les nommer dans l'*Iliade* qu'on aura introduit cette interpolation, sans penser que du moment où les présents deviennent si considérables, l'obstination d'Achille risque de paraître invraisemblable.

et parce que je puis me dire son aîné! »
162 Nestor de Gérénie alors a répliqué :
« Illustre Atride, Agamemnon, roi de l'armée,
l'offre ne sera point par Achille blâmée.
Or donc, faisons un choix d'hommes qui, d'un pied prompt,
dans la tente d'Achille aujourd'hui se rendront;
je les désignerai; qu'ils agissent ensuite :
Phœnix, ami de Zeus, en aura la conduite;
prends l'aîné des Ajax, Ulysse égal aux dieux;
puis, deux hérauts, Odius, Eurybate, avec eux.
Purifions nos mains, qu'un silence se fasse,
et prions Zeus Cronien : peut-être il fera grâce. »
173 Il dit et tous les rois agréaient ses desseins.
Aussitôt les hérauts versaient l'eau sur les mains,
les jeunes remplissaient une coupe profonde
et, consacrant le vin [1], la passaient à la ronde.
Puis, libation faite et vins bus à souhait,
de la tente du roi chacun se retirait.
Mais, auprès d'eux, Nestor insiste davantage,
leur recommande un point, dix points, les encourage
du regard tour à tour, et principalement
Ulysse, à ramener Achille au cœur si grand.
182 Eux deux [2], déjà, le long de la mer vagabonde,
marchaient, priant le dieu qui ceint de flots le monde,
qu'il les fasse aisément apaiser le héros.
Quand ils sont arrivés aux tentes, aux vaisseaux

[1] Ces deux vers se trouvent déjà dans le livre Ier (v. 470-471, p. 60), mais là j'en ai rendu incomplètement les premiers mots, diversement interprétés par les philologues. Au lieu de *entamant* la coupe, il faudrait dire là comme ici : *consacrant.* Car c'est bien d'une libation religieuse qu'il s'agit.

[2] Le texte emploie ici le duel, car les deux vrais députés sont Ajax et Ulysse conduits par le précepteur d'Achille, et suivis de deux hérauts qui donnent à l'ambassade son caractère politique, nous dirions *officiel.*



du roi des Myrmidons, ils le voient sous sa tente,
égayant son esprit sur la lyre chantante,
beau travail de Dédale, au chevalet d'argent,
qu'il avait dans Thébé pris en la saccageant.
Il y chantait, joyeux, des gestes de vaillance.
Achille *. Patrocle auprès de lui se tenait en silence,
seul, attendant qu'il eût dit le récit guerrier.
Eux s'avancent, Ulysse a marché le premier;
ils l'abordent debout. Péliade s'étonne,
se lève et tient encor la lyre qui résonne.
A son tour, les voyant, Patrocle s'est dressé.
Prenant leurs mains, Achille aux rois s'est adressé :
197 « Salut, car vous venez en amis, je suppose,
et certes amenés par une grande cause,
et, malgré mon courroux, vous m'êtes chers à voir. »
Il dit, les fait entrer dans sa tente et s'asseoir
sur les lits où la pourpre étale sa richesse.
Puis, le voyant tout près, à Patrocle il s'adresse :
202 « Prends le plus grand cratère, ami, dans mes trésors;
de mon vin le mieux fait [1], emplis-le jusqu'aux bords
et prépare à chacun une coupe brillante,
car les plus chers Argiens, les voici sous ma tente. »
206 Il dit; son compagnon remplit l'ordre amical.
Lui-même, à la lueur du feu, sur un étal,
met le dos d'un mouton et d'une chèvre épaisse,
puis, l'échine d'un porc, florissante de graisse.
Automédon [2] les tient, et le divin héros
taille, dépèce et fixe aux broches les morceaux.

* Achille jouant de la lyre. Camée d'après un moulage du Cabinet des médailles de Paris.

[1] Il faut comprendre : *Du vin moins coupé d'eau,* car le vin pur ne se buvait pas, ne servait qu'aux libations.

[2] C'est le conducteur du char d'Achille.

Patrocle alors prépare un grand feu qu'il allume;
quand la flamme languit et le bois se consume,
il fait un lit de braise et met sur les chenêts
les broches et répand le divin sel aux mets.
Quand il a, sur l'étal, mis les tranches vermeilles,
Patrocle prend le pain dans les riches corbeilles
et le met sur la table; Achille répartit
la viande; au milieu d'eux, il s'assied sur un lit;
à l'autre bout, en face, est le divin Ulysse.
Achille ordonne alors d'offrir le sacrifice;
Patrocle jette au feu les prémisses des chairs,
et tous portent la main aux aliments offerts.
Quand ils ont du manger et du boire à leur guise,
Ajax prévient Phœnix, Ulysse s'en avise,
remplit sa coupe; puis, au héros tend la main :

Ambassade auprès d'Achille *.

« Salut, Achille! Certes, il ne manque au festin

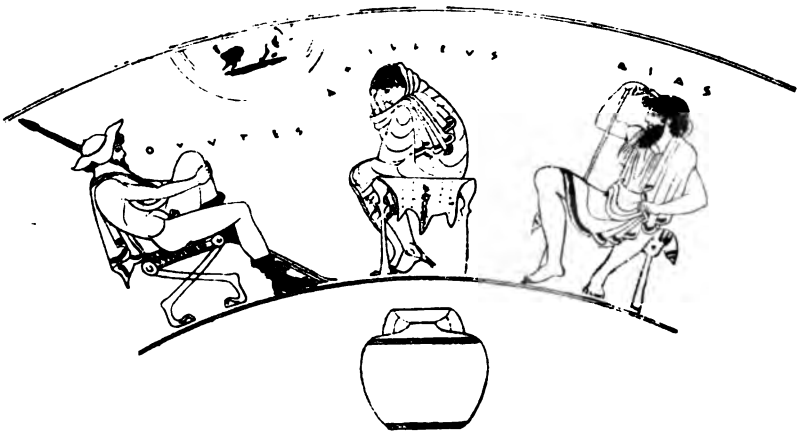
* Peinture sur vase, du Musée Campana, signée HIÉRON, d'après les *Monumenti* de l'Institut archéologique de Rome, tome VI, planche XIX.

aucuns mets ni boissons chez l'Atride, en sa tente,
ni chez toi; l'on y trouve une table attrayante.
Mais ce n'est pas cela dont nous nous soucions;
c'est un désastre, ami de Zeus, que nous craignons;
car nos larges vaisseaux, il est douteux qu'ils puissent
être sauvés encore, ou s'il faut qu'ils périssent,
à moins que toi, tu ne revêtes ta valeur.
Car, près du mur et des vaisseaux, l'ardent vainqueur
campe avec ses amis des régions lointaines,
allume de grands feux et dit que les Hellènes
ne tiendront plus et vont périr sur leurs vaisseaux.
En signe de succès, Zeus, le fils de Cronos,
tonne à sa droite. Hector, exultant de courage,
rugit; aidé de Zeus, il brave, dans sa rage,
hommes et Dieux. Un fol orgueil vient l'envahir,
il presse la divine Aurore d'accourir,
et jure d'arracher l'or de chaque navire,
et, couvrant nos vaisseaux de grands feux, de détruire
les Argiens étouffés de fumée, avec eux.
Ces menaces, je crains beaucoup de voir les dieux
les remplir, et qu'il soit dans notre destinée
de périr, loin de la patrie abandonnée.
Donc, quoiqu'il soit bien tard, lève-toi, si tu veux
sauver de l'ennemi les Argiens malheureux.
Toi-même en gémirais, à l'heure où l'on espère
en vain de réparer le mal qu'on laissa faire.
Achille, avant cela, médite les moyens
de détourner ce jour fatal, des Achéens.
Cher fils, songe aux conseils que te donna Pélée,
le jour qu'il t'envoya, de Phthie, au fils d'Atrée.
« Que Pallas et qu'Héra t'accordent la valeur,
» si c'est leur volonté; mais toi, fils, en ton cœur,
» l'esprit d'amour vaut mieux, contiens l'orgueil immense;
» évite les discords, artisans de souffrance,

» et, jeune ou vieux, l'Argien t'en honorera mieux. »
Mais des conseils d'un père, Achille est oublieux.
Cède à présent, renonce aux rancunes mauvaises;
Atride te fera des dons si tu t'apaises.
Je vais t'énumérer — allons, écoute-moi —
quels présents t'enverra, dans tes tentes, le roi :
sept trépieds de parade et vingt coupes splendides [1],
de l'or plein dix plateaux, douze chevaux rapides,
— certes, nul ne serait pauvre, ayant épargné
ce qu'ils m'ont, en vainqueurs, dans les courses, gagné.
Il donnera, de plus, sept femmes, des Lesbiennes,
habiles à l'aiguille et qu'aux guerres anciennes,
il obtint, quand tu pris Lesbos bien habité,
plus belles qu'aucune autre, en aucune cité.
Il te les donnera; puis, il est prêt à rendre
la fille de Brisès qu'il est venu te prendre;
il te fera le grand serment qu'il ne monta
dans sa couche jamais, ni ne la posséda
comme il est naturel entre l'homme et la femme.
Tout cela pour l'instant présent; mais, si Pergame,
la grande ville, tombe en nos mains, grâce aux dieux,
tu rempliras de bronze et d'or ton vaisseau creux,
en vainqueur, quand l'Argien partagera la proie;
puis, tu te feras choix de vingt femmes de Troie,
les plus belles après l'Argienne Hélène. Enfin,
si nous rentrons dans l'Achaïe, au large sein,
deviens son gendre, aimé de la même tendresse
qu'Oreste, enfant chéri qui croît dans la richesse.
Trois filles sont dans ses palais, si bien construits :
Iphianassa, Laodicé, Chrysothémis;

[1] Ici commence une répétition du discours d'Agamemnon, vingt-six vers (142-148), presque textuels, sauf le changement de temps.

choisis-en une et la conduis près de Pélée,
sans présents; c'est lui qui dotera l'épousée,
tant que père jamais ne donna tel trésor.
Mais si tu ne peux pas le supporter encor,
ni lui, ni ses parents, pense aux autres Hellènes;
toi qu'ils ont en honneur comme un dieu, prends leurs peines
en pitié; dans leur cœur ta gloire grandira,
et tu tueras Hector quand il t'attaquera,
furieux; car il croit que nul ne le surpasse
parmi les Danaëns qu'en leurs vaisseaux il chasse. »



Ambassade auprès d'Achille *.

307 Achille au pied léger lui répond à l'instant :
« Noble fils de Laërte, ô conseiller prudent,
je te dirai mon jugement, sans artifice,
comme je le sens, comme il faut qu'il s'accomplisse,
pour ne plus vous entendre exhaler votre ennui.
Car, autant que le seuil d'Hadès, je hais celui
qui cache ce qu'il pense et qui dit le contraire.
Je dirai donc ce que je crois le mieux de faire.

* Fragment de peinture d'un vase attique (aryballe) publié par l'*Archæologische Zeitung*, 1881, pl. VIII. J'ai supprimé dans la reproduction, derrière Ajax, deux personnages : Phœnix et Diomède.

L'Atride Agamemnon ne me convaincra pas,
ni les Argiens; jamais ils n'ont fait aucun cas
de celui qui sans cesse aux Troyens tenait tête.
A qui fuit ou qui lutte, ils font la même fête;
ils ont le lâche autant que le brave en honneur,
et je n'ai gagné rien, y mettant tout mon cœur,
à m'exposer sans cesse à la guerre cruelle.
Tel qu'un oiseau rapporte, à ses poussins sans aile,
quelque insecte qu'il prit et dont il fut blessé,
tel j'ai traîné mes nuits sans sommeil et passé
mes jours ensanglantés, en de terribles drames,
à guerroyer contre la ville et pour leurs femmes.
Porté par mes vaisseaux, j'ai pris douze cités;
puis, à pied, onze, aux champs troyens, riches en blés;
partout je recueillais nombre de biens splendides
et je les rapportais à l'aîné des Atrides,
Agamemnon; et lui, resté dans son vaisseau,
prenait, en donnait peu, s'en gardait le plus beau.
Mais la part qu'il en fit aux rois, aux capitaines,
eux la gardent sans crainte; à moi, seul des Hellènes,
il la reprend. Il tient mon épouse! En ses bras
qu'il dorme! Mais pourquoi vinrent à ces combats
les Argiens? Mais pourquoi l'armée y suivit-elle
les Atrides, sinon pour Hélène, si belle?
Sont-ils seuls à chérir leur femme cependant,
les Atrides? Tout homme au cœur sain et prudent
aime et garde la sienne. Elle aussi m'était chère
au cœur, quoiqu'elle fût ma captive de guerre.
Donc, après m'avoir pris, en me trompant, mon bien,
qu'il ne me flatte pas, je ne céderai rien!
Qu'avec toi, sage Ulysse, et les rois de l'armée,
il évite de voir la flotte consumée!
Seul, il a déjà fait tant de travaux : dressé
un mur, au pied duquel il ouvrit un fossé,

large et long, qu'il garnit partout d'un pieu solide;
que ne peut-il ainsi, contre Hector l'homicide,
tenir! Lorsqu'avec vous, j'étais dans les combats,
s'avancer hors des murs, Hector ne l'osait pas
plus loin que près du hêtre, à la porte de Scée;
un jour qu'il m'y vit seul, à peine commencée,
il esquiva la lutte. Aujourd'hui, c'est mon tour
de ne vouloir combattre Hector, et, dès le jour,
demain, après l'offrande aux dieux, sur la mer large,
je mettrai mes vaisseaux, avec leur pleine charge;
de bon matin, tu pourras voir, si tu le veux,
mes navires courir l'Hellespont poissonneux,
avec mes prompts rameurs, aux mains toujours actives;
et, s'il me le permet, le dieu fouetteur de rives,
dans trois jours, je verrai Phthie, et j'y trouverai
tout ce que, pour me perdre ici, j'y délaissai;
j'apporterai des biens acquis dans les partages :
or pur, bronze éclatant, femmes aux beaux corsages;
sauf ce qu'il m'a donné lui-même et m'a repris,
en m'outrageant! Dis-lui, tout ce que je te dis,
publiquement, pour que chaque Hellène s'offense,
si cet homme, toujours cuirassé d'impudence,
veut abuser encor. Lui, cependant, sur moi,
n'ose lever les yeux, si cynique qu'il soit.
De moi, faits ni conseils, il ne peut rien attendre;
il m'a trahi, blessé; je ne me laisse prendre
à rien; qu'il lui suffise, et que, sans plus de cris,
il périsse, car Zeus lui troubla les esprits.
Ses dons sont moins qu'un vil fêtu, je les abhorre,
et, m'offrît-il dix fois et vingt fois plus encore,
rien, ni tout ce qu'il a, ni qu'il aura jamais,
ni tout ce qu'Orchomène a d'or dans ses palais,
et la Thèbe d'Égypte où tant de biens s'amassent
et qui possède cent portes où de front passent

deux cents hommes avec leurs chars et leurs chevaux,
ni plus d'or que de grains de sable sous les eaux,
rien, pour Agamemnon, ne me fléchira l'âme [1].
Je ne lui prendrai pas une fille pour femme;
fût-elle belle autant que la blonde Cypris,
ou l'égale, au travail, d'Athéna Glaucopis [2],
point ne l'épouserai ! Qu'il cherche un autre Hellène
qui soit plus roi que moi et qui mieux lui convienne.
Si, par les dieux sauvé, je rentre sous mon toit,
mon père fera choix d'une épouse pour moi ;
il est d'autres beautés dans l'Hellade ou dans Phthie,
des filles d'hommes-chefs, gardiens de leur patrie.
Celle qui me sera chère, je la prendrai ;
car je n'ai nul désir, ni plus grand, ni plus vrai,
que d'avoir une épouse à mon cœur assortie,
et de jouir des biens du vieux Pélée, à Phthie.
Rien ne vaut l'existence, à mes yeux, nul trésor,
tel qu'Ilios, dans la paix, en possédait encor,
avant que les Argiens ne lui fissent la guerre,
ou qu'à Pytho l'on en voit sur le seuil de pierre [3]
de Phœbus Apollon, l'archer impétueux.
On rapporte au bercail des brebis et des bœufs ;
un trépied, la cavalle aux crins d'or se remplace ;
mais pour qu'au corps humain l'âme reprenne place,
nul ne la ressaisit, ne la rentre au-dedans,
après qu'elle a franchi la barrière des dents.
Thétis m'a dit, déesse aux pieds d'argent, ma mère,
que deux destins pouvaient fixer ma fin dernière :

[1] Il y a ici un vers de plus (v. 307), de trop sans doute, aux yeux de Payne Knight du moins.

[2] M. Pierron remarque que ces deux vers (389-390) riment.

[3] On ne peut pas dire *temple*. C'est le seuil, soit de la cour intérieure réservée au culte où se trouvait l'autel de sacrifice (voir p. 67) ou la fosse de sacrifice (voir p. 113), soit le seuil du bois consacré à Phœbus. Voir l'Introduction, pp. 29-30.

Si je reste à combattre un ennemi cruel,
mon retour est perdu, mais mon nom immortel;
si je rentre aux foyers, dans la chère patrie,
mon nom sera perdu, mais j'aurai longue vie.
Donc, même à vous, Argiens, je le conseillerais,
de voguer vers Argos; vous ne prendrez jamais
Ilios; car Zeus, qui lance au loin la foudre prompte,
420 le défend de ses mains, et tout le peuple y compte.
Vous, allez reporter aux chefs des Achéens
ma réponse; après tout, c'est l'emploi des anciens [1]
de tenter un meilleur avis, dans leur pensée,
qui leur serve à sauver la flotte menacée
et le peuple, car rien ne peut mener à point
ce qu'ils tentent ici, moi ne fléchissant point [2]. »
430 Il dit, et tous restaient sans mot dire, en silence,
stupéfaits, tant il y mettait de violence.
Enfin, le vieux Phœnix, qui soufflait des sanglots;
lui réplique, car il craignait pour les vaisseaux :
434 « Noble Achille, en ton cœur si déjà tu conspires
le retour, sans vouloir défendre les navires
de ces flammes d'enfer, en ton fougueux émoi,
comment, cher fils, pourrai-je ici rester sans toi,
seul? Jadis, avec toi, le vieux dompteur, ton père,
me fit partir, le jour où Pélée, à la guerre,
auprès d'Agamemnon t'envoya, presque enfant,
440 inexpert au combat qui frappe aveuglément,
inhabile aux discours où l'homme devient maître.
Il me mit près de toi pour te faire connaître
ces choses, et te rendre, en chaque occasion,
disert dans le conseil et prompt dans l'action.
Donc, m'éloigner de toi, mon fils aimé, le puis-je?
Non, quand même un des dieux voudrait, par un prodige,

[1] Γέρας γερόντων. Allitération difficile à rendre.
[2] La Vulgate a ici quatre vers de plus, que supprime Payne Knight.

chassant l'âge, me rendre à la jeunesse en fleur :
Jeune, hélas ! je l'étais lorsqu'un premier malheur
me fit bien loin d'Hellas, fuir devant la colère
terrible d'Amyntor, fils d'Ormène, mon père.
A cause d'une esclave il était en fureur ;
car il l'aimait, mettant l'épouse en déshonneur.
Ma mère, qui sans cesse, en pleurs, venait me dire,
pour que le méprisât le vieux[1], de la séduire.
J'obéis. J'y parvins ; mais, quand il l'eût appris,
mon père me maudit, invoquant Érinys,
afin que sur son cœur jamais mes bras ne serrent
un fils né de mon sang. Et les dieux l'exaucèrent[2].
Je pensai le tuer alors, d'un trait d'airain ;
mais un dieu, m'arrêtant, mit ma colère au frein
en me faisant sentir la honte et l'infamie
d'être appelé parricide, en Achaïe[3].
Mais alors je ne pus supporter dans mon cœur
d'habiter la maison de mon persécuteur :
maint ami, maint parent, qui m'entoure et m'implore,
voulait me retenir dans la demeure encore ;
bien des tendres brebis, porcs gras et bœufs cagneux,
par le feu d'Hephæstos, furent offerts aux dieux ;
bien des jarres de vin du vieillard se vidèrent ;
neuf nuits, dormant chez moi, mes amis me gardèrent ;

[1] D'après une variante, on pourrait dire : « Pour que le vieux la méprisât ».

[2] Je dois me séparer ici de l'éditeur de l'Homère d'Aristarque, quand il dit que « Phœnix rappelle le passé sans penser au présent ». Ne voit-on pas, au contraire, que chaque détail, chaque mot porte, en vue du but présent de Phœnix ? Certes, la vieillesse est conteuse. Mais le précepteur d'Achille, en des circonstances pareilles, ne peut tomber dans ce qui serait de pur radotage. La vieillesse intelligente applique son besoin de se souvenir à un but moral ; elle raconte pour donner de bons exemples et nous persuader au devoir, et c'est ici le cas, seule chose digne de Phœnix et d'Homère. — La Vulgate ajoute ici un vers pour désigner ces dieux : « le Zeus souterrain et la vénérable Perséphone ». P. Knight l'a supprimé.

[3] Ces quatre vers ont été supprimés dans l'antiquité, je l'ai déjà dit, page 21. Tout le monde les réintègre aujourd'hui.

ils veillaient tour à tour au poste, on n'éteignait
la lumière jamais ; l'un d'entre eux se tenait
sous l'auvent de la cour à la muraille forte ;
l'autre dans le couloir du lit [1], devant ma porte.
Quand la dixième nuit, obscure, m'arriva,
de la porte du lit que ma main enleva,
je sortis, je franchis la cour, et, sans entraves,
m'échappai des gardiens et des femmes esclaves.
Puis, au loin, par la vaste Hellade, je m'enfuis
jusqu'en la riche Phthie abondante en brebis,
chez Pélée ; il me fit un accueil sympathique,
il m'aima comme un père aime son fils unique,
héritier de ses biens qu'il obtint étant vieux [2].
De toi, je fis un homme, Achille égal aux dieux.
Jamais, tu ne voulais, près d'un autre, à nulle heure,
aller dans un festin, manger dans ta demeure,
tant que sur mes genoux je ne t'eusse placé,
t'offrant les mets coupés par moi, le vin versé.
Souvent sur mon chiton, dans l'enfance farouche,
tu m'arrosas du vin que rejetait ta bouche.
Que de travail pour toi, que de maux j'ai subis,
pensant que, si les dieux me refusaient un fils
de mon sang, tu serais le fils, divin Achille,
de mon adoption, contre le sort hostile.
Donc, Achille, contiens ton grand cœur, tu ne peux
être implacable : on voit fléchir même les dieux,
dont la force, l'honneur, le pouvoir nous surpasse.
C'est par des dons, aussi, des actions de grâce,
l'odeur d'un sacrifice et le vin épanché,
que l'homme les apaise, après qu'il a péché.

[1] Le lit signifie ici la chambre à coucher : Thalamos.

[2] Après ce vers, il y en a deux (483 et 484) que Knigth supprime, où Phœnix dit que Pélée lui donna des biens et un royaume, celui des Dolopides, etc.

Les Prières aussi du grand dieu Zeus sont nées :
elles boitent, leur œil louche, elles sont fanées ;
derrière l'Infortune, elles vont, la suivant ;
mais elle est forte et, d'un pied sûr, prend le devant ;
sur la terre, pour nuire aux hommes, Até passe ;
mais elles peuvent tout réparer sur sa trace.
Quand on fait bon accueil à ces filles de Zeus,
elles exaucent l'homme, aident le malheureux ;
mais, dès qu'on les repousse et s'endurcit contre elles,
elles vont prier Zeus cronien, à tire d'ailes,
pour qu'Até, les vengeant, poursuive l'orgueilleux.
Toi, Péliade, aussi, rends aux filles de Zeus
ce respect qui souvent fléchit l'âme du sage.
S'il ne donnait des biens, n'en offrait davantage,
l'Atride, et, s'obstinant, se montrait irrité,
je ne t'aurais pas, certes, au pardon exhorté,
si besoin qu'il en soit pour secourir les nôtres ;
mais il t'offre des biens nombreux, t'en promet d'autres,
t'envoie, en suppliants, les plus grands rois, choisis
par le peuple achéen, et tes plus chers amis
parmi nous : ne prends pas en mépris leur prière
ni leurs pas. Nul, d'abord, n'eût blâmé ta colère ;
car nous avons souvent fait l'éloge des vieux,
des héros, lorsqu'un grand courroux prenait l'un d'eux ;
mais ils cédaient aux dons, aux serments voulaient croire.
A ce propos, il me revient à la mémoire
une histoire bien vieille et qui n'est pas d'hier ;
je vous la dirai, car chacun de vous m'est cher.
529 Les Étoliens, un jour, combattaient les Curètes
devant leur ville, et des deux parts tombaient les têtes ;
les Étoliens gardaient la riche Calydon,
les Curètes couraient à sa destruction ;
Artémis excitait à la lutte, irritée
qu'une part des moissons n'eût pas été portée,

de la plaine, devant son autel, par Œneus,
tandis qu'il festoyait d'hécatombes les dieux [1].
Alors, la fille à Zeus, qui se plaît à la chasse,
suscita, dans sa haine, un sanglier rapace,
qui fit de grands dégâts sur les terres d'Œneus,
l'un sur l'autre entassant les grands arbres nombreux,
et ravageant les fruits, détruisant les racines.
Méléagre, son fils, dans les cités voisines,
rassemblant des chasseurs et des chiens, le tua [2].

Le sanglier de Calydon *.

Aussitôt Artémis, contre lui, souleva

[1] Il y a ici deux vers que Knight supprime : « A elle seule, fille du grand Zeus, il n'avait rien fait, soit qu'il l'eût oublié, soit qu'il n'y eût pas pensé ».

[2] Il y a ici deux vers de plus (545 et 546), qui sont inutiles.

* Fragment d'un bas-relief en marbre du Musée du Louvre, d'après photographie.

des combats pour la peau du porc et pour sa tête,
entre les Étoliens vaillants et le Curète [1].
Aussi longtemps que Méléagre, ami d'Arès,
luttait, aussi longtemps, vaincus, serrés de près,
les Curètes n'osaient s'approcher des murailles [2],
quoiqu'ils pussent marcher en grand nombre aux batailles;
mais lorsqu'il fut saisi d'une de ces fureurs
qui, si sages qu'ils soient, gonflent parfois les cœurs [3] :
contre sa mère Althée il se prit de colère
et se réfugia près de l'épouse chère,
la fille de Marpesse aux beaux pieds et d'Ideus [4]
qui, des hommes mortels, fut le plus courageux [5];
auprès d'elle il restait et couvait sa souffrance,
irrité que sa mère encor criât vengeance
de ses frères tués. Car elle, en ses chagrins,
toujours frappait la terre immense de ses mains,
et tombant à genoux, en pleurs, devant leur trône,
toujours elle priait Hadès et Perséphone
de châtier son fils. L'implacable Érinys,
errante, l'entendit du fond des sombres nuits;
soudain, dans Calydon, de grands cris retentissent :
l'ennemi bat les tours! Les chefs se réunissent

[1] M. Pierron constate ici que « Phœnix passe sous silence les événements qui suivirent la mort du sanglier », et d'après Aristarque il justifie le poète de sous-entendre des détails que ses auditeurs connaissaient. Cela autorise la suppression d'autres vers qu'on peut omettre aussi.

[2] C'est l'histoire d'Achille (voir les vers 353-356), avec la seule différence que Méléagre et les Étoliens étaient les assiégés et qu'Achille et les Troyens sont les assiégeants.

[3] Remarquez comme il continue à ménager Achille en faisant allusion à sa colère.

[4] Le texte la nomme *la belle Cléopâtre* et dit que Marpesse était fille d'Événus.

[5] Je supprime ici six vers de digression (559-564) qui feraient languir le récit. « Phœnix revient à son sujet » dit après cela M. Pierron, qui trouve utile de spécifier que le mot *elle* qui ouvre le vers 565, se rapporte à Cléopâtre, ce qu'il n'est pas besoin de dire ici.

et députent vers lui des prêtres, suppliants,
pour qu'il sorte et les sauve ; ils offraient des présents :
Où l'opulente ville a sa plus riche plaine,
là qu'il se fasse choix d'un superbe domaine,
grand de cinquante arpents, dont la moitié sera
en vignes, l'autre en bleds, et qu'il clôturera.
Longtemps le vieux Œneus, son père, aussi l'implore :
au seuil du thalamos à la voûte sonore,
il secouait la porte, appelant sa pitié ;
longtemps, sa noble mère et ses sœurs l'ont prié,
il refusait ; longtemps, tous ses amis, de même,
les plus sages de tous et que le plus il aime ;
rien ne put apaiser la colère en son sein,
jusqu'à ce qu'en son lit, lui-même fût atteint
et qu'eux, montant aux tours, les Curètes en armes
missent en feu la ville. Alors, versant des larmes,
à Méléagre, enfin, l'épouse au beau péplos,
suppliante, à genoux, rappela tous les maux
qu'ont à souffrir les gens dans la cité conquise :
les hommes massacrés, la ville en cendres mise,
et d'autres ravissant la femme et les enfants.
Alors, le cœur ému de ces dangers flagrants,
il part et, revêtant l'armure rayonnante,
sauve les Étoliens de la mort imminente :
il en croyait son cœur. Et s'il n'eut pas assez
des biens, nombreux et beaux, qu'il avait refusés,
il avait écarté le malheur, de la ville.
Toi, pense à tout cela, pour que, mon cher Achille,
nul démon ne t'égare. Il te servirait peu
de nous aider quand les vaisseaux seraient en feu.
Pour ces biens, maintenant, viens, rends-nous la victoire,
et les Argiens, comme à leur dieu, te feront gloire [1]. »

[1] Je supprime ici deux vers (604 et 605), sur l'autorité de Payne Knight.

606 Achille au pied léger, alors, réplique ainsi :
« Bon père, ami des dieux, je n'ai pas tant souci
de gloire; Zeus suffit à cela, je puis croire.
Deux mots encore et garde-les dans ta mémoire [1] :
Ne viens plus me troubler en pleurant avec eux,
pour défendre l'Atride. Il serait dangereux
de l'aimer, si tu veux encore que je t'aime.
Non, qui m'a méprisé, méprise-le de même,
voilà ce qui convient; puis, partage avec moi
mon règne, et la moitié des gains sera pour toi.
Eux iront reporter ma réponse. Toi, reste
et dors là. Quand demain luira l'aube céleste,
nous choisirons : partir ou demeurer ici. »
620 Il dit, fait à Patrocle un geste du sourcil,
qu'il prépare le lit, pour que, sans plus d'attente,
ils pensent, tous les deux [2], à sortir de sa tente.
Ajax, égal aux dieux, a parlé sur-le-champ :
624 « Noble fils de Laërte, Ulysse, esprit prudent,
partons! Je ne vois pas à quoi, par cette voie,
on puisse aboutir. Mais, si peu qu'ils en aient joie,
reportons la réponse aux Achéens amis
qui sont sans doute, à nous attendre, réunis.
Achille, dans son sein, s'est fait un cœur d'hyène.
Cruel, de ses amis il se retourne à peine,
lui que nous honorions plus qu'aucun autre, au camp.
Implacable! On reçoit même le prix du sang
de l'assassin d'un frère ou pour un fils qu'on pleure;
puis l'un, tout amendé, dans la cité demeure,
et l'autre, en son esprit tout est pacifié :
il reçut la rançon. Toi, dur et sans pitié,

[1] Deux autres vers (609 et 610) supprimés de même.
[2] Ulysse et Ajax, les deux ambassadeurs.

les dieux t'ont fait le cœur, à cause d'une femme !
Une ! Et nous t'en offrons, nous, sans te fléchir l'âme,
sept plus belles, avec des trésors précieux.
Fais-toi donc un esprit miséricordieux,
respecte ici le choix des Argiens unanimes,
l'hôte, et nous voudrions [1] rester tes plus intimes,
tes plus sûrs amis, chez les Argiens, tant qu'ils sont. »
643 Achille au pied léger aussitôt lui répond :
« Chef d'hommes, né de Zeus, Ajax Télamonide,
presque tous tes discours sont d'un esprit solide ;
mais ma colère bout, moi, quand je me souviens
de celui qui me fit honte aux yeux des Argiens [2].
Allez lui reporter ma parole dernière :
Je ne prendrai plus part à la sanglante guerre,
à moins que le divin Hector, vaillant héros,
immolant les Argiens et brûlant leurs vaisseaux,
s'en prenne aux Myrmidons. Alors, près de ma tente,
devant mon vaisseau noir, malgré sa fougue ardente,
je repousserai bien, loin du combat, Hector. »
656 Il dit, chacun d'eux prend la double coupe en or,
la consacre, et retourne au camp, Ulysse en tête.
Alors Patrocle ordonne aux femmes qu'on apprête
pour Phœnix, aussitôt, le large lit moelleux ;
soumises, elles l'ont formé, selon ses vœux,
de toisons, de coussins, de toile de lin fine ;
le vieillard, s'y couchant, attend l'aube divine.
Achille sous sa tente aussi prend du repos,
une femme est auprès de lui qui vient d'Argos,

[1] M. Pierron fait remarquer qu'Ajax « se sert du pluriel (au lieu du duel) pour donner plus de force à ses paroles ». Pour rendre la nuance, j'ai, à défaut du duel, mis au singulier ce qui précède : « le choix, l'hôte ».

[2] La Vulgate ajoute ici : « Comme on traite un méprisable proscrit ». Knight a supprimé ce vers.

fille à Phorbas, Diomédée, au teint de rose.
Patrocle aussi se couche, et près de lui repose
Iphys que le divin Achille lui livra,
quand de Scyros, la grande ville, il s'empara.
669 Eux, rentrés chez Atride, en ses tentes, à peine,
sont reçus, coupes d'or à la main, par l'Hellène,
choyés de l'un à l'autre et priés de parler.
Agamemnon d'abord vient les interpeller :
673 « Toi, l'honneur des Argiens, dis-moi, très noble Ulysse,
s'il veut chasser du camp la flamme destructrice,
ou s'il a refusé, gardant sa haine au cœur. »
676 Ulysse lui répond, trempé dans le malheur :
« Roi de l'armée, Agamemnon, illustre Atride,
non, il n'a pas voulu mettre sa haine en bride,
il s'irrite plus fort, fait fi de tes cadeaux.
C'est toi qui dois penser à sauver les vaisseaux
et les hommes; de plus, il nous menace encore
de lancer ses vaisseaux à la mer, dès l'aurore.
Même aux autres, dit-il, il le conseillerait,
de voguer vers Argos; jamais on ne prendrait
Ilios; car Zeus qui lance au loin la foudre prompte
le défend de ses mains, et tout le peuple y compte [1]. »
693 Il dit, et tous restaient en silence, muets [2];
longtemps les Achéens se turent, inquiets;

[1] Ces quatre vers sont une répétition des vers 684-687. Les cinq vers qui suivent dans la Vulgate (688-692) sont condamnés par Aristarque, et je les supprime. M. Pierron dit qu'Aristarque a condamné ces vers, « comme n'ayant pas la couleur antique » et « faisant dire à Ulysse ce qu'il n'a pas besoin de dire »; il pense que Zénodote les avait probablement aussi supprimés, et ajoute que, les motifs étant contestables, c'est « à peu près sans scrupule » qu'il les garde dans le texte. Je conclus dans le sens contraire et sans plus de scrupule. On comprendra la différence de nos situations qui nous justifie l'un et l'autre sans doute.

[2] Je supprime ici un vers, « copié du vers 431, dit M. Pierron, et qui n'a que faire ici ». Zénodote l'avait supprimé et Aristarque le marquait de l'obel comme une interpolation.

Diomède, à la fin, parle, cœur intrépide :
697 « Roi de l'armée, Agamemnon, illustre Atride,
Puisses-tu n'avoir même été jamais prier
le Péléide, avec des dons ! Il est altier,
et tu viens de gonfler encor son âme fière.
Mais qu'il parte ou qu'il reste, eh bien, laissons-le faire !
Quand au combat reviendra-t-il ? Eh ! quand son cœur
le lui commandera, ou Zeus inspirateur.
Pour vous, agissez donc comme je vais le dire :
Tout d'abord — car ainsi la force au cœur respire —
après le boire et le manger, reposez-vous.
Puis, toi, quand l'aube aux doigts rosés luira sur nous,
fais, dans le camp, chars et soldats, que tout s'apprête;
entraîne-les, et, le premier, marche à leur tête ! »
710 Il dit et tous les rois accueillent de bravos
les paroles du fier conducteur de chevaux.
Puis, tous, libations faites, vont dans leurs tentes
et goûtent du sommeil les faveurs bienfaisantes [1].

[1] Fin du livre IX. — Ce dernier vers a déjà été employé au livre VII pour clore la rhapsodie.

ERRATA.

Page 28, ligne 24, au lieu de : *Jérôme,* lisez : *Jean.*

— 56, — 3, lisez :

au Péliade, Héra suggéra cette idée.

— 68, — 11, au lieu de : *entamant,* lisez : *consacrant.*

— 80, note [1], au lieu de : *Barcley,* lisez : *Barcley Head.*

— 90, ligne 6, au lieu de : *nul,* lisez : *aucun.*

— 92, — 2, — *homoplate,* lisez : *omoplate.*

— 99, — 23, lisez :

Immolons un agneau blanc, une agnelle noire [1].

— 107, — 12, et page 118, ligne 26, au lieu de : *péplum,* lisez : *péplos.*

— 114, — 4, au lieu de : *je vais,* lisez : *je m'en vais.*

— 118, — 4, — *charmeresse,* lisez : *enchanteresse.*

[1] Quoique je n'ignore pas qu'on ne peut contenter tout le monde et un confrère railleur, je concède volontiers cette correction — en faisant remarquer que ce qu'on ne me permet pas était admis en latin comme en grec : la traduction mot à mot de Dübner suffira :

Afferetis vero duos agnos, alterum album, alteram vero nigram.

Il serait si facile de tirer des simples vers homériques, de belles phrases françaises! Platon faisait déjà dire à un rhapsode : « Vous verrez comme j'embellis Homère »! A ce compte, les traductions ne manquent pas en France, à quelques contresens près.

Widener Library
3 2044 092 606 326